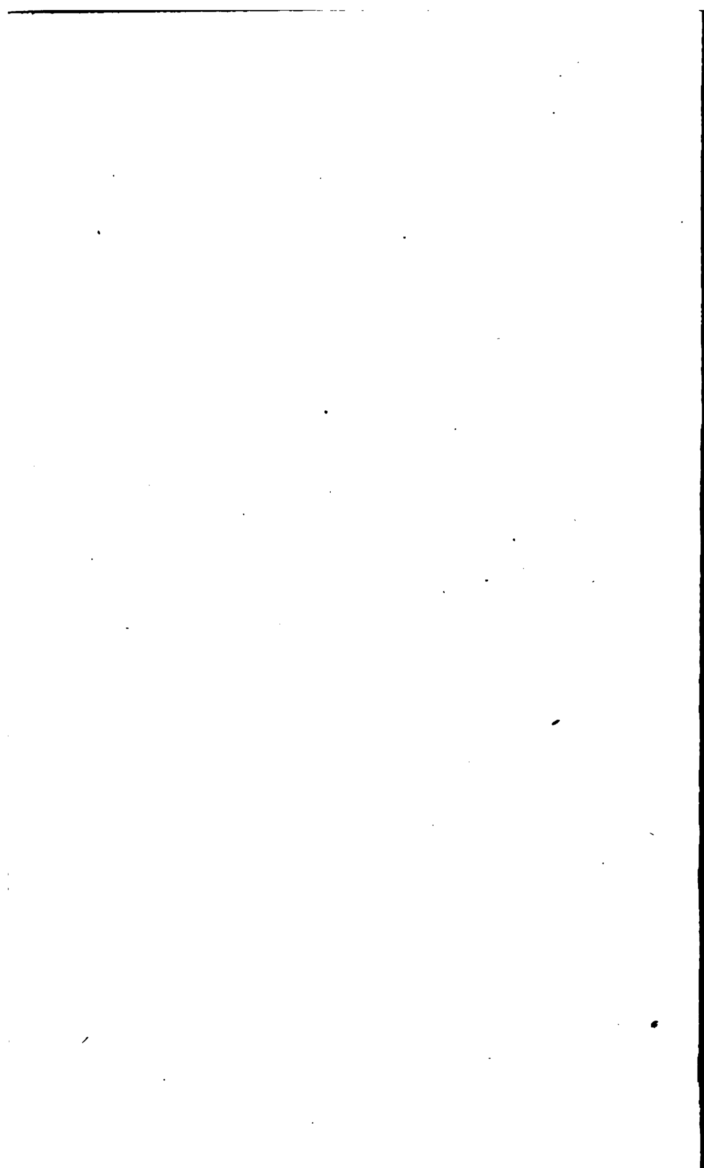


LE

DIMANCHE,

RÉCITS

DE MARSILIUS BRUNCK.



LE

DIMANCHE,

RÉCITS

DE MARSILIUS BRUNCK.

LE DIMANCHE,

RÉCITS

DE MARSILIUS BRUNCK,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE

DE L'UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG,

RECUEILLIS PAR LE

Baron de Reiffenberg.

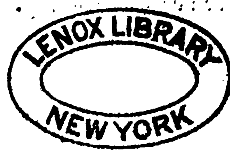
My little spirit, see,
Sits in a foggy cloud.
SHAKSPEARE, *Macbeth*.

TOME SECOND.

BRUXELLES,

LOUIS HAUMAN ET COMP^e, LIBRAIRES.

1834.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE GAGE TOUCHÉ.

» L'histoire de la blessure d'un militaire
en soulage la douleur. »
STERNE, *Tristram Shandy*, ch. 27.

LE GAGE TOUCHÉ.

Tel qui rit vendredi....
LA SAGESSE DES NATIONS.

Eh! bien oui, vous le dites, et je le crois, ce n'est qu'un jeu, une risée, et Dieu me garde de vous envier votre gaieté! Il y a assez de larmes au fond de notre histoire pour que nous saisissions avec empressement les moindres éclairs de plaisir. Pourtant nos plus folâtres ébats ont du sérieux, quelquefois du sérieux tragique, et une plaisanterie innocente, un badinage irréfléchi a suffi pour marquer d'un trait de sang les destinées d'êtres humains. Quand je faisais la guerre en Espagne....... Vous souriez, et je vous comprends. Pourquoi ne pas l'avouer? je reviens volontiers au récit de mes campagnes, cette époque la plus intéressante, la plus remplie, la plus animée de ma vie; car j'ai compté

mes belles années par des combats et des victoires dont le boulingrin du brave capitaine *Tobie* et de son fidèle caporal *Trim* ne saurait me retracer une idée même imparfaite, et qui, si j'en juge à vos questions quand je me tais, à votre attention quand je parle, éveillent presque toujours votre curiosité. Au fait, il ne s'agissait pas alors de contraintes diplomatiques signifiées par soixante mille hommes armés à la mince garnison d'une bicoque abandonnée sans secours; il n'était pas question de doucereuses et faciles violences exercées en l'honneur d'un sophisme. C'étaient la force dans sa naïveté; la puissance avec sa franchise; la valeur, tous ses hasards, tous ses périls. Nous nous précipitions, au pas de charge, au cri de *vive l'empereur*, sur l'Europe épouvantée, et, poudreux, affamés, en guenilles, il n'y en avait pas un de nous, pas un seul qui se jugeât indigne de *passer* un jour maréchal ou roi, et qui crût le front auquel seyait si bien le schakos du voltigeur ou l'oursin du grenadier, trop étroit pour un diadème. De ces rêves dorés, de ces espérances enivrantes, je n'ai rapporté, il est vrai, qu'une jambe de bois, une pension de six cents livres

et la croix, vraie croix d'honneur alors, ventrebleu ! mais qu'on est parvenu à avilir au point que je n'ose plus guère me parer maintenant de cette récompense si chèrement achetée, de peur d'être confondu avec un intrigant d'antichambre, un valet de cour ou un mouchard!

Pour en revenir à mon premier propos, car vos regards me sollicitent de remonter sur mon *dada*, je faisais donc la guerre en Espagne de 1808 à 1813. Nous cherchions à nous développer dans le bassin mitoyen du Duero et les plaines nues du royaume de Léon, où par-ci par-là quelques bois d'yeuses, de bellotes, de sureaux et de pins vulgaires reposent, rafraîchissent la vue, et dominent des forêts en miniature d'asperges ligneuses et piquantes et d'aubépines en fleurs. Le maréchal Bessières venait d'écraser l'ennemi dans une bataille acharnée et meurtrière près de Médina de Rioséco. Je fus chargé d'occuper avec ma compagnie d'infanterie légère le gothique château de Tordesillas, où mourut folle la mère de l'empereur Charles-Quint, et où mes camarades et moi, après avoir fait quotidiennement d'amples libations d'un vin passable qu'on récolte dans le pays, sem-

blions chaque soir avoir aussi laissé une partie de notre raison. Bientôt je quittai cette royale masure pour renforcer la garnison de Valladolid. L'on m'assigna mon logement chez l'alcade, qui demeurait dans l'*Ochavo*, le plus beau quartier de la ville, mais peuplé de haillons, comme presque toute cette cité autrefois si opulente, si prospère, et qui ne présente plus qu'un squelette dont le linceul tombe en lambeaux. Après avoir assisté à la parade sur la place Mayor; étalé mon uniforme dans la galerie qui l'entoure et que surmontent trois rangs de balcons; fumé quatre ou cinq *cigaros* dans un des tristes café du *campo grande*, et passé en revue les dames que l'office et des intrigues de plus d'un genre attiraient à la cathédrale bâtie par le sombre Philippe II, je me trouvais fort embarrassé de l'emploi du reste de ma journée. La femme de l'alcade, espagnole jusqu'à la moelle, œil vif et à fleur de tête, nez en l'air, lèvres épaisses et sensuelles, et que son caduc mari laissait en toute liberté, semblait disposée à mettre à profit quelques-uns de mes instans perdus; mais il ne me tomba jamais dans l'esprit de

sortir avec elle du ton d'une civilité froide. La femme que j'aimais était en France et, sans me piquer d'une constance romanesque, moi capitaine de voltigeurs, âgé de vingt-cinq ans, moi l'un des missionnaires de la galanterie française, j'aurais cru commettre un sacrilége, un crime, en oubliant, même durant quelques ninutes, ma fiancée, ma Sophie, pour Dona Inès Ronquillo.

Mon amour fut mis cependant à des épreuves plus fortes. Vis-à-vis de la maison de l'alcade, s'ouvrait le comptoir d'un changeur, Israélite octogénaire, dont les plus fanatiques parmi ceux qui s'appelaient eux-mêmes vieux chrétiens, n'avaient jamais révoqué en doute la probité. Quoique habitant d'une ville célèbre dans les fastes de l'inquisition, le juif Isaac y vivait en paix, respecté autant qu'on pouvait l'être en appartenant à sa secte. Je me rendais assez souvent à son office, pour mes affaires et celles de ma compagnie : j'y trouvais habituellement sa fille Noémi qui lui servait de teneur de livres et de caissier, et qui m'escomptait toujours mes billets ou m'échangeait mes espèces avec un doux sourire et un empresse-

ment marqué. Elle pouvait avoir de seize à dix-sept ans ; petite , rebondie , brune , le regard plein de feu , les traits irréguliers mais d'un ensemble neuf, et réunissant l'expression de la mutinerie et de la sensibilité, de la coquetterie et de la candeur , de la volupté et de l'innocence ; enfin sur toute sa personne une grâce originale , indéfinissable.

Vous devinez bien que nos négociations financières n'étaient pas très-étendues et que si Isaac ne m'avait reçu que lorsque j'avais réellement besoin de lui, mes visites auraient été peu fréquentes. J'expliquerais donc malaisément comment il se fit que bientôt je ne laissai pas un jour sans aller trouver Noémi. Sophie n'aurait pu raisonnablement s'en formaliser , car jamais le moindre propos de galanterie ne se fraya passage à travers mes lèvres.

J'entretenais même plutôt Isaac que sa fille, recueillant avec avidité les détails qu'il me donnait sur la situation politique , industrielle et morale de l'Espagne. Les égards que je témoignais à cet honnête vieillard semblaient toucher Noémi , qui me parlait par intervalle avec une émotion saisissante et communicative. Puis re-

prenant son caressant sourire, sa sérénité charmante, elle m'interrogeait sur la France et me demandait si je n'avais pas une sœur.... Ce mot était-il mis pour un autre dans sa pensée? je l'ignore, ou plutôt je crois que non, car Noémi était si simple, si naïve, que le terme propre lui aurait certainement échappé; mais insensiblement elle s'habituait à voir en moi un frère et peut-être entrait-il quelque jalousie dans cette affection si pure, si détachée des sens.

Dona Inès Ronquillo plus terrestre, plus positive dans ses inclinations, me lançait de temps à autre quelques épigrammatiques allusions à mes assiduités, et finit par me railler ouvertement sur ma passion pour la *jolie marrane*. Quoique Sophie fût tout-à-fait maîtresse de mon cœur, ce persifflage ne laissait pas de me causer une espèce de remords: je l'écoutais avec une impatience et un dépit que je m'efforçais de dissimuler, et afin d'obtenir trève de Dona Inès, je pris à tâche de donner à ma politesse un caractère moins glacial; j'allai même jusqu'à me résigner à quelques complimens sur la beauté de madame Ronquillo, qui en parut satisfaite et qui, pour sanctionner ce rapprochement,

m'invita à la conduire le lendemain à un combat de taureaux dont le commandant d'armes français voulait régaler le beau sexe de Valladolid.

Le spectacle en lui-même n'eut rien de remarquable. Les plus fameux torréadors du pays, loin d'embellir une fête donnée par les Français, s'étaient enrôlés dans les bandes de guérillas qui combattaient contre eux. En conséquence il fallut avoir recours à quelques maladroits portefaix, que le peuple accueillit par des huées. Mais ce point touchait peu Dona Inès. L'essentiel pour elle était de m'afficher comme sa conquête ; de mon côté, dans l'impuissance de m'échapper, je résolus de jouer de bonne grâce le rôle de *cortéjo* que l'on ne m'avait que trop libéralement départi. J'avais néanmoins manœuvré de manière à pouvoir rejoindre Noémi, que j'apercevais sur l'amphithéâtre vis-à-vis de nous ; mais Dona Inès, en femme expérimentée, mit ma tactique en défaut, et je pris ma bonne fortune en patience d'autant plus volontiers que je remarquai bientôt l'absence de Noémi. Elle s'était retirée avec son vieux père dès que les taureaux avaient été lâchés.

Le combat fini, je m'empressai de conduire chez elle Dona Inès, qui s'avisa d'avoir des attaques de nerfs, suite, disait-elle, de l'épouvante que lui avait causée un des quadrupèdes les plus furieux. Parfaitement tranquille sur son compte, je la confiai à sa duègne et me rendis d'un saut chez Isaac. Il était occupé, suivant sa coutume, à trier quantité de monnaies étrangères, à les peser scrupuleusement et à les empiler. Mais, malgré l'attention qu'il prêtait à cette besogne, une vive inquiétude se peignait sur sa physionomie macérée et flétrie, qui rappelait l'air de tête du St-Jérôme du Dominicain.—C'est vous, capitaine? me dit-il; je suis bien aise de vous voir pour me distraire un peu du chagrin que vient de me causer, bien involontairement toutefois, ma pauvre Noémi. A ma grande surprise elle avait désiré d'assister au combat de taureaux, et, dans cette intention, elle s'était parée avec une recherche qui est encore pour moi une énigme. Je m'imaginai néanmoins que ce jour serait pour cette chère enfant une source de plaisirs. J'ai été cruellement détrompé! A peine avions-nous occupé nos places, que je vous ai vu de loin

avec notre voisine. J'en ai averti Noémi.... au même instant on avait coupé les attaches du premier taureau destiné à combattre. Noémi, probablement effrayée, s'est trouvée mal, très-mal, et m'a conjuré de la ramener à la maison. De retour ici elle a eu des convulsions et je l'ai fait porter dans son lit, où je lui ai administré un calmant qui l'a, je suppose, endormie. —

Ayant témoigné à Isaac tout l'intérêt que m'inspirait l'indisposition passagère de sa fille, je rentrai chez moi, persuadé que les attaques de nerfs de Noémi étaient d'une tout autre nature que celles de Dona Inès, et avec un serrement de cœur dont j'aurais vainement essayé de me rendre compte. Madame Ronquillo mit une indécente affectation à me laisser voir qu'elle était en tête-à-tête avec une manière de petit collet, prestolet sournois et cafard, ancien familier de l'inquisition, qui venait souvent à la maison et professait pour les Français une haine cordiale et tout-à-fait chrétienne ; cette prétendue vengeance tirée de mon ingratitude, elle me lança un regard de colère en me souhaitant un bon soir ironique. Jamais elle ne

m'avait paru d'une impudence moins supportable : involontairement je la comparais à la douce et pudique Noémi ; parallèle si naturel, si équitable, qu'en vérité Sophie aurait été injuste de s'en plaindre.

Le lendemain, de grand matin, mon premier soin fut d'aller chez le corrégidor, que je fus obligé de faire éveiller afin qu'il me délivrât un autre billet de logement. Ma nouvelle demeure fut marquée à quelques pas de celle de l'alcade, par conséquent toujours dans le voisinage de Noémi, et, avant que madame Ronquillo n'eût quitté la couche paisible de son respectable époux, mon déménagement était, comme on dit, un fait accompli. Un portemanteau, des couleurs, des crayons, des dessins, quelques livres, une guitare, meuble indispensable en Espagne, et d'autres babioles ne sont pas en effet d'un transport difficile : grossir ce bagage m'eût été chose aisée ; mais après le combat j'ai toujours eu horreur de ce pillage systématique qui a élevé si haut la fortune de quelques-uns de nos chefs et a sali Paris, par exemple, d'une collection incomparable de tableaux, que tout le monde connaît et que

je n'ai jamais visitée sans indignation, en songeant que j'avais été un des instrumens aveugles, obligés, d'une spoliation odieuse.

Installé dans une petite chambre qui surplombait la rue au second étage et où l'on ne parvenait qu'en se guindant, à ses risques et périls, sur une échelle de meunier, boudoir que le jour jaunissait à peine à travers les lozanges des vitres surchargées de plomb et de fer, et qui n'était construit qu'avec des planches et des bardeaux assez mal unis; j'attachai au pied de mon lit le portrait de Sophie, peint par Isabey, endossai ma *grande tenue* et courus chez Isaac.

Noémi était seule dans le bureau; immobile devant un énorme registre ouvert, la tête appuyée dans ses mains. Je touchais déjà sa chaise qu'elle ne m'avait pas encore aperçu. Je la saluai et elle fit un mouvement comme une sentinelle endormie surprise par l'ennemi. Son teint était pâle, ses yeux rouges; elle avait visiblement pleuré, et long-temps. Je m'étonnai de l'émotion que j'éprouvais : il m'était avis que j'avais tort envers Noémi, envers Sophie, envers Isaac, envers moi-même, envers Dona Inès, peut-être, envers tout le monde. J'aurais

voulu être sur la brèche de Sarragosse, me battre à outrance, n'importe contre qui : décidément cette situation ne pouvait plus se prolonger deux minutes. Pour en sortir, je m'informai d'une voix mal assurée de la cause qui avait forcé Noémi à quitter le spectacle et je n'eus pas le courage de terminer ma phrase en entendant sanglotter la pauvre petite. Morbleu, malgré mes moustaches j'étais prêt à pleurer moi-même comme un grand innocent. — L'idée que vous étiez malade, Noémi, lui dis-je, ne m'a pas laissé cette nuit un moment de sommeil, et l'insipide Dona Inès m'a tellement dépité en m'empêchant hier de vous suivre, que tout à l'heure j'ai quitté sa maison... — Vous avez quitté sa maison ? répéta-t-elle d'une voix éclatante. — Oui, lui répondis-je, il y a une heure... et me voilà. — Elle me prit la main, me regarda fixement entre les deux yeux, essuya les siens et se mit à rire. — Oh ! mon Dieu, je n'ai pas été malade, au contraire, dit-elle, avec enjouement ; j'ai eu peur, j'ai fait l'enfant ; et c'est tout, capitaine.... Quoi ! vous avez vraiment quitté Dona Inès ? — Il y a long-temps, ma foi, que j'en avais l'envie et si je n'avais pas

craint de déranger votre vieux père et vous-même, j'aurais prié le corrégidor de me loger ici. — Ici, répartit Noémi d'un air attendri et en inclinant sa tête vers la mienne. Elle n'avait pas encore abandonné ma main et je n'avais pas songé à la retirer; je serais même, Dieu me pardonne, resté toute la journée dans cette attitude sans me croire extraordinairement vexé; mais midi sonna à l'horloge de la cathédrale, c'était l'heure de la parade; fidèle à la discipline, je fis demi-tour à droite, en regardant un peu derrière moi pour apercevoir Noémi. A midi dix minutes je défilais sur le *campo grande* avec une partie de la garnison. Il est clair que Sophie restait toujours l'unique objet de mes pensées.

A une huitaine de là, ma nouvelle hôtesse, pour me payer ma bienvenue, réunit vers le soir toutes ses voisines et voisins, ainsi que les officiers français qui logeaient chez eux. Veuve d'un marchand d'étoffes de laine, dont elle continuait le commerce, parvenue à une prudente maturité, amie de la joie et de la jeunesse, elle se plaisait à procurer à celle-ci des amusemens auxquels elle prenait du reste la part

la plus désintéressée ; bien différente de Dona Inès , qui s'opiniâtrait à jouer l'adolescence et à en exiger les honneurs et les bénéfices.

Cette dame , son pacifique mari , et l'ex-familier de l'inquisition honoraient notre conventicule de leur présence. Noémi avait été invitée aussi, de même qu'une douzaine de jeunes filles aux cheveux de jais , aux paupières scintillantes et mobiles , à la taille souple et désinvolte. Je ne voudrais pas gager que Noémi était la plus belle, la mieux faite ; mais à coup sûr , c'était la plus grâcieuse , la plus friande ! qu'on me passe cette expression. Dona Inès fit semblant de ne pas m'en vouloir , et après lui avoir débité quelques mots d'excuse sur mon déguerpissement , j'allai m'asseoir, par instinct , près , tout près de ma jolie marrane. Nous étions entassés dans l'arrière boutique parmi les ballots de baiettes et de draps grossiers , seuls débris de l'industrie manufacturière de Valladolid. Tandis que les personnes graves , les grands parens s'amusaient , en savourant le chocolat , le *porto* et le *xerès* , au *taro* ou à la *triomphe* , les jeunes gens se mirent à faire mille folies et à jouer de ces jeux qui , permettant certaines

manifestations, autorisant maintes privautés, ont eu souvent, je le répète, de l'influence sur le reste de la vie. Un de mes camarades, qui avait reçu au régiment le sobriquet de *M. l'abbé*, parce qu'il imitait en perfection les moines et les prêtres espagnols et parodiait avec une impiété bouffonne les cérémonies du culte, proposa de jouer au *corbillon*. Il fallut expliquer à nos jeunes compagnes en quoi cela consistait : chaque officier se fit le précepteur de sa voisine, et quand tout le monde déclara être suffisamment instruit, *l'abbé*, commençant par Dona Inès, qui, en vertu de ses prétentions, s'était mêlée aux jeunes gens, prononça la phrase d'usage : *Je vous vends mon corbillon, qu'y met-on?* Cette question faisait lentement le tour du cercle joyeux, arrêtée dans sa marche par des trépignemens, des gaucheries charmantes, des bévues délicieuses. C'étaient des éclats de rire sans fin, des transports de plaisir mêlés de mots tendres et d'imperceptibles caresses. Les délinquans donnaient gage, et penché sur Noémi que je contemplais pour découvrir sur sa figure quelque ressemblance avec Sophie, je fus des premiers à expier ma distraction. On ne tarda pas à

me dépouiller de mon épée, de mes épaulettes, de mes gants, de ma bourse. Noémi, qui n'avait pas compris le mécanisme du jeu, attendu que j'avais oublié de le lui apprendre, voyait aussi partir les uns après les autres tous les objets dont elle pouvait décemment se passer. Il ne lui resta bientôt plus que le mouchoir de soie qui cachait ses épaules. Ce voile eut aussi son tour, et les épaules de Noémi, dont la peau était magnifique, quoiqu'un peu brune, se trouvèrent nues et si près de mes lèvres que je me figurais y appliquer un baiser continu ; mais il n'en était rien, car Sophie..... Bref, le moment de rendre les gages arriva ; les épreuves, dont la restitution était précédée, ajoutèrent au bonheur de cette soirée en resserrant momentanément les douces accointances qu'elle avait fait naître. Je réclamai mon épée. L'épée d'un officier français est un objet sans prix, et l'on décida que je ne devais pas l'obtenir légèrement. Il fut donc réglé que je la recouvrerais seulement par un acte solennel : l'on m'ordonna de choisir pour femme, pour épouse, la personne que je préférais. Noémi frissonna, une flamme rapide courut dans mes veines, j'hésitai un

moment, et soulevant la fille d'Isaac qui paraissait rêver, je m'adressai à l'officier dont vous savez le surnom : Monsieur l'abbé, lui dis-je, ayez la complaisance de nous marier. — Bien volontiers, répondit le farceur, mais avant tout, les sacrés canons de l'Église exigent que je publie vos bans.

Alors, s'affublant d'une mantille en guise de chasuble, il monta sur une chaise et annonça trois fois à l'assistance le mariage de M. N., capitaine des voltigeurs, avec mademoiselle Noémi Isaac, sommant tous les auditeurs de déclarer les empêchemens qu'il pourrait y avoir à cette union. Excepté moi, Noémi et l'abbé, il n'était personne qui n'eût de la peine à garder son sérieux. Quant à moi, rien ne me semblait plus simple que cette cérémonie dont le burlesque m'échappait, et ma fiancée était tellement absorbée qu'il eût été difficile de dire au juste ce qui se passait en elle. A la troisième proclamation, Dona Inès, d'un ton à la fois malicieux et benin, prit la parole : M. l'abbé, la future n'est pas de notre sainte communion ; en conséquence le mariage ne peut être célébré...—Cela est juste, répartit l'abbé avec componction, le

cas est embarrassant. — Il ne l'est point, m'écriai-je, puisqu'il ne s'agit que d'administrer le baptême à mademoiselle. — Je lui servirai de parrain, dirent à la fois tous les officiers — et moi, de marraine, répliqua Dona Inès. Aussitôt l'abbé se fit apporter de l'eau dans une tasse, et l'ayant répandue sur le front de Noémi en prononçant les paroles sacramentelles, sans scandaliser ses camarades qui ne se scandalisaient de rien, ni les Espagnols habitués à voir transporter sur le théâtre les rites religieux, il imposa à la catéchumène le nom de Constance, qu'avait indiqué méchamment madame Ronquillo. Ce préliminaire rempli, l'abbé nous maria avec une foule de grimaces qui firent mourir de rire toute l'assemblée et où n'était oubliée aucune des formalités essentielles des mariages catholiques. Ensuite chacun vint nous complimenter et nous souhaiter bonheur et postérité.

J'éprouvais un étourdissement tel que je ne voyais ni n'entendais plus que d'une manière confuse. Noémi s'appuyait languissamment sur mon bras, comme frappée de stupéfaction, et je ne sais quelle voix secrète me murmurait au fond de l'âme que cette plaisanterie avait été trop

loin. Revenus à notre place nous n'osions plus nous regarder. Heureusement que les autres gages touchés attiraient l'attention générale, car notre malaise n'aurait fait que s'accroître. Quand il n'y eut plus de pénitences à subir, d'épreuves à infliger, on se dispersa : il était tard. Dona Inès, en passant près de nous, nous souhaita une bonne nuit, avec une intention manifestement injurieuse. Mais elle avait affaire à un adversaire désarmé. Je reconduisis en silence Noémi chez elle, puis je regagnai mon deuxième étage, attristé de ma soirée, qui d'abord m'avait paru ravissante.

Deux heures après, la générale battait dans les rues de Valladolid. Cet appel si connu, plus sévère au milieu du calme de la nuit, vint m'arracher à mes rêveries. J'étais soldat avant tout, et la pensée qu'il y avait peut être des coups de fusil à donner et à recevoir effaçait de mon esprit la scène dont j'avais été naguères un des acteurs principaux. Cependant, en quittant mon logis, sans être sûr d'y revenir jamais, je levai machinalement les yeux vers les fenêtres de Noémi. Soit illusion, soit réalité, une ombre s'y dessinait sur la pâle auréole d'une lampe.

J'étendis la main vers cette vision et marchai à grands pas au lieu du rassemblement de la troupe. La garnison était déjà sous les armes ; les bagages s'amoncelaient dans les caissons et les voitures de transport, et, après quelques ordres exécutés avec la rapidité de l'éclair, nous abandonnâmes Valladolid. L'armée opérait un mouvement en arrière pour se replier sur les Asturies.

Des marches, des contre-marches dans un pays presque impraticable, des fatigues toujours renaissantes, des besoins rarement satisfaits, des combats de tous les jours, de toutes les heures, non pas en rase campagne, suivant les grandes règles de la stratégie, au retentissement solennel de deux ou trois cents pièces de canon, avec toute cette pompe formidable qui élève le courage et rend la mort belle et imposante ; mais des luttes obscures, corps à corps, au fond des ravines, sur les escarpemens des vallées ; des étreintes forcenées, de véritables duels entre quelques soldats disciplinés et des pâtres intrépides, ennemis inattendus qui avaient une tactique, un art de la guerre à eux ; c'en était assez pour contrebalancer le souvenir de ma

noce comique. Pourtant l'image de Noémi se mêlait souvent à celle de Sophie dans mon cœur ou dans ma mémoire, car je ne comprends rien à ces distinctions subtiles. En outre, plusieurs fois au bivouac je m'éveillai en sursaut, m'imaginant entendre se lamenter le vieil Isaac..... Que ce fût enfantillage ou sensibilité, je mis soigneusement de côté la dernière pièce de monnaie que m'avait échangée sa fille, bien résolu de la conserver, même dans mes nécessités les plus pressantes.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la facétie de l'abbé, facétie dont j'avais donné la première idée. Le pauvre diable avait été horriblement massacré par les moines d'un couvent chez lesquels il s'était établi. Pour ma part je fus blessé dans une de ces rencontres journalières dont les bulletins ne parlaient pas et où il se dépensait peut-être plus de valeur et d'héroïsme que dans vingt batailles rangées, quoique l'Empereur, qui n'aimait que les faits d'armes éclatans et les complications de grandes masses, n'y fît pas attention, peu soucieux de récompenser une bravoure qui n'ajoutait rien à sa gloire.

Surpris à l'entrée de la vallée de Bastan avec

cinquante hommes par une nuée de ces guérillas qui hérissaient toutes les montagnes de la Navarre, je me défendis en désespéré, et ceci n'est pas une des fanfaronades officielles qui ont fait tant de tort à notre nation au dehors, sans réchauffer grandement l'esprit public à l'intérieur, quoique prétende cette tourbe de scribes et de commis qui mettent tout l'avenir de la France dans une bouteille d'encre. N'en pouvant plus, je tombai percé de coups dans un gros d'espagnols. Ce fut alors à qui de mes voltigeurs me délivrerait. Les sabres, les baïonnettes se croisaient sur moi, l'on me tiraillait dans tous les sens comme un havresac, amis et ennemis me causaient d'atroces douleurs en se disputant mon corps brisé. L'avantage resta pourtant à mes fidèles soldats, et, avec des difficultés extrêmes, ils me transportèrent à trois lieues de là dans une abbaye de femmes qu'on avait convertie en ambulance, après avoir, au préalable, consigné les religieuses dans un quartier séparé, pour prévenir la répétition de la catastrophe du malheureux abbé.

Cent fois je crus rendre l'âme dans ce fatal voyage ; j'arrivai défiguré, sanglant, hideux ca-

davre n'ayant de vie que ce qu'il faut pour gourmer, en quelque sorte, les plus aiguës de toutes les tortures. Le chirurgien-major ordonna de me réserver une cellule à part, parce que j'avais besoin d'une tranquillité profonde, et de me déposer dans un bon lit. Malgré l'état déplorable où je me trouvais, il y avait si long-temps que je n'avais goûté de véritable repos, un lit était pour moi un tel raffinement de mollesse, et d'ailleurs j'étais si épuisé, que je tombai dans un sommeil léthargique. J'ignore combien de temps il dura; mais en m'éveillant, mes douleurs se firent sentir avec un redoublement de violence; tout ce qui m'entourait semblait danser un branle, une ronde de sorcières au clair de lune. Ces souvenirs de mon enfance et des récits de ma nourrice me revenaient vaguement à l'esprit. Lorsque ma vue fut un peu raffermie, je distinguai à côté de mon chevet une femme revêtue d'un costume singulier et dont les traits ne m'étaient pas inconnus. Elle me saisit la main..... tout d'un coup je me rappelai le combat de taureaux à Valladolid et mon entretien le jour suivant avec Noémi. Ce nom même se posa sur mes lèvres et ma main fut plus étroitement serrée.

Je ne me trompais pas, devant moi soupirait Noémi ; ou plutôt sœur Constance, car elle appartenait à la maison religieuse qui me servait d'asile.

Cette apparition, au lieu de me causer une crise funeste, me fit du bien ; il me semblait que le fil de ma vie, à moitié rompu, se renouait. Noémi me conta en peu de mots ses aventures. Notre mariage grotesque, qu'elle avait pris au sérieux, l'avait remplie à la fois de joie et de terreur. Le roulement des tambours quelques momens après lui parut une menace du ciel. Elle s'était collée contre les vîtres de sa fenêtre et m'avait regardé partir avec la certitude de ne plus me revoir. Quant à l'état de son cœur, elle était sans défiance ; elle m'aimait à l'égal d'un frère et s'avouait cette affection sans rougir, quoiqu'elle ne comprît rien à sa profonde désolation, ni au trouble qui l'agitait.

Lorsqu'il n'y eut plus de Français à Valladolid et dans un rayon assez étendu autour de cette ville, les moines et les prêtres qui s'étaient cachés dans les campagnes, revinrent successivement ; l'évêque occupa de nouveau son siége.

Son premier acte fut de recevoir je ne sais quelle dénonciation de Dona Inès et de son chevalier servant, le familier de l'inquisition. Des alguasils allèrent, par ses ordres, signifier à Isaac de ne plus retenir dans les ténèbres du péché et de l'erreur une jeune fille qui s'était de plein gré ralliée au giron de l'église. Isaac ayant mal accueilli cette réquisition tyrannique, les alguasils, en vertu du droit divin, plus fort que celui de la paternité, enlevèrent Noémi et la conduisirent dans un couvent de la ville. Merveilleux mystères de l'âme, incompréhensibles contradictions du cœur! l'infortunée, en détestant cette violence, en pleurant sur l'isolement de son père, ne pouvait s'empêcher d'aimer un culte qui la rapprochait de moi. Elle avait d'ailleurs trouvé, dans la supérieure de la maison où on l'avait confinée, un ange de consolation, une mère spirituelle comme il y en a peu, pleine d'indulgence pour les passions qu'elle s'était sévèrement interdites à elle-même, et qui sut faire apprécier si vivement à Noémi la puissance et les charmes de la religion, la différence qu'il y a entre ses maximes de charité et de miséricorde et la conduite intolérante et cruelle de ceux qui

en abusent dans un but purement profane, que la jeune israélite aurait professé le christianisme tout d'abord, sans la crainte d'affliger et de renier son père..... Elle ne tarda pas à apprendre que ce vieillard qui ne quittait plus le seuil du palais de l'évêque auquel il redemandait l'appui de sa vieillesse, y avait expiré de douleur. Cet événement affreux acheva de la détacher du monde. Cependant elle balançait à prendre le voile, parce qu'elle se croyait, dans son innocence, liée par la cérémonie qui avait précédé mon départ. Enfin elle avait cédé aux instances de la supérieure, hors d'état de la garder sans qu'elle eût prononcé ses vœux, et qui, chargée de ramener au bercail les brebis égarées d'une abbaye de la Navarre, avait emmené avec elle Noémi, devenue sa meilleure amie. Celle-ci, pour qui l'uniforme français était une sorte de talisman, m'avait reconnu; reconnue à son tour, par l'un de nos officiers de santé, elle avait obtenu la permission de pénétrer dans ma cellule.

Parmi mes blessures, car je puis en revendre à ces beaux messieurs sortis généraux ou colonels des mains du tailleur ou du passementier, et à qui on se hâte de prodiguer les grades et

les décorations, sans qu'ils aient seulement brûlé une amorce; parmi mes blessures, il y en avait une plus grave que les autres et qui me faisait souffrir comme un damné. C'était celle qui m'a valu cette jambe de bois. Le chirurgien-major vint la sonder, en présence de Noémi, et jugea que je devais être amputé dans la journée si l'extirpation d'un corps étranger, resté dans la plaie, ne réussissait pas. Ce corps étranger n'était autre que la pièce de monnaie que je tenais de Noémi et que j'avais gardée comme une relique. Une balle l'avait fait glisser de ma gibecière vers ma cuisse et y était entrée avec elle, par un de ces hasards si communs à la guerre. L'extirpation fut cruelle; mais je la souffris avec calme et montrai à Noémi l'objet qui venait d'elle. L'excellente fille se mit à fondre en larmes et à se tordre les bras. Ce fut bien pis quand l'opérateur eut déclaré que l'amputation était impossible à éviter, par la raison que l'os principal de la cuisse était attaqué. A ces mots, Noémi poussa des hurlemens, se jeta sur moi et se disposa à me défendre contre le chirurgien. On fut obligé de l'entraîner hors de la chambre.

Je vous fais grâce de l'histoire de ma jambe.

Je m'en séparai aussi bravement qu'il est donné à l'homme de le faire, mais, tonnerre! vous pouvez m'en croire, c'est une vilaine chose qu'un pareil divorce.

A peine ranimé, j'appelai Noémi d'une voix faible, point de réponse. Je fus surpris de voir le portrait de Sophie sur mon lit: il était mouillé de larmes. L'infirmier qui me gardait, m'apprit que la religieuse, revenue malgré la consigne, s'était assise près de mon lit et qu'ayant aperçu quelque chose sur ma poitrine, par suite d'un mouvement convulsif que je fis, elle s'en était emparée. C'était le portrait de Sophie. Elle l'avait long-temps considéré avec l'air du désespoir, puis poussant une clameur déchirante, s'était sauvée comme si la tête lui avait tourné. Ce rapport à peine fini, une fusillade fort vive se fit entendre : *alerte ! alerte !* criait-on de toutes parts : Mina, le rusé démon, arrivait pour nous envelopper. Les malheureux blessés furent placés précipitamment dans des caissons suspendus, et on évacua l'abbaye, je devrais dire on s'enfuit en désordre. Une seconde fois je pensai mourir de souffrance. Malédiction! à mes tourmens physiques se joignaient la honte et le regret.

Cette séparation de Noémi, plus violente que la première, était sans doute une vengeance d'en haut. Nous rentrâmes en France; je guéris, je finis même par oublier, je l'avoue, la jolie marrane, et quand je fus en état de me servir de ma jambe de bois, je courus en chaise de poste dans la ville qu'habitait ma Sophie..... elle était mariée, et tant mieux, morbleu! car je suis tenté de soupçonner qu'elle m'eût fait sans cela l'affront d'un refus! Les femmes, en effet, les femmes... il leur est tout aussi indifférent de tromper un militaire qu'un robin. Moi qui vous parle j'ai eu quelques autres preuves bizarres de leur inconstance, et puisque nous sommes réunis, je veux vous en conter une. Hum... Quand je faisais la guerre en Prusse.... Mais... les voilà partis... Les étourdis! ils ne savent pas ce qu'ils perdent..... Allons, ce sera pour une autre fois.



PIERRE DELSAULX.

« L'homme gravit avec peine les hauteurs de l'amour idéal; mais, comme sur les autres montagnes, ce qui lui est encore plus difficile, c'est d'en descendre. »

JEAN PAUL.

PIERRE DELSAULX.

Oh fortunati miei dolci martiri,
S'impetrèro che giunto seno a seno,
L'anima mia ne la tua bocca io spiri!
E venendo tu meco a un tempo meno
In me fuor mandi gli ultimi sospiri.
TASSO, *Gerus. lib.* II, 35.

Dans le temps que, par anticipation, je faisais mon purgatoire au cours des pandectes de l'université, il y avait, dans la faculté de médecine, un étudiant appelé Pierre Delsaulx qui, après avoir été d'abord l'objet de mes détestables et inhumaines plaisanteries, devint mon ami de cœur, mon guide, mon mentor.

Quand je commençai à le connaître il entrait dans sa dix-neuvième année. Je vois encore sa longue houppelande râpée, couleur ardoise, ses culottes de velours cul de bouteille, ses bas

de laine noire, ses lourds souliers à larges boucles d'argent, ses cheveux plats et lisses flottant sur ses épaules et dépassant les bords de son feutre roux et flasque.

Ce costume ridicule était ce qui nous frappait le plus dans Pierre Delsaulx; ajoutez que son air gauche et embarrassé, la patience, la longanimité plus que chrétiennes avec lesquelles il supportait nos brocards, fournissaient, chaque jour, de nouveaux alimens à notre impertinence.

On le raillait encore sur sa réputation d'opiniâtre chasteté, sur la rougeur qui couvrait son front à chaque expression tant soit peu mal sonnante, sur son éloignement pour toute espèce de divertissement, si modeste qu'il fût, et principalement pour ces repas dont les usages académiques ont fait une partie essentielle, sinon le premier des devoirs de l'étudiant.

Mais en quoi le plus alerte n'eût su découvrir le moindre sujet de sarcasme, c'étaient les travaux scientifiques de Pierre Delsaulx. Par son application, ses connaissances, il effaçait incontestablement tous ses condisciples.

Quand les professeurs l'interrogeaient en pu-

blic, ses premières réponses étaient pénibles, diffuses; sa voix tremblait, ses yeux ne savaient où se prendre et il imprimait à tout son corps une oscillation qui nous faisait rire, nous autres si rarement en état de répondre ! Mais bientôt son œil bleu, naturellement beau, s'animait, il redressait la tête, comme quelqu'un qui sent sa force, sa parole devenait nette, abondante, harmonieuse; ses idées, non point pâle et servile répétition d'un cahier ou d'un livre, se développaient dans un ordre lumineux; il complétait, rectifiait, sans s'en douter, l'enseignement des maîtres, et par des vues nouvelles, une déduction ingénieuse et soudaine, il semblait inventer ce qu'il avait appris. Plus de ricanement alors sur les lèvres de ceux qui l'écoutaient; plus de maligne joie dans leurs regards, plus de gestes injurieux, jusqu'à ce qu'ayant fini de parler, Pierre Delsaulx rentrait en quelque sorte dans sa burlesque vulgarité et rendait à ses persécuteurs, avec la verve de leur persifflage, l'opinion flatteuse de leur supériorité.

Il arriva qu'un jour je fus, au sortir de la classe, brutalement insulté par un de mes ca-

marades plus âgé et qui, pilier de la salle d'armes, était devenu redoutable parmi le premier ban des écoliers. Pierre Delsaulx, si débonnaire, si humble quand il ne s'agissait que de lui-même, prit fait et cause pour moi, dont il ignorait jusqu'au nom. Traité avec mépris par mon adversaire, forcé par ses odieuses provocations d'en venir à un duel, Delsaulx, quoique totalement étranger à l'art de l'escrime, se dépouilla bravement de sa houppelande grise, si décriée, se battit avec un sang-froid extraordinaire et désarma l'orgueilleux spadassin qui fut réduit à lui demander la vie.

La reconnaissance m'attacha à mon défenseur. Sa petite chambre au quatrième étage était un sanctuaire fermé à tout le monde; j'eus beaucoup de peine à y pénétrer, mais une fois admis, je fus bien payé de ma persévérance. Pierre Delsaulx paraissait heureux de trouver quelqu'un qui non-seulement consentait à lui épargner une cruelle dérision, mais qui encore lui témoignait un attachement naïf et presque du respect. Du respect, oh! oui, il en méritait par les qualités de son cœur et de son esprit. Avec quelle sollicitude il veillait sur

mes mœurs ! quelle douceur, quelle simplicité dans ses conseils, quel abandon dans ses confidences, quel dévouement pour mon instruction ! Quoique je me destinasse au barreau et lui à la médecine, il se mit, pour réveiller en moi le goût de l'étude, à feuilleter et à lire mes livres de droit. J'eus dans peu, un répétiteur excellent ou plutôt un maître qui me présenta la jurisprudence sous un point de vue que je n'avais jamais soupçonné, en la ramenant de l'ignoble condition d'un empirisme querelleur à la dignité d'une science qui plane sur les hauteurs de la morale et de la politique, et embrasse toute l'humanité dans ses spéculations hardies, supérieures à la lettre d'un code, aux formules d'une législation donnée.

C'était avec cette grandeur qu'il avait aussi conçu la médecine à laquelle il ralliait les problèmes les plus sublimes de la métaphysique. Sa physiologie loin de nier Dieu et l'âme qu'on ne dissèque pas, en prouvait l'existence avec une puissance de conviction à laquelle j'aurais vainement tenté de résister ; et quand il décrivait les ineffables harmonies de l'homme et de la création, quand il signalait la provi-

dence dans le mouvement de la fibre la plus déliée, dans le battement de la moindre artère, on aurait cru que Buffon et Bernardin-de-St-Pierre mettaient en commun l'un la pompe de son style, l'autre la religiosité de sa poésie.

On sait que parmi la plupart des jeunes gens qui fréquentent les amphithéâtres d'anatomie, il est du bon air de n'avoir pas plus de respect pour un cadavre humain que pour la charogne d'un chien ou d'un singe. Il faut, avant de mériter ses lettres de bourgeoisie, savoir jouer avec des chairs pantelantes, faire d'agréables facéties sur un sein que le scalpel déchire, narguer la face hideuse et camarde d'un squelette : se sentir ému serait d'un provincial, d'un béjaune.

Ces dénominations prodiguées par l'étourderie et la frivolité, Pierre Delsaulx les acceptait avec plaisir. Au lieu d'imiter le cynisme de ceux à qui la mort n'inspire ni crainte salutaire, ni pieux recueillement, il se préparait à une dissection comme à un sacrifice, et il opérait sur des membres inanimés comme s'ils n'avaient pas cessé d'être sensibles, comme si tout cet ensemble organique restait sous l'empire d'un principe intelligent et d'une volonté.

Et en effet, il croyait que l'âme n'est pas indifférente à la destinée du corps dont elle s'est séparée, et que par lui elle peut souffrir et jouir encore. Ce n'était pas la seule de ses croyances un peu bizarres. Quoique profondément instruit, il adoptait comme des vérités démontrées des préjugés que notre sagesse permet tout au plus aux petits enfans et aux vieilles femmes, tels que l'infaillibilité de certains présages et des pressentimens, la possibilité d'une communication matérielle entre l'homme et les existences surnaturelles, l'influence propice ou fatale des lieux et des époques. Le contrarier sur ce chapitre, c'eût été l'affliger. Il n'était pas étonnant peut-être, qu'après s'être abstrait de ce monde terrestre, il cherchât à satisfaire son instinct social dans une sphère plus haute, devinée ou construite par son imagination. Au surplus, en faisant son acte de foi à cet égard, il mettait tant de charme et de bonhomie, il colorait si fortement ses images, il se passionnait si sincèrement pour ses rêveries, qu'en admettant que sa pneumatologie n'était pas de nature à obtenir l'approbation des philosophes, elle n'aurait pas moins enlevé les

suffrages des poètes, comme une féerie sublime, comme une de ces créations fantastiques révélées au génie allemand à travers les nuages dorés du mysticisme.

Le moment de notre séparation approchait. Pierre Delsaulx obtint le titre de docteur en médecine qu'on n'osa pas lui refuser, quoiqu'il eût dans ses thèses adopté une doctrine en contradiction directe avec celle de la faculté, et que, dans ce qu'on appelait la dispute, il eût embarrassé, sans le vouloir, deux de ses professeurs les plus huppés. Il était temps, ses ressources se trouvaient presque épuisées, et, malgré notre mutuelle amitié, il n'eût jamais consenti à puiser dans ma bourse. Je lui dis adieu tout en larmes : lui me quitta en étendant les mains sur ma tête comme pour me bénir, et en me promettant de me donner incessamment de ses nouvelles.

C'est de sa correspondance et de quelques renseignemens fournis par un autre de mes camarades d'université, que j'ai tiré les faits que je vais raconter.

Pierre Delsaulx enfin autorisé par brevet à être utile à l'espèce humaine, se retira dans

un village écarté des routes et des villes et où il n'y avait que des pauvres, dont il devint bientôt l'ange consolateur. Son habitation était une chaumière comme celle des autres paysans; son mobilier une caisse des médicamens les plus usuels, quelques livres, une table de bois, deux ou trois chaises de paille, des vases grossiers en petit nombre, un fusil de chasse et un grabat; sa garde-robe, à peu de changemens près, les vêtemens que j'ai décrits; ses commensaux, un chien et une vieille femme, percluse de presque tous ses membres, qu'il avait ramassée mourante sur le pré commun par un jour d'hiver, et qu'il appelait sa mère et sa gouvernante.

De l'argent on n'en voyait guère dans cette humble demeure, Delsaulx n'en demandait jamais; mais tout pauvres qu'ils étaient, les paysans s'étaient chargés de pouvoir à ses besoins, à ceux de son chien et de la bonne Thérèse.

Le docteur, c'était ainsi qu'on appelait mon ami, ne visitait jamais que ceux qui souffraient; quand il n'y avait pas de maux à soulager, d'agonies à rendre moins amères, il se renfermait chez lui ou s'enfonçait dans les bois, personne

n'ayant jamais l'indiscrétion de troubler le mystère ni d'épier le caprice de ses courses : seulement le dimanche, après l'office, il allait saluer le pasteur du lieu, prêtre chenu, zélé comme un apôtre, indulgent comme un père, et dont l'ignorante théologie se réduisait à deux points : la crainte de Dieu et l'amour du prochain.

J'ai dit qu'il n'y avait que des pauvres dans le village. Il était cependant commandé par un vaste et ancien château, reste imposant de la féodalité, mais inhabité depuis longues années, et dont les tourelles tombaient même en ruine.

Quand on leur montrait ces murs noircis, ces créneaux délabrés, ce pont-levis qui n'abaissait plus en criant ses bras gigantesques, les vieillards disaient que les derniers maîtres du manoir étaient peu regrettables, et que leur héritière faisait bien de se tenir éloignée de ses vassaux, si elle ressemblait à ses ancêtres. On ajoutait que l'esprit de sire Gontran, l'un de ces seigneurs les plus renommés par sa tyrannie, habitait encore le donjon et venait la vieille de Pâques demander, à minuit, la dîme de leur âme aux hommes et aux femmes en état de péché mortel.

Or cette veille même de Pâques, au milieu de la nuit, on vint frapper rudement à la porte de Pierre Delsaulx. Il dormait profondément et causait dans ses songes avec ces esprits secondaires qu'il aimait tant à évoquer, imprégnant de sensibilité et de poésie la cabale sècho et pédantesque de Reuchlin, de Pic de la Mirandole et d'Agrippa.

Réveillé en sursaut, la tradition du château gothique se rattachant à la vision dont il sortait à peine et dont le fil n'était pas encore rompu, revint confusément dans sa mémoire. Le savant du premier ordre, par l'exercice constant de la pensée, partageait en ce moment la crédulité populaire qu'enfante et fortifie l'inhabitude de la réflexion. — Sire Gontran, dit-il en entr'ouvrant la porte de la chaumière, vers laquelle il s'était précipité pour épargner à Thérèse la peine de se lever, sire Gontran.... — Au diable! êtes-vous fou! c'est du docteur que j'ai affaire, répondit une voix fort terrestre, et qui rendit tout à coup Pierre Delsaulx à des idées moins chimériques; le docteur, morbleu! le docteur! allez vite l'éveiller, car la chose presse. — Le docteur, monsieur! c'est

moi-même. — Eh bien! tant mieux, mon ami. Dans ce cas vous allez me suivre au château, où pour nos péchés nous sommes arrivés depuis trois heures. Quel château! une vraie bastille! beau séjour en vérité pour y célébrer une noce! aussi ma future vient-elle de tomber en pamoison à la vue de ces corridors sombres, de ces salles humides, pareilles à des cachots; et à peine a-t-on pu trouver un lit pour l'y étendre. Venez donc, j'ai hâte à mon tour de me coucher, fût-ce sur la selle de mon cheval. Pauvre bête! un cheval de mille louis, lancé, quand on n'y voit goutte, à travers un chemin détestable, et tout cela pour complaire à ma belle-mère future. Au diable les belles-mères! Mais allons, docteur, en avant, j'ai là une autre bête pour vous; dépêchons, il ne faut pas que la petite marquise s'avise de mourir au moment où j'allais toucher sa dot. —

Ces paroles ne pouvaient convenir à l'esprit de sire Gontran; du moins elles ne répondaient pas à l'idée que nous nous formons de ces barons orgueilleux, agrandis par les traditions du passé et dont les chants des trouvères ont ennobli jusqu'à la dégradation et les crimes.

Cet égoïsme frivole et plat, cette cupide insensibilité étaient bien de notre temps. Pierre Delsaulx retombait de tout son poids dans nos prosaïques réalités, et n'était plus que l'indigent médecin des pauvres, dont, malgré toute sa science, il avait la simplicité et partageait quelques-unes des superstitions consolantes ou terribles qui peuplent la solitude de l'homme des champs, en lui expliquant par des merveilles les merveilleux secrets de la nature. Les pauvres! ils étaient ses amis, il y avait entre eux et lui sympathie intime et profonde, tandis qu'il n'avait jamais mis le pied dans la demeure du riche; mais le riche souffre aussi; cette considération était toute puissante, Pierre suivit donc en silence le personnage qui avait parlé et que des laquais appelaient *monsieur le comte*.

Celui-ci, pendant la route, ne cessa de pester contre la vaniteuse bizarrerie de sa future belle-mère qui voulait que sa fille se mariât dans le château bâti par ses aïeux et cela sans prendre la précaution de le faire au moins réparer et meubler convenablement.

— Il est vrai, ajoutait-il, que l'affaire n'est

décidée que depuis vingt-quatre heures et que la petite, sans doute par espièglerie, a fait long-temps la mutine ; mais demain tout sera dit, si le docteur sait son métier, et plutôt qu'on me retienne un jour de plus dans cette caverne, je veux que mes armes renversées soient attachées au pilori du village. —

Le docteur au lieu d'écouter des propos tout-à-fait inintelligibles pour lui et débités d'un ton qui l'indignait, repassait dans sa tête, comme le plus vulgaire apprenti en l'art de guérir, tout ce qu'il avait lu et observé sur les pamoisons, je dis observé, peut-être à tort, car au village les évanouissemens sont rares et n'ont rien de commun avec nos défaillances de salon et de boudoir.

On mit une bonne demi-heure à arriver au château, parce que le chemin abandonné depuis un quart de siècle, était presque impraticable et que les chevaux n'en pouvaient plus. Sur les fossés à sec et hérissés d'herbes marécageuses et saxatiles on avait abaissé le pont-levis vermoulu. La cour était encombrée de voitures et de fourgons ; une multitude de domestiques déchargeaient des matelats, des comestibles, des

meubles précieux ; d'autres, avec des tentures construisaient une espèce de théâtre devant la principale porte intérieure, à la lueur blafarde de quelques torches fichées dans la main de deux ou trois statues mutilées, représentant des chevaliers couverts de leur armure, mais que le temps avait privés l'un de sa lance ou de sa bannière, l'autre de sa *durandal* ou de son *escalibor :* représentans muets des anciennes mœurs, usés comme le passé, comme lui oubliés.

Dans le manoir même, il n'y avait pas moins de mouvement, à en juger par les lumières qui passaient et repassaient rapidement derrière les barreaux des fenêtres cintrées et aussi étroites que des meurtrières ; tandis que la lune, arrêtée à l'extrémité de la tourelle la plus haute, semblait un casque de feu sur la tête d'un noir fantôme.

Si dans ce moment quelque villageois ne goûtait point le sommeil que procurent le travail, la santé, une bonne conscience, et tournait les yeux vers la manse seigneuriale, sans doute il croyait que le vieux sire Gontran faisait le compte des dîmes terribles qu'il avait levées, et réglait la part de Satan.

Le docteur fut introduit dans une salle spacieuse qui se ressentait de l'irruption brusque et inopinée des précautions et des apprêts du luxe moderne, au milieu des restes long-temps négligés de la magnificence antique : en effet, un travail de quelques heures n'avait pas suffi après un abandon prolongé, pour la rendre habitable sans vestiges de désordre et de confusion. A l'un des angles, sur un lit dressé à la hâte, était couchée avec ses habits de voyage une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans, et qui semblait ensevelie dans l'évanouissement le plus profond ou dans un sommeil lourd et glacé. Auprès était assise une femme avancée en âge, la figure noble mais hautaine et dure, et sur laquelle le dépit et le ressentiment se laissaient lire avec une dédaigneuse franchise. Le comte s'était esquivé pour donner quelques ordres relativement à son beau cheval de mille louis, et chercher un endroit où il pût se reposer de ses fatigues inaccoutumées.

Privé de son introducteur, Pierre Delsaulx s'avança vers la vieille dame avec toute la gaucherie qui l'avait rendu si précieux aux railleurs, quand il fréquentait l'université. La marquise,

sans prendre la peine de le regarder, lui demanda sèchement s'il était l'ancien élève du docteur N.... et le médecin du village. Sur sa réponse affirmative, elle lui dit : — Demain, à midi, je marie ma fille; il faut qu'elle soit sur pied pour cette heure. En entrant dans l'appartement que je lui ai destiné, elle vient de se trouver mal. Mais je compte que vous ferez bientôt cesser cet enfantillage. —

Le docteur souleva la main gauche de la jeune fille qui ne parut pas s'en apercevoir, compta les battemens de son pouls, fit quelques autres observations et répondit qu'il espérait que les désirs de madame seraient accomplis de point en point, si la fièvre ne prenait pas la nuit un développement dont il n'apercevait pas de symptômes. Au surplus, il prescrivit quelques légers remèdes qu'on administrerait à la malade à son réveil, recommanda de la tenir dans le repos le plus parfait de corps et d'esprit et se retira en promettant de revenir le lendemain. La marquise ayant fait un signe de tête approbatif, désigna son sommelier André, pour reconduire le docteur jusqu'à sa maison, et en rapporter les drogues nécessaires.

Quand il fut dans la campagne, Pierre Delsaulx se sentit soulagé : l'air du château lui était mauvais ; le médecin des pauvres, habitué aux tendres inquiétudes, aux épanchemens naïfs, s'épouvantait de la majestueuse insouciance des grands et de leurs caprices tyranniques ; et, regardant les lueurs mouvantes qui se jouaient sur la masse obscure du noble édifice, il lui semblait qu'une voix secrète l'avertissait que ces murs recelaient quelque chose de funeste.

Il fut tiré de ses réflexions par André, qui lui demanda avec beaucoup d'émotion comment allait sa jeune maîtresse. — Ce n'est, dit le docteur, qu'une de ces indispositions passagères auxquelles les femmes de la ville sont sujettes, et dans quelques heures, peut-être, il n'y paraîtra plus. — Dieu vous entende, monsieur, répliqua le sommelier, mais, s'il faut vous parler sans feinte, le cas est beaucoup plus grave que vous ne pensez.

Depuis son enfance, je connais mademoiselle Louise ; il n'y a ici ni vapeurs, ni nerfs, ni aucun de ces petits riens dont madame se plaint souvent et qui nous font trembler : la pauvre

enfant, ou je me trompe fort, est frappée au cœur.... —

Alors le sommelier que son attachement pour mademoiselle Louise rendait bavard et indiscret, raconta tout ce qu'il savait de l'histoire des maîtres du château et même quelque chose de plus.

Héritière d'une des premières familles de France, citée pour sa beauté, pour son esprit, objet d'une admiration toujours nouvelle, la marquise de Mirewart avait passé sa jeunesse dans tous les enivremens de la vanité. Éblouir, subjuguer, dominer sans partage : telles étaient les seules jouissances auxquelles elle fût véritablement sensible. Aussi, de peur de se donner un maître, entre tous les partis qui lui étaient offerts, elle préféra le marquis de Mirewart, riche seigneur de Flandre, à cause de l'extrême faiblesse de son caractère. Mais bientôt elle rougit d'un choix qu'elle regardait comme indigne d'elle ; la nullité du marquis lui était insupportable, et elle fit cruellement expier à cet homme bon et borné la faveur insigne qu'elle prétendait lui avoir accordée. Tombé dans une incurable mélancolie, M. de

Mirewart vint chercher dans le château que l'on connaît déjà, un refuge contre les persécutions journalières de sa femme, qui, livrée à toute la dissipation du grand monde, ne devait pas être tentée de le suivre aux champs. Elle l'y laissa seul en effet un an environ, et ne parut au château qu'une fois.

Pendant cet intervalle un de ces hommes brillans aux yeux de qui tous les moyens pour obtenir des succès auprès des femmes paraissent légitimes, fit la gageure de triompher de la marquise. En intéressant adroitement son orgueil, il y réussit. Madame de Mirewart, dont les mœurs étaient sévères, et le cœur étranger aux émotions de l'amour, tomba dans le piége qu'on lui tendait. L'on a des raisons de soupçonner qu'elle se vengea d'une manière terrible, car son séducteur disparut tout à coup, sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Les personnes les moins disposées à croire aux événemens extraordinaires disaient qu'une lettre de cachet l'avait exilé dans les colonies, et qu'il n'avait pas tardé à devenir victime du climat dévorant des Antilles.

Un jour, c'était la veille de Pâques (cette

circonstance fit tressaillir le docteur), la marquise arriva au château. Elle monta précipitamment dans la chambre où son mari malade était couché, et jetant sur le lit un maillot qu'elle avait caché jusque-là dans les plis de sa pelisse : — Cet enfant, dit-elle d'une voix altérée mais ferme, cet enfant n'est pas le vôtre ; il est le fruit d'une faiblesse dont un des complices a déjà reçu le châtiment, et dont l'autre saura bien se punir. Mais vous, vous ne voudrez pas déshonorer votre maison, ni refuser un père à une créature innocente. Appelez-la votre fille, c'est moi qui vous en prie. — Aux yeux d'une femme aussi altière que madame de Mirewart, un tel aveu, une semblable prière équivalaient peut-être à l'expiation de sa faute. Mais, tout faible qu'il était, son mari devint pour elle un juge inflexible : — Malheureuse, s'écria-t-il, en se soulevant avec un geste convulsif sur son oreiller; malheureuse, tu oses te parer devant moi de ton infamie. Va-t'en, je ne connais ni toi, ni l'enfant de ton crime, et je vais demander aux lois justice d'un aussi sanglant outrage. — A ces mots l'infortuné retomba sur sa couche avec les signes de la plus af-

freuse frénésie. La marquise avait perdu toute sa hauteur, elle était humiliée, déchirée par le remords.

Pendant la nuit, le délire du marquis fit d'effrayans progrès, et vers le matin, il expira entre les bras de son sommelier, en maudissant sa femme et le rejeton de l'adultère. . .

La marquise, frappée de l'anathème du mourant, sans cesse partagée entre l'orgueil et le repentir, dit adieu au monde, dont la curiosité maligne n'avait point pénétré ses déplorables secrets, et usa le besoin de dominer qui la dévorait, dans les détails subalternes de la vie domestique.

Sa fille Louise fut confiée à des mains étrangères ; car la vue de cet enfant l'accusait, quoique pour échapper au trouble de sa conscience, elle eût appelé à son secours cette philosophie moqueuse et relâchée qui allait si bien à une époque où une femme, après avoir foulé aux pieds les devoirs de son sexe, croyait se soustraire au déshonneur, en prenant le titre d'honnête homme. Son tourment était de craindre sans cesse qu'on ne découvrît le mystère de la naissance de Louise. André lui-même l'igno-

rait et n'avait assisté qu'à l'agonie de son maître dont il avait recueilli les dernières paroles sans en comprendre toute la portée. Mais souvent la marquise, soupçonnant qu'il en savait davantage, fixait sur lui son regard scrutateur et impérieux, lui adressait les unes sur les autres des questions détournées et ne s'apercevait pas qu'à force de défiance et de précautions, elle s'exposait au danger de se trahir.

Depuis quelques mois Louise était près de sa mère. Son caractère enjoué et flexible contrastait avec celui de la marquise dont la sécheresse n'eut pas cependant le pouvoir d'arrêter les effusions d'une âme aimante et naïve. Madame de Mirewart trouva même quelque charme à cette tendresse si caressante, si docile; d'un autre côté sa vanité n'aurait eu qu'à s'applaudir des grâces et des talens de sa fille, si le souvenir d'une ancienne faute ne fût venue mêler la rougeur de la honte à la satisfaction d'une mère.

Un proche parent de son mari lui fit demander la main de Louise. Outre que cette alliance réunissait toutes les conditions auxquelles la plupart des chefs de famille attachent le plus

d'importance, un haut rang et une fortune immense, la marquise était charmée d'opposer à ceux qui s'aviseraient d'élever quelque doute sur la conduite qu'elle avait tenue autrefois à l'égard de son mari, les avances de sa famille; c'était une espèce de démenti donné à la médisance. En conséquence, elle agréa la recherche du jeune comte de Montigny, et régla par correspondance, tous les arrangemens matériels, préliminaires obligés de ce qu'on appelle un grand mariage. Il ne s'agissait plus que de deux bagatelles; savoir d'abord quel homme c'était que le futur, en second lieu s'il réussirait à plaire. La possibilité même d'une observation de la part de Louise n'entrait pas dans l'esprit de la marquise, et toutes les concessions qu'elle crut devoir faire à sa fille se réduisirent à lui accorder huit jours pour apprendre à connaître l'individu qu'elle devait irrévocablement épouser.

Cette épreuve ne fut pas heureuse. Le comte de Montigny était de ces jeunes gens qui ne sortent pas du chenil et de l'écurie; dont l'organisation neutre et flasque n'admet de passions ni bonnes ni mauvaises et qui, sans générosité,

sans enthousiasme, ne connaissent véritablement qu'une chose, la valeur intrinsèque et relative de l'or : du reste, d'un esprit étroit et inculte, et méprisant comme une mésalliance, le commerce des sciences et des arts. Cette nature appauvrie dont toute sa personne portait l'empreinte, paraissait plus misérable encore par les hautes prétentions qu'il affichait. Quelques phrases ramassées dans les gazettes et dans les coulisses inspiraient quelquefois au comte de Montigny l'envie de disserter sur ce qu'il n'entendait pas. Franches dupes ceux qui auraient voulu pénétrer dans sa pensée : proprement il ne pensait jamais. Quand il discourait en se rengorgeant, il ressemblait à l'ancien donjon de ses pères, à la porte duquel le voyageur frappait à coups redoublés pour n'en voir sortir qu'un nain difforme qui en refusait l'entrée.

Dès qu'il parut devant sa future, il se hâta d'étaler ces belles qualités ; simple, bonne, ignorante du monde, Louise lui aurait facilement passé d'être un esprit étroit, mais elle ne put s'empêcher de trouver ses prétentions ridicules, et, ce qu'il y a de pis, elle fut

révoltée de son égoïsme et de sa cupidité. Aussi, quand au bout de deux ou trois jours, la marquise lui déclara qu'elle eût à voir dans M. de Montigny un fiancé, frappée comme de la foudre, elle supplia sa mère de la garder et s'adressa même au comte pour lui remontrer l'incapacité où elle se trouvait de coopérer à son bonheur. Le comte lui répondit par un gros rire qui semblait cacher une finesse, la marquise par des injonctions positives et inexorables. La résistance fut cependant plus longue que madame de Mirewart n'aurait pensé pouvoir jamais le permettre.

Cette opposition à sa volonté étouffa l'espèce de sensibilité qui avait effleuré son âme en faveur de Louise ; irritée des larmes, des prières de la jeune fille, elle finit par lui annoncer, en laissant échapper quelques mots menaçans et incomplets sur la tache qui souillait son berceau, qu'il n'y avait plus qu'à obéir. Louise atterrée fut réduite à se soumettre. Craignant néanmoins quelque éclat au moment de la cérémonie, madame de Mirewart résolut que la bénédiction nuptiale serait donnée dans celle de ses terres dont l'isolement présentait le

plus de sécurité. C'était le château où son mari avait cessé de vivre, et qui était abandonné depuis lors. Quand elle y rentra, le remords qui l'attendait sur le seuil, comme une vieille connaissance, lui tendit sa main armée d'ongles de fer, mais maîtresse d'elle-même, elle dissimula ses angoisses et ses terreurs, tandis que Louise, à l'aspect des tristes lieux où elle n'ignorait pas que le dernier soupir de son père s'était exhalé, avait senti d'une manière plus poignante l'horreur de son sacrifice, et était tombée, après une crise nerveuse, dans l'état d'anéantissement qui avait nécessité la présence de Pierre Delsaulx.

La narration d'André le sommelier ne contenait pas tous les détails que je viens de recueillir. Il s'excusa cependant de son indiscrétion sur son attachement pour la fille d'un ancien maître dont il n'oublierait jamais les bontés et les souffrances, et sur la confiance que lui inspirait le docteur qu'il avait entendu louer par tous les paysans, chaque fois que les ordres de la marquise l'avaient obligé de venir au village.

Pierre Delsaulx l'écouta avec une émotion

toujours croissante. Il se représentait dans la position d'un médecin appelé, par un geôlier, pour guérir d'une colique ou d'un mal de gorge, un prisonnier condamné à mort, et conserver au bourreau sa proie intacte. La violence qu'on voulait faire à Louise en l'unissant à un homme qu'il avait jugé défavorablement lui-même dès leur première entrevue, lui paraissait affreuse, et il s'indignait qu'on l'en rendît en quelque sorte complice, en l'obligeant à hâter par ses secours l'heure de la consommer.

Un moment après, réfléchissant que les symptômes observés loin d'annoncer dans la malade une secousse trop violente, n'indiquaient même qu'un dérangement passager, il allait jusqu'à supposer que l'antipathie de Louise pour le comte était imaginaire, sans rapport avec sa santé, et qu'André, comme tant d'autres domestiques, avait composé une histoire de chuchoteries d'office et de calomnies d'antichambre. Pourquoi cette idée lui faisait-elle mal? C'est que la femme capable d'aimer le comte, ne pouvait obtenir son estime, ou que peut-être il y a au fond de certaines âmes des sympathies qu'elles ne soupçonnent pas et qui y

dorment en paix jusqu'à ce qu'un choc inattendu les éveille, et leur communique un mouvement que rien n'est plus capable d'arrêter, semblables à ces avalanches que l'air ébranlé par la voix de l'homme suffit pour détacher du front des Alpes, et qui roulent dans l'abîme, entraînant sur leur passage cabanes, troupeaux, bergers.

Qui de nous n'a pas cent fois senti ses yeux se remplir de larmes délicieuses, son cœur palpiter d'un voluptueux effroi, lorsque, dupe volontaire de la fantaisie du talent, il acceptait ses conceptions les plus vaporeuses, les plus idéales? qui de nous n'a pas souvent demandé à l'art de ces émotions turbulentes qui semblent renouveler la vie? Mais que la fiction devienne une réalité; que ces jeux de l'imagination passent dans le monde extérieur; au plaisir intellectuel succède un tourment moral: la vérité, non plus celle de la pensée qui compare, choisit et combine; mais la vérité hideuse, la vérité matérielle vient nous saisir et nous étreindre.

Voyez ce parterre le cou tendu, l'œil fixe, le corps frissonnant; que ces cachots de carton

et de toile peinte viennent à distiller le salpètre à travers les pierres qui en forment les murs ; que cette céruse soit une vraie pâleur de désespoir ; ce hochet qui semble fait exprès pour ajouter à la parure, une chaîne bien lourde ; ce jeune acteur à la barbe postiche, sorti tout féroce des mains du perruquier et des valets de théâtre, un assassin véritable ; le drame jeté vivant, nu, saignant au milieu des spectateurs, ne leur offrira plus que des images qu'ils voudront fuir ; ces mêmes images que la perspective scénique et le pouvoir de l'imagination rendaient tout à l'heure si attachantes.

Ainsi les souffrances composées par Pierre Delsaulx comme un lai des trouvères, à la vue des tourelles de sire Gontran, ainsi les douleurs savoureuses, délectables, qu'il avait rêvées, lui meurtrissaient l'âme, maintenant qu'elles s'étaient pour ainsi dire incarnées.

Que sa nuit fut longue et laborieuse ! — Avant le jour il était sur pied, et de grand matin dans la cour du château. L'ordre commençait à s'y faire remarquer, car on n'avait point cessé de travailler depuis la veille, aux préparatifs de la noce. De fraîches guirlandes, de riches

étoffes, d'orgueilleux écussons étaient attachés aux murailles moussues, aux arceaux des portes, aux barreaux des fenêtres; des bannières, chargées de symboles héraldiques, flottaient à l'entrée du pont-levis, et devant la principale porte intérieure s'élevait une espèce de dais, où deux fauteuils attendaient l'époux et l'épouse. Des cœurs percés de flèches, des chiffres et des amours en détrempe lui servaient de décors. C'était, à s'y tromper, un mariage de passion.

A cet appareil de fête, Pierre Delsaulx allait douter plus que jamais de la véracité d'André, quand celui-ci lui apparut d'un air affligé et mystérieux. Hélas! tandis que la tourbe des valets poursuivait en sifflant et en chantant son œuvre d'insouciance et de servage, celle pour qui l'on disposait cette pompe prématurée était près de descendre au cercueil. Louise avait repris ses sens vers dix heures du matin, mais sa mère, qui l'avait veillée, lui ayant aussitôt parlé de mariage et de soumission, elle était tombée dans des convulsions horribles, puis dans une sorte d'annihilation où elle se trouvait encore. La marquise furieuse s'était retirée dans son appartement, et quant au comte il dormait

de tout son cœur, ainsi qu'un amant qui n'a rien à désirer ni à craindre.

Les guirlandes eurent le temps de se faner, les chiffres et les amours en détrempe d'être effacés par la pluie. Il ne restait plus de la fête ébauchée qu'un lit de souffrance et une jeune fille qui se mourait, mais elle mourait lentement et dans une agonie en apparence calme et paisible. Le docteur qu'on avait invité à coucher au château, y avait consenti avec joie; lui qui aimait tant ses pauvres, il les oubliait tout-à-fait. La journée entière et une partie même de la nuit, il se tenait dans la chambre de Louise, les yeux fixés sur elle, suivant ses moindres mouvemens et enregistrant avec soin sur un *memorandum*, toutes ses remarques, afin de combiner le traitement médical avec plus de sûreté. Un laquais dont le cheval restait toujours sellé, était à sa disposition pour aller à la ville prochaine chercher les médicamens que le docteur ne possédait point dans sa rustique et portative pharmacie. Mais ces médicamens opéraient peu. Louise demeurait immobile, plongée dans la l'éthargie. Quelquefois cepen-

dant elle ouvrait les yeux et les portait dénués d'expression sur le docteur.

Et Delsaulx ? — touché de tant de jeunesse et de douleur, à ce regard inanimé il rendait un regard de sympathie, un regard de tendresse. Oui, Delsaulx, le chaste, le virginal Delsaulx, il aimait, il aimait avec idolâtrie.... qui ? la fiancée d'un autre ; la fille que lui livrait la confiance d'une mère...Ah! de pareils sentimens pouvaient-ils convenir à la dignité de son caractère ! qu'il se serait haï s'il les avait découverts dans les replis de son cœur ! ce qu'il aimait, ce qu'il adorait c'était le mal de Louise. Ne lui demandez pas si elle est jeune et belle ; il n'en sait rien quoiqu'il la voie sans cesse, quoiqu'il ne voie qu'elle ; tout ce qu'il sait c'est qu'elle est atteinte d'un mal cruel et qu'en lui faisant recouvrer la santé il la rendra peut-être plus malheureuse encore : mais quand son art aura opéré ce prodige, il parlera avec énergie à la marquise, il saura plaider la cause de l'opprimée avec force, avec chaleur, et alors..... alors il se retirera content d'avoir empêché la plus révoltante iniquité.

Voilà ce qu'il se disait pour se rassurer, voilà

les mensonges avec lesquels il berçait son cœur d'enfant, son cœur si neuf et si gauche! Et rien ne le gênait dans ses courses vagabondes à travers ce monde imaginaire ; la marquise n'était pas là pour l'écraser de son regard, le comte pour l'indigner de sa fatuité de fiancé. L'une ne se montrait plus chez sa fille, l'autre passait tout son temps à la chasse, attendant qu'il plût à la providence de marquer le moment où il toucherait une dot et appellerait Louise madame la comtesse.

Pauvre Delsaulx! sa conscience ne cessait pas d'être tranquille ; la maladie de Louise était tout son bien, quoiqu'il travaillât sincèrement à la détruire. Eh! que peut aimer innocemment un médecin, si ce n'est une maladie? et ce sang qui refluait vers son cœur, et ces éblouissemens subits, et ce feu qui lui calcinait les os, qu'elle en était la cause? Hélas! le savait-il lui-même? C'était bien le Lovelace le plus candide, le libertin le plus pudique qu'on eût pu rencontrer.

Un soir (il y avait quinze jours qu'il ne sortait presque plus de la chambre de Louise), la garde fatiguée s'était profondément assoupie,

la lampe qui éclairait le gothique appartement commençait à pâlir. Au dehors l'orage grondait et de larges éclairs traversant les vitraux des fenêtres, venaient danser comme des esprits autour du lit de la malade. Delsaulx agenouillé devant un crucifix sculpté dans la pierre, priait pour Louise, tandis qu'un vieux portrait de sir Gontran peint sur bois par l'un des Van Eyck, semblait assister en ricanant à cette scène.

Tout à coup Delsaulx croit s'apercevoir que Louise fait un mouvement extraordinaire. Il s'approche. Elle avait les yeux fermés mais lui tendait les bras; des paroles étouffées paraissaient prêtes à sortir de sa poitrine. Afin de connaître la nature de cette crise, il veut interroger son poulx. Elle-même le saisit, l'attire avec force et s'écrie : — O mon père, c'est dans ce lit que tu es mort, dans ce lit où je mourrai bientôt, quoique j'aie là de la vie pour bien des années; mais tu n'es plus pour me protéger, tout m'abandonne, me persécute, il n'y a que ce bon docteur qui compatisse à mes peines, lui seul.... — A ces mots Pierre Delsaulx éprouve un trouble inconnu; les mains de Louise quoique froides et décharnées font

sur lui, par leur contact, l'effet d'un incendie; il se sent une force, une énergie nouvelles, cependant l'instinct du devoir lui fait faire des efforts pour se dégager; Louise s'attache à lui avec violence : — O mon père, s'écrie-t-elle, refuses-tu de me bénir et d'embrasser ta fille? va, elle ne redoute ni ton linceul ni ton tombeau. — Delsaulx éperdu laisse ses lèvres toucher celles de Louise; il s'affaisse sur le sein de la jeune fille; pardonne-lui, grand Dieu, il n'avait pas cherché cette coupable volupté. Ce sein, il le couvre de baisers dont il goûte pour la première fois l'âcre ivresse, il enlace dans ses bras le corps délicat de son amante; il se plonge dans un abîme de délices; plus de pudeur, de retenue, c'est un homme en délire.... Louise jette un cri perçant, Delsaulx revient à lui, épouvanté de son crime; le sein qu'il presse encore est glacé, glacées sont les mains qui portent les marques de ses caresses, glacées les lèvres qu'il a froissées dans son ardeur forcenée... Louise est morte!

A cette horrible certitude il remplit le château de ses clameurs. La marquise elle-même accourt avec ses gens. Delsaulx au comble de

l'égarement, lui montre sa fille : — Vous l'avez tuée, lui crie-t-il d'une voix qui était sans doute une révélation des enfers ; vous l'avez tuée, et je suis votre complice ! — Il s'échappa à ces mots et on ne le vit plus.

On prétend qu'il sortit du château en s'élançant du parapet dans les fossés. On le vit errer le lendemain dans les bois, ce qui du reste n'étonna pas les paysans familiarisés avec la singularité de ses manies. On croit savoir qu'il se rendit, quand il fut plus calme, dans une des villes voisines, où l'on recrutait pour les colonies. Ce qui est certain, c'est qu'ayant voulu porter aux Natchez les secours de son art et expier parmi eux son forfait involontaire, il tomba entre les mains d'une tribu sauvage qui, le prenant pour un espion européen, le fit périr au milieu de ces supplices atroces, qu'inventent avec tant de génie les hommes les plus ignorans et les plus grossiers ; Pierre Delsaulx fut brûlé vif.

LE PETIT NEVEU

DE MONSIEUR OLDBUCK.

Lest our old robes sit easier
than our new.
SHAKSPEARE, *Macbeth.*

LE PETIT NEVEU

DE MONSIEUR OLDBUCK.

« La politique de Dieu dépasse toutes les nôtres : les hommes, sous sa main, ne sont que des tranchans qu'il prend ou qu'il dépose suivant chaque détail de son œuvre éternelle; mais ils se doivent à eux-mêmes, et ils doivent à Dieu d'attendre patiemment qu'il les appelle et de ne point fausser leur nature pour s'immiscer en des choses où ils n'ont pas qualité. »

JEAN REYNAUD.

Le syndic de la ville impériale de... était mort et l'on allait procéder à la vente de sa bibliothéque. Comme le défunt avait la réputation d'un bibliomane enthousiaste et d'un bibliophile consommé, cette vente, annoncée plusieurs mois d'avance, fut pour une grande partie

de l'Allemagne, une véritable solennité littéraire à laquelle on vit accourir les professeurs des universités voisines, les ministres des environs et tout ce qu'il y avait d'amateurs de livres à cinquante lieues à la ronde.

Parmi les personnes dont ce grand événement affecta le plus vivement les nerfs, il ne serait pas juste d'omettre M. John Mac Intyre, docteur en philosophie de l'université de Halle, et l'un des échevins de la ville où devait se célébrer la fête savante dont nous venons de parler. Le nom de ce personnage indique assez qu'il tirait son origine des montagnes d'Écosse; en effet, il était le second fils de ce capitaine Mac Intyre, neveu du propriétaire de Monkbarns et avec lequel notre ami sir Walter nous a fait faire connaissance. Mais élevé par M. Oldbuck qui trouvait encore à quatre-vingt-dix ans des imprécations contre la guerre et des épigrammes contre ceux qui en vivent, il avait contracté les goûts et les manières de son grand oncle. En vain son père lui reprochait-il de n'avoir dans les veines que de l'encre d'imprimeur, le jeune antiquaire préférait à la plus belle chasse sur les terres de Glenallan ou de Knock-

winnock, à un duel même avec un *phoca*, la contemplation d'une feuille imprimée par Guillaume Caxton, Jean Letton, Guillaume de Malines, Wynkyn de Worde, Richard Pinson et Julien Notaris qui fondèrent l'imprimerie à Londres et à Westminster, au quinzième siècle. Les premiers mots qu'il avait retenus étaient ceux de registre, de réclames, de pontuseaux, de chiffres et autres semblables, et il distinguait déjà un *in-octavo* d'un *in-douze* qu'il ne trouvait pas encore de différence entre une canne et une épée. Ces dispositions transportaient de joie M. Oldbuck qui ne cessait de répéter : *tu Marcellus eris;* et qui se sentant à son heure suprême, légua sa bibliothéque et des biens assez considérables sur le continent, à cet autre lui-même, à cet enfant de sa tendresse. Ce fut ainsi que M. Mac Intyre vint s'établir en Allemagne où sa passion favorite trouva de nouvelles occasions de se développer dans les habitudes studieuses du pays.

Tout le temps qu'il n'accordait pas aux affaires municipales, il le passait au milieu de ses livres. Ce n'était pas une bibliothéque musquée, coquette, où le tabis, le maroquin et la dorure

attiraient les regards. La basanne modeste , le veau fauve , le parchemin jaunissant mais propre y servaient d'enveloppes aux plus anciens monumens de l'art typographique , ainsi qu'à ceux de l'érudition , surtout de cette érudition excentrique , s'exerçant sur des sujets singuliers , bizarres. Les livres tirés à un très-petit nombre d'exemplaires , les livres condamnés au feu , les manuscrits y tenaient une place considérable , et depuis quinze à seize ans M. Mac Intyre était occupé à décrire ces richesses. Son catalogue qui , moyennant une honnête quantité de notes critiques , bibliographiques , historiques , etc. , aurait rempli trois ou quatre volumes in-folio , était destiné à effacer tout ce qu'on avait fait de mieux en ce genre et à frapper d'étonnement et même de stupéfaction les Morelli , les Laire , les Crévenna , les Mercier de St.-Léger , les Rive , les Panzer , les La Vallière , les Paulmy , les de Bure , etc.

A son grand regret il avait eu , durant longues années , un rival et un rival de tous les instans , dans la personne du syndic , qui se trouvait sans cesse sur son chemin , enchérissait sur tous ses marchés, lui enlevait souvent les cu-

riosités auxquelles il attachait le plus d'importance et affectait de le contrarier dans ses jugemens les mieux motivés en matière de bibliologie et d'histoire littéraire. La mort s'était enfin chargée de terminer ces interminables querelles, mais du moins le syndic avait fini d'une manière glorieuse; car, tombé du trentième degré d'une échelle en replaçant un in-32 sur sa tablette, il s'était cassé la jambe et était mort des suites de cette fracture.

Au moment où cette nouvelle circula dans la ville, les deux bibliognostes, comme disait l'abbé Rive, étaient aux prises et se disputaient avec toute l'aigreur de l'érudition et de l'amour-propre blessé sur le nombre d'exemplaires de la *Biblia pauperum*. M. Mac Intyre, fort bon homme au fond, fut loin de se réjouir en se voyant maître du champ de bataille; son inimitié fit presque place à l'affliction : ainsi deux époux se disputent pendant toute leur vie et le premier qui meurt abandonne l'autre à un repos qui lui est à charge.

La vente de la bibliothéque de son adversaire l'absorba bientôt tout entier. Ces volumes précieux qu'une concurrence odieuse lui avait

ravis, pouvaient maintenant devenir son bien; maintes assertions qui avaient fait naguères son désespoir, allaient se vérifier d'une manière palpable et manifeste. Il assista donc à toutes les séances, collationna un à un les meilleurs livres et en compta quelquefois les pages et les planches, recherchant avec une attention scrupuleuse ces signes fugitifs que le caprice et la science ont fixés pour apprécier la valeur d'une œuvre typographique ou de calligraphie.

Ses emplettes furent considérables. Le dernier jour on devait vendre un manuscrit sur la magie et la science cabalistique. M. Mac Intyre qui l'avait examiné furtivement, de peur de donner l'éveil aux amateurs, l'avait jugé d'une extrême rareté et, en conséquence, s'était bien promis qu'il ne lui échapperait pas. Mais le vrai bibliophile, quelque riche, quelque généreux qu'il soit, aime bien mieux devoir ses conquêtes à son adresse qu'à son or. Tels étaient les principes de M. Oldbuck; car l'on n'a pas oublié ce qu'il disait à son ami Lovel, en lui montrant son *Sanctum Sanctorum* : « Que de fois j'ai marchandé jusqu'à un demi-sou, de crainte qu'en accordant trop aisément le pre-

mier prix, je ne fisse soupçonner la valeur que j'attachais à l'ouvrage ! Que de fois j'ai tremblé que quelque passant ne vînt se mettre entre moi et ma prise ! Que de fois j'ai regardé le pauvre étudiant en théologie qui s'arrêtait pour ouvrir un livre sur l'établi, comme un amateur rival ou un libraire déguisé ! Et puis, quelle satisfaction de payer le prix convenu et de mettre le livre dans sa poche, en affectant une froide indifférence, tandis que la main frémit de plaisir ! » Formé à cette excellente école, M. Mac Intyre, bien qu'il fût disposé à payer, s'il le fallait absolument, une somme considérable pour le manuscrit qu'il convoitait, éprouvait, pendant que l'huissier priseur tenait le volume sous l'extrémité de sa baguette, toutes les alternatives de la crainte et de l'espérance. Son cœur battait violemment, ses yeux trahissaient son inquiétude et sa voix altérée était celle d'un joueur dont la fortune dépend d'un dernier coup de dé. Enfin l'huissier prononça les paroles sacramentelles : *Une fois, deux fois, personne ne dit mieux..... adjugé.* O bonheur ! l'adjudicataire était M. Mac Intyre : personne ne lui avait tenu tête, à l'exception d'un

pauvre diable qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à un alchimiste ruiné, et qu'une dernière enchère de six florins avait suffi pour déconcerter et réduire au silence. Le soir approchait; M. Mac Intyre se retira en regardant tout le monde avec fierté, et portant son manuscrit sous le bras comme une relique, un trophée, un étendard enlevé sur la brèche ou dans la mêlée. Il lui semblait que ceux qui passaient dans la rue devaient le saluer et le complimenter sur sa réussite. Un général, après le gain d'une grande bataille, après un siége mémorable, n'éprouve pas plus de satisfaction ni d'orgueil.

Quand il rentra chez lui, son souper était préparé, et suivant la coutume, on avait mis le couvert dans un petit cabinet obscur attenant à la bibliothéque dont il formait en quelque sorte l'*atrium*, cabinet encombré de médailles et de quelques-uns de ces vénérables restes de l'antiquité qui avaient été recueillis primitivement à Monkbarns et dont la pauvre Jenny n'enlevait la poussière que par surprise et à son corps défendant. Encore qu'il fût pressé de repaître ses yeux et son esprit de sa nouvelle

emplette, M. Mác Intyre qui pendant environ sept heures avait été sur pied, suspendu à la baguette de l'huissier priseur comme Didon aux lèvres d'Énée, et qui s'était trouvé constamment entre la défaite et la victoire, sentit le besoin de se restaurer. La joie lui avait d'ailleurs ouvert l'appétit. Il posa donc le manuscrit sur un pupitre sculpté dans le goût gothique et qui provenait de je ne sais plus quel monastère, et s'assit à table, ayant toujours les yeux fixés sur son trésor. En un clin d'œil il eut dévoré l'omelette que lui avait préparée sa vieille Grizzy, et vidé la bouteille de vin du Rhin qui servait d'accompagnement à ce mets qu'en sa qualité d'antiquaire il ne manquait pas de faire apprêter selon les préceptes du vieux Taillevant, premier cuisinier du roi de France Charles VII, lequel a laissé sur l'*art culinaire*, élevé par Montaigne à la dignité de *science de la gueule*, un traité que tous les bibliophiles sont loin d'avoir le bonheur de posséder.

En avalant son dernier verre de vin M. Mac Intyre, renversé sur le dos de son fauteuil comme le philosophe en méditation de Rem-

brandt, se livrait à ses réflexions favorites et songeait à la prééminence due aux études bibliologiques sur le reste des sciences humaines, ce qui l'amenait tout naturellement à se reconnaître à lui-même un mérite supérieur et dont ses contemporains ne s'apercevaient pas assez. Un soupir, qui paraissait poussé par une puissante poitrine, l'interrompit tout à coup au milieu de ses pensées. Par précaution pour ses livres et ses collections, il ne souffrait céans ni chiens, ni chats, ni autres quadrupèdes, et comme jamais sa gouvernante ni sa chambrière n'osaient paraître devant lui que pour un service indispensable, il crut d'abord avoir mal entendu. Un second soupir ou plutôt une espèce de frémissement d'impatience partit d'un des coins du cabinet, celui où était le pupitre. M. Mac Intyre prit sur la table la lampe dont la mèche privée d'huile commençait à se durcir en charbon, et en six pasil eut atteint son cher manuscrit. En le soulevant avec toutes les précautions d'un connaisseur, il entendit très-distinctement près de son oreille un bruit sourd et semblable au grognement d'un animal qui s'apaise. On

eût dit que cet animal s'était glissé entre les feuillets du volume, comme un ver, une mitte, une teigne, un *ptinus*, si sa voix étendue et renflée n'avait pas annoncé qu'elle sortait d'un corps au moins égal à celui d'un dogue.

M. Mac Intyre attribua encore ce phénomène à un jeu de son imagination.—Elle en a bien fait d'autres, dit-il, cette *folle du logis*, puisque Nicolas de Boussut dont le livre, par parenthèse, est introuvable, soutient que c'est en vertu d'une aberration de la fantaisie que les Scythes ou Tartares appelés Neuri se persuadent qu'ils sont transmués en loups-garoux, et le docte J. de Chokier de Surlet est de cette opinion en son *Flambeau historial* latin. Pomponazzi n'a-t-il pas avancé qu'il y a des hommes doués de la faculté de guérir certaines maladies par une émanation que la force de leur imagination dirige sur le malade?—En achevant ce court soliloque M. Mac Intyre, en véritable esprit fort qui ne veut pas être dupe d'une illusion, remit l'in-folio sur le pupître. Un jurement énergique retentit aussitôt dans le paisible et chaste cabinet. Un jurement! ô ciel! il n'y avait pourtant pas à s'y tromper, car toutes les syl-

labes impies avaient été articulées. Le petit-neveu de M. Oldbuck se rappela les traditions de la chambre verte à Monkbarns, il réprima courageusement l'émotion dont il ne pouvait plus se défendre, et, afin de s'assurer de la vérité, il s'empara du manuscrit, dans l'intention de le déposer sur sa table et de le parcourir avec soin. Cette fois des éclats de rire succédèrent au blasphême; le vélin, la basanne, les agrafes, tout semblait en gaieté. La mémoire de M. Mac Intyre lui rappela heureusement une foule d'anecdotes où des savans comme lui, Cardan, Ermolao Barbaro, le voyageur Paul Lucas, Swedenborg, etc., s'étaient trouvés en contact avec des essences mystérieuses, des êtres surnaturels; et, quoiqu'il tremblât un peu, il résolut de pousser jusqu'au bout l'aventure.

Le manuscrit fut étalé sur un tapis de Nuremberg, la lampe reçut une nouvelle provision d'huile. M. Mac Intyre ayant repris dans son fauteuil sa position accoutumée, procéda à l'examen détaillé de sa précieuse acquisition. Tout était silencieux dans l'*atrium*, plus de grognement, plus de jurement, plus de rire. On n'entendait que le sifflement du vélin tourné lentement par une

main respectueuse autant qu'exercée. Nous avons déjà dit que c'était un traité de magie, nous ajouterons de magie noire. Un savant arabe l'avait composé au douzième siècle et l'avait écrit sur un parchemin éblouissant de blancheur avec tout le luxe que comportait alors l'art calligraphique, lettres tourneures, lettres grises, encadremens, rubriques et miniatures. Celles-ci touchées avec une délicatesse de pinceau extraordinaire, représentaient des figures constellées, des signes cabalistiques et des intelligences surhumaines, telles que des salamandres tout de feu, des sylphes aériens, et des gnomes à la couleur terreuse. On y voyait aussi Belzébut, Astaroth et toute la légion des anges déchus, avec l'enchanteur Merlin, la fée Urgande, Mélusine, Apollonius de Thianes, les sorciers de Pharaon et d'autres personnages célèbres dans les fastes des sciences occultes. M. Mac Intyre qui avait dans sa bibliothéque une collection complète des livres les plus recherchés sur la sorcellerie et la divination, et qui recommençait à douter de ce qu'il avait entendu tout à l'heure, considérait ces peintures avec autant de curiosité que de recueillement. A

force de les regarder, il lui parut que les salamandres, les gnomes, les sylphes, les démons se détachaient du parchemin pour danser autour de lui une ronde fantasmagorique. Les regards étincelans de Belzébut se fixaient sur les siens avec une expression infernale, et l'enchanteur Merlin dirigeait vers lui son sceptre d'ébène. Pour échapper à cette fascination, notre bibliophile s'efforça de porter son attention des figures sur le texte, mais il était écrit dans une langue indéchiffrable. Il allait refermer le livre quand une voix sourde, pareille à celle d'un ventriloque qu'on aurait renfermé entre les ais de bois de la reliure et la peau qui les couvrait, lui cria impérativement : *tolle et lege*, prends et lis !

Cette injonction fit succéder à l'incrédulité de M. Mac Intyre une bonne et franche terreur, et d'une main mal assurée il rouvrit le formidable volume. Sa vue troublée ne savait où se prendre : *tolle et lege* répétait la voix, et le malheureux érudit n'apercevait qu'un nuage, une vapeur sortie du livre, pareille à celle qui s'exhalait du trou sur lequel on asseyait la sybille. Pour comble de malheur la lampe s'é-

teignit et les cheveux du petit-neveu de M. Oldbuck se dressèrent si perpendiculairement sur sa tête qu'ils auraient infailliblement renvoyé au plafond son chapeau galonné, s'il ne s'était depuis longues années fait une règle de ne toucher un livre que la tête nue. Malgré l'obscurité, le manuscrit n'en devint que plus visible, puisqu'il offrait des images et une écriture en traits de feu. Ayant arrêté les yeux sur ces caractères flamboyans, M. Mac Intyre se figura qu'ils cessaient d'être inintelligibles, et qu'à ne se point tromper il lisait ces mots : *Il est temps que tu prennes la place qui t'est marquée par ton mérite.* A l'instant le manuscrit se referma de lui-même, ses agrafes, pareilles aux sept sceaux du livre de l'apocalypse, se rejoignirent, et la lampe se ralluma.

M. Mac Intyre appela sa gouvernante, la querella pour se donner du courage, puis se coucha non sans répéter entre ses dents la sentence qui lui avait été dictée d'une manière si étrange. Il y pensa toute la nuit.—Oui, murmurait-il, cet avertissement vient d'en haut. N'est-ce pas en effet un scandale qu'un homme comme moi, qui possède plus de trente mille volumes, qui

a du savoir, de la fortune, de la naissance, soit arrivé à l'âge de quarante-cinq ans sans être autre chose qu'échevin ? Il est plus que temps, morbleu, que je prenne la place qui m'appartient. Quand je ne serais que bourgmestre régnant, ce serait déjà une espèce de redressement des injustices du sort..... Mais comment arriver..... comment?.....—

Ce dissyllabe était encore sur ses lèvres quand il se leva. Les deux femmes qui le servaient, furent effrayées de lui trouver la figure totalement renversée, et leur étonnement n'eut plus de bornes lorsqu'après avoir précipitamment déjeuné il sortit sans avoir rendu visite à ses livres. Elles n'osaient pourtant lui en faire l'observation, car il avait appris du misogyne M. Oldbuck, à traiter avec la dernière brusquerie celles que, dans son style méprisant, il appelait ses *femelles*.

La tête toute pleine de fumées ambitieuses il alla se promener sur la grande place.—On m'a traité, se disait-il avec amertume, comme une édition *princeps* d'Erhard Reuwich, d'Albert Pfister ou d'Ulric Zelle qu'un amateur barbare aurait recouverte d'un insultant cartonnage. Qui

pourrait me blâmer si je réclame la reliure, au moins décente, qui me convient, moi qui peut-être aurais droit au maroquin rouge à filets et à la dorure sur tranche....?—M. Mac Intyre qui marchait à grands pas, les mains derrière le dos et la tête inclinée dans l'attitude de la réflexion, fut réveillé tout à coup par des clameurs et des trépignemens.

Des gens du peuple depuis quelque temps se plaignaient de la cherté des grains; ils s'étaient jetés sur les paysans qui avaient apporté au marché leur farine et leur blé, et voulaient les forcer à vendre à moitié prix. Les quatre hallebardiers, escorte du bourgmestre aux jours d'apparat, accoururent, ainsi qu'un peloton de garde bourgeoise, dans l'intention d'apaiser le tumulte; mais ces pacifiques guerriers furent mis facilement en fuite, et la foule qui grossissait à vue d'œil, ivre de ce premier succès, criait déjà qu'il fallait aller chez le premier magistrat de la ville pour l'obliger à donner du pain au peuple et piller sa maison en cas de résistance. Ce fut un trait de lumière pour M. Mac Intyre. Il apprécia tout d'abord sa position et sentit que le moment était

venu d'accomplir sa destinée. Il s'élance vers l'hôtel de ville et monte à la salle du conseil. L'effroi en avait chassé la plupart des conseillers ; il n'en restait plus que trois et le greffier qui avaient trouvé plus expédient de se cacher derrière les armoires dont ce lieu était tapissé. — Est-ce ainsi, leur dit le courageux échevin avec dignité, est-ce ainsi que vous défendez la république ? Le vaisseau de l'état est-il abandonné sans gouvernail ? Où sont le très-honorable bourgmestre et l'honnête trésorier ? Suis-je donc tout seul investi de la puissance consulaire et prétorienne ? — Oui, oui, soyez-le, exercez toute l'autorité, nous vous cédons la nôtre de grand cœur, à condition que vous nous tiriez de ce mauvais pas. — Ainsi répondirent les trois conseillers et le greffier. Sans plus attendre M. Mac Intyre se mit au balcon et agita son mouchoir pour annoncer qu'il voulait parler au peuple.

La multitude qui s'apprêtait à casser les vitres du bourgmestre, étonnée de voir un homme qu'elle appelait *Jean des livres*, prendre la parole en une pareille circonstance et montrer de la fermeté, s'arrêta pour l'entendre. Le haran-

gueur, après avoir protesté de son amour pour le peuple et de son respect pour les droits imprescriptibles de ses compatriotes, leur demanda ce qu'ils voulaient. La foule répondit : *A bas le bourgmestre et le blé à un écu !* Mac Intyre promit que la volonté nationale serait ponctuellement exécutée et un tonnerre d'applaudissemens suivit ses paroles. Il parla alors du maintien de l'ordre, mais les applaudissemens avaient cessé et les auditeurs s'écoulèrent les uns après les autres pour aller jeter des pierres dans les fenêtres de M. le bourgmestre régnant qui déjà ne régnait plus.

Désolé de perdre sa popularité au moment où il venait de la gagner, Mac Intyre jura de tout mettre en œuvre pour la recouvrer, et ne douta pas que son manuscrit ne lui en indiquât les moyens. Il s'empressa donc de le chercher à sa maison et le transporta à l'hôtel-de-ville, où il essaya de le consulter. L'oracle cette fois répondit sans préambule ; et, au premier feuillet, le nouveau Gracchus lut en toutes lettres : *Détruis, détruis, détruis !*

Pendant ce temps on avait détruit, en effet, les fenêtres du bourgmestre et de plusieurs

échevins. Les mutins étaient revenus sur la place armés de balais, de fourches et de broches. Mac Intyre s'avança à la rencontre des meneurs, qu'il appela les sauveurs de la patrie, et les invita à former avec lui un nouveau conseil de régence. Ces honnêtes gens, dont l'un était un ancien soldat devenu savetier, le second, le bédeau de la collégiale, et le troisième, un boucher, flattés de tant d'honneur, acceptèrent la proposition et s'installèrent sans façon dans les fauteuils des magistrats que le matin même encore ils abordaient avec une déférence timide. De nouveaux applaudissemens saluèrent Mac Intyre qui se croyait un grand citoyen; et quelques-uns des plus enthousiastes, le saisissant par les jambes, le portèrent en triomphe, au risque de lui casser le cou, dans la salle du conseil. — Je reprends le rang qui m'était dû, pensait l'illustre bibliomane, je me relie en moire, en tabis; et d'in-douze je deviens in-folio. —

Les applaudissemens et l'enthousiasme n'empêchaient pas le désordre. Tous les courtauds de la ville, tous les tapageurs, piqueurs, ribleurs, batteurs de pavé, étaient rassemblés, et

rançonnaient les cabaretiers, les traiteurs et les marchands de comestibles. Mais une pareille bagatelle ne pouvait pas arrêter un réformateur de la force de Mac Intyre. Fidèle à la maxime de son manuscrit, il représenta à ses acolytes qu'il fallait, pour donner satisfaction au peuple et empêcher la *recrudescence* des abus, renouveler entièrement l'administration. Ces honnêtes gens, qui ne comprenaient rien à ses discours, mais charmés d'être consultés, opinaient du bonnet, non sans accompagner leur vote approbatif d'exclamations bruyantes et de divagations patriotiques. En conséquence, dans la journée, on afficha aux coins des rues les décrets du comité provisoire qui destituaient le bourgmestre, qui destituaient les échevins, à l'exception du sieur Mac Intyre, qui destituaient le greffier, qui destituaient le trésorier, en un mot qui mettaient au néant tout l'ordre administratif et judiciaire. On pense bien avec quelle faveur tous ces changemens furent accueillis par la populace. Dans la chute des dépositaires de l'autorité, il y a toujours même pour l'homme modéré, pourvu qu'il soit étranger aux affaires, quelque chose

qui ne lui déplaît pas. Le peuple, lui, siffle ses maîtres qui tombent, comme il siffle un danseur quand il perd l'équilibre, c'est-à-dire avec une joie cruelle, avec des bravos insolens.

La journée fut employée à cette œuvre de démolition. M. Mac Intyre épuisé de fatigue, mais tout chaud de patriotisme, tout plein de projets pour sa grandeur future, fut ramené à sa maison par les mêmes hommes qui lui avaient prêté le matin le secours de leurs épaules, et ne se souvint pas qu'il s'était passé de dîner. Qu'importait à ce généreux tribun son abstinence? Le peuple du moins avait bu et mangé. Tous ceux qui ambitionnent de gouverner, on l'avouera, ne raisonnent pas ainsi.

Cette nuit Mac Intyre dormit délicieusement et fit les songes les plus agréables. Le lendemain avant de retourner à son poste, il éprouva le besoin d'interroger encore son manuscrit. Car ce n'était pas assez de détruire, il allait être question de réédifier. Il eut beau retourner le livre en tout sens, il n'y trouva que des feuillets entièrement blancs : miniatures, caractères, tout avait disparu..... Le petit neveu d'Oldbuck,

malgré sa vanité, gémissait d'être abandonné à lui-même. Il était réduit à s'avouer qu'il est beaucoup plus aisé de renverser que de bâtir, et qu'on ne sait pas tout parce qu'on a manié des centaines de livres. Un bruit de chevaux qui passaient au galop dans la rue, attira son attention. C'étaient quelques dragons envoyés par le président du cercle pour rétablir la tranquillité. La moustache, l'air déterminé de ces vieux soldats ne manquèrent pas leur effet. Au bout d'une heure chacun avait regagné son logis et était rendu à ses occupations. Le bourgmestre et ses assesseurs se sentant soutenus par les bons bourgeois qui avaient pris leur fusil lorsqu'on n'avait plus besoin d'eux, avaient réoccupé l'hôtel de ville, et M. Mac Intyre après s'être tenu caché quelques jours pendant lesquels on apaisa son affaire, s'estima trop heureux de revenir à ses livres, en payant à la régence une amende de douze mille florins. Quand il reparut dans sa bibliothéque qu'il apostropha à peu près dans les mêmes termes que l'Agamemnon de M. Népomucène Lemercier apostrophe les murs d'Argos, au retour d'un long exil, son premier soin fut d'y allumer un grand feu, et d'y jeter le

manuscrit cause de ses folies ; mais on prétend qu'un curieux du voisinage parvint à en sauver quelques feuillets. Si vous le désirez, je vous confierai le nom de l'endroit où l'on dit qu'ils sont conservés.

EN AVANT.

Neque audit currus habenas.
VIRG.

EN AVANT.

C'était une belle et vigoureuse jeunesse se sentant de la vie et de l'avenir, plus mâle que grâcieuse, décidée et même un peu sauvage; semblable à ces coursiers de l'Ukraine, premiers hôtes de Mazeppa, et dont le mors n'a jamais ensanglanté la bouche, dont la bride jamais n'a comprimé les larges nassaux ; ou bien encore à une couvée d'aiglons impatiens de s'élancer dans l'immensité, et tournant déjà, sans les baisser, leurs paupières vers le soleil.

Quelle était son origine ? Il ne fallait pas le lui demander. Elle semblait en effet renier ses pères, et si quelque chose était de nature à prévenir contre elle, c'était ce mépris du passé, ce peu de souci des affections filiales.

Quelque fussent ses ancêtres, ils lui avaient laissé pour héritage une demeure antique et

délabrée, dont l'architecture, primitivement d'un gothique pur et grandiose, avait été défigurée par une foule de constructions postiches, sans ensemble, sans harmonie, et appartenant à des époques diverses dont elles résumaient tout le mauvais goût.

Tel qu'il était ce manoir ne paraissait pas habitable : mais il était possible, au moyen d'un petit nombre de changemens, de le rendre à la fois noble, commode et sûr. Ses fondemens d'ailleurs n'avaient point été ébranlés, ses maîtresses-murailles restaient intactes.

Un jour la famille se rassembla pour se consulter sur le parti qu'elle avait à prendre. Bruyante et confuse fut la délibération. Quelques voix s'écrièrent : —Sommes-nous donc attachés à la glèbe ? Sommes-nous condamnés à la captivité au milieu de ce monceau de cailloux ? Que la vieillesse se complaise aux lieux où doit bientôt s'élever son tombeau ; qu'une poésie usée nous vante le plat bonheur du vieillard du Galèse et du jardinier de Vérone ; nous, nous sommes jeunes d'un jeunesse immortelle ; un bonheur plus réel, plus puissant est fait pour nos âmes fortes et et agissantes. Le monde s'ou-

vre devant nous, immense, infini; allons à sa conquête : *En avant, en avant!*—

A ces mots, une sorte d'enthousiasme saisit tous les assistans. Les volontés particulières se perdirent dans l'émotion générale, et, comme des rangs des vieux soldats d'Austerlitz et d'Arcole, ce cri sortit seul de la foule : *En avant, en avant!*

Mais au moment de se mettre en voyage, ils voulurent s'enlever à eux-mêmes tout espoir de retour et effacer aux yeux des autres tout ce qui pouvait rappeler des temps qu'ils avaient pris en haine, des temps avec lesquels ils n'entendait à nulle composition ni trève.

Les voilà donc qui, pleins d'une incroyable frénésie, se ruent sur ces murs noircis qui les virent naître. Ils sapent, ils brisent, ils abattent les tourelles pareilles à des bannières conquises dans les combats, les colonnes sveltes et cannelées, les voûtes en ogives, les verrières aux aériennes et diaphanes peintures, les niches pieuses avec leurs saints et leurs madones, les pierres dentelées, ciselées, armoriées; tout s'écroule avec un horrible fracas, tout tombe. On n'épargna pas même les décombres, et ils furent

précipités dans le lit d'un torrent qui défendait jadis l'entrée de la féodale demeure.

L'antiquaire eût versé des larmes de sang à l'aspect d'une destruction si impitoyable. Grâce du moins pour ce bas-relief, pour ce sépulcre, pour cette inscription ! *Non, tout doit périr*, ET LES DÉMOLISSEURS, AFIN DE S'EXCITER, SE RENVOYAIENT LES MOTS : EN AVANT, EN AVANT !

L'économiste n'eût pas moins gémi en voyant anéantir tant de capitaux ; le moraliste n'eût pas éprouvé une douleur moins vive, témoin de ce manque de piété pour les aïeux et les cercueils.

Vains regrets ! tout est consommé : l'œuvre de douze siècles est à bas : *En avant, en avant !*

Ils partent, la tête haute, la joie au cœur : ils partent en chantant, sans même regarder derrière eux.

Que la nature leur parut grande et belle ! D'abord, elle sembla leur étaler ses sites les plus enchanteurs ; mais comptant que le lendemain leur offrirait un spectacle plus attrayant encore, ils refusaient de s'arrêter et, après quelques instans accordés à l'admiration et au

repos, ils se remettaient en marche avec plus d'ardeur que jamais.

Qui pourrait dire combien de contrées ils traversèrent; tantôt campés sur le velours des prairies, dans des vallées mystérieuses et parfumées ; tantôt cotoyant les bords capricieux d'un fleuve qui s'alonge à travers un pays fertile, comme un serpent énorme qui déroule ses anneaux ; tantôt gravissant de rudes collines ou d'âpres montagnes ; tantôt parcourant des landes abandonnées, de mouvantes savanes, des déserts arides, mornes ?

Et toujours ils allaient ; et les abîmes sans fonds et les Alpes hautaines ne ralentissaient pas leur course.

Plus d'une fois arrivés dans un canton fertile, au milieu d'une campagne dont l'horizon semblait dessiné à souhait pour le plaisir des yeux, les plus âgés conseillèrent de s'établir et de dire enfin adieu aux fatigues et aux dangers. —Plus loin est la terre promise, répondaient les plus jeunes—et le front ruisselant de sueur, la poitrine haletante, le corps incliné, il forcaient le pas, en répétant d'une voix déjà moins retentissante : *En avant, en avant !*

Bientôt une monotonie désolante succéda aux accidens variés et piquans de leur voyage. Ce n'était plus une alternative de bons et de mauvais jours, de régions délicieuses et désolées : c'était l'effrayante perpétuité d'une solitude que la nature paraissait avoir maudite. Plus de frais ombrages, d'harmonieuses cascades, de rivières azurées ; pas un brin d'herbe. La vie s'était arrêtée brusquement en ces lieux où l'on ne découvrait pas même un insecte. L'air pesant et gris n'était jamais agité par le vent, raréfié par le soleil. C'était un crépuscule uniforme dans lequel on croyait respirer la mort.

En avant ! disait la troupe épuisée ; et ils s'enfonçaient en chancelant dans ce désert sans issue. Oh ! qu'ils se reprochaient de ne s'être pas arrétés plus tôt ! quelles angoisses, quel désespoir même en se rappelant les tours du vieux château, et ses fossés, et son préau theâtre de leurs premiers jeux, confident de leurs premiers projets! mais les plus jeunes leur reprochaient leur lâcheté.—L'univers est-il fini? demandaient-ils ; non, non, encore quelques pas et un nouvel Eden va nous abriter dans ses rians bocages. La faim nous déchire,

la soif nous dévore, nos membres sont brisés par la fatigue ! qu'importe si nos maux sont réparés, si demain nous saluons cette terre tant cherchée : *En avant, en avant !*—

Dès les premiers pas, plusieurs tombèrent livides et cadavéreux ; une bave rare blanchissait leurs lèvres desséchées, leurs yeux verdâtres s'étaient retournés dans leurs orbites. Ils tendirent les bras à leurs compagnons, en râlant, et moururent.

Ceux-ci marchaient toujours et, rendus cruels à force d'égoïsme et de souffrance, ne donnaient pas une larme à ces victimes. Au bout de quelques heures, ce fut leur tour ; ils tombèrent les uns après les autres, et rendirent le dernier soupir, en détestant leur folie.

Enfin il n'en resta plus qu'un seul. Hâve, exténué, glacé, brûlé par la fièvre, il voulait s'éloigner de tous ces morts qui l'infectaient ; il jetait un œil trouble et terne sur l'espace qui s'agrandissait confusément devant lui, et paraissait y découvrir le pays qu'il avait si souvent rêvé.

Dans un moment tout disparaît à ses regards ; ses genoux se dérobent sous lui, il trébuche

contre le cadavre d'un de ses frères, il l'étreint avec d'épouvantables contractions, il tord hideusement la bouche, et meurt en murmurant encore : *En avant, en avant !*

MADAME DES HOULIÈRES

A BRUXELLES.

—

EXTRAIT DES MÉMOIRES

DU MARQUIS DE LA ROCHEGIFFART.

1657.

Sic vos non vobis.
VIRG.

MADAME DES HOULIÈRES

A BRUXELLES.

. . . .

Pour ma consolation j'appris, d'un hôtelier, que nous approchions de la capitale.

En passant par Hal, petite ville proprette et assez jolie, j'aperçus une longue procession de pèlerins, hommes et femmes, se traînant sur les genoux autour de l'église et ayant fichés sur la tête des drapeaux de papier béni.

J'envoyai devant moi mon bagage, descendis de cheval et entrai dans cette église fort renommée pour sa vierge qu'on représente le teint basané comme sainte Marie égyptienne, et qui est presque aussi moricaude que la femme à Châteaurenard.

J'y vis beaucoup de monde en prières, des

crucifix en jupons et quantité d'*ex voto*, fort magnifiques, donnés par des princes et de grands personnages. Il y avait aussi une robe de docteur et une plume d'argent consacrées autrefois par un pédant célèbre, dont j'ai oublié le nom.

On me fit remarquer dans un coin des boulets de canon qui, lancés sur la ville, pendant un siége, avaient été reçus par la vierge dans son tablier. Un gros joufflu de prêtre à qui je donnai une demi-pistole pour dire des messes, m'assura en baragouinant à la manière d'un lansquenet, qu'il était impossible de compter ces boulets merveilleux. Je n'eus pas le loisir de vérifier la chose et je sortis à l'offertoire, après avoir, comme les autres, jeté sur les marches de l'autel ma pièce de monnaie, ce qui produit une espèce de pluie retentissante qui dure quelques minutes et n'appauvrit pas le clergé du lieu, à ce que j'ouïs conter.

Sur ma route, je rencontrai plusieurs pèlerines jeunes et assez jolies, donnant le bras à d'épais gaillards à moitié ivres, et qui semblaient prêtes à retomber dans le péché dont elles avaient été chercher l'absolution. Pour moi, au contraire, j'avais toute la mine d'un vrai pénitent. D'un

côté ma rancune contre le cardinal qui forçait tant de gentilshommes à s'expatrier, de l'autre les réflexions que m'inspirait le piteux état de mes affaires, me faisaient ressembler au *beau ténébreux*. Mon valet de chambre prétendait que j'avais le visage renversé de Lamothe-Guyonnet, quand je lui soufflai sa maîtresse et lui gagnai deux cents pistoles au pharaon. Mais ce Taverne est un drôle qui n'a jamais rien valu.

Bruxelles me parut une belle ville, les maisons quasi aussi bien bâties qu'au faubourg St-Germain, avec plus de crotte dans les rues, dont quelques-unes sont si roides, si escarpées qu'elles essouffleraient jusqu'aux coureurs à longue haleine du Mazarin.

Le lendemain j'allai rendre mes devoirs à Monsieur le Prince qui était logé au palais de Don Juan, gouverneur et capitaine-général des Pays-Bas espagnols. J'en fus fort bien reçu : il me promit de faire en sorte de m'employer en qualité de maréchal-de-camp, comme je l'étais à Gien et à l'attaque du faubourg St-Antoine; mais il parut mortifié de ne pouvoir me donner de certitude à cet égard et se plaignit sans mé-

nagement de la cour de Madrid, qui ne lui laissait ni l'autorité convenable à son rang, ni l'influence que méritaient ses services. Il se remit pourtant bientôt pour me demander des nouvelles de Paris, particulièrement de quelques femmes qui jadis lui avaient tenu au cœur. Là-dessus, il me congédia.

En sortant du palais, je me rendis au cours, qui rappelle le *cours la reine*, avec cette différence néanmoins que les dames sont d'un côté et les hommes de l'autre.

J'y trouvai grand nombre de Français la plupart de mes amis, et qui, au milieu d'une foule de cavaliers flamands et espagnols, se faisaient remarquer par leur tournure; car Dieu a créé le Français pour primer par la bonne grâce, comme il a créé le cheval pour tirer la chaise et le gibier pour servir de passe-temps aux gentilshommes.

Si je n'avais subsisté les premiers jours sur l'air de Paris, je crois, en conscience, que je serais mort d'ennui. Quand ce fonds fut épuisé, je m'attachai à deux ou trois des plus étourdis, des plus extravagans d'entre les nôtres, et je battis le pavé dans leur compagnie.

La sainte vie que nous menions! Matin et soir, nous courions ces cabarets où les Flamands, à force de se gorger d'une liqueur noirâtre qu'ils appellent *bierre*, se procurent une sorte de torpeur, dans laquelle ils se complaisent; notre effroyable tintamarre réveillait ces braves gens en sursaut, la garde arrivait, nous tirions nos épées, et zeste, nous la mettions en fuite. D'autres fois nous accostions quelque bourgeoise ensevélie dans sa faille, et, de gré ou de force, nous l'amenions à notre logis, d'où souvent nous avions peine à la congédier, tant elle était prompte à s'apprivoiser, l'innocente!

Des plaintes sérieuses de cette conduite arrivèrent à Monsieur le Prince qui en était excédé. Il nous déclara sérieusement qu'il nous abandonnerait à la vindicte espagnole, si nous ne voulions nous morigéner. De désespoir je me tournai alors vers la bonne compagnie et me fis présenter chez la noblesse.

On me conduisit d'abord dans une douzaine de maisons dont les maîtres, revêtus de titres de barons et de vicomtes, n'étaient pas même gentilshommes et avaient acheté un parchemin

après avoir exercé une charge de judicature ou de finance.

Je ne sache rien de ridicule au monde comme la morgue et le ton empesé de ces vilains à peine savonnés, de leurs gauches moitiés et de leur maussade progéniture. Ces gens-là, qui parlent leur patois en famille, usent dans les grands jours, avec les étrangers, d'un jargon qui a presque cessé d'être flamand, mais qui n'est pas encore français. De là coq-à-l'âne sans fin et quiproquo que Molière nous eût enviés.

Des personnes à qui je me plaignis, me répondirent que j'avais choisi de mauvais guides et offrirent de me faire connaître la vraie noblesse. C'est ainsi que j'eus les grandes entrées chez Messieurs d'Aremberg, de Chimai, de Croy, de Ligne, de Rubempré, de Trazegnies, de Lalaing, d'Espinoy, de Gavre, de Westerloo, de Boussu, de Beaucignies, de Taxis, d'Havré, etc., qui sont vraiment des gens de qualité.

Il était temps, car je commençais terriblement à m'encanailler. J'eus là quelque image de la cour de France, mais affaiblie, mais effacée. Je pratiquais aussi plusieurs seigneurs

espagnols et fus bientôt très-assidu à l'hôtel du marquis de Caracena, dont la femme faisait les honneurs avec une grâce enchanteresse.

C'était une espagnole d'un grand air, imposante, majestueuse, quoique douce et aimable au dernier point. J'avais depuis quelque temps un furieux désir de tomber amoureux et je songeais à Mme de Caracena; malheureusement il me sembla qu'elle mettait à tout et toujours une profusion de belles paroles et de belles manières; or cela fatigue et fait mal à la longue: c'est comme qui mangerait trop de blanc-manger. Quel parti prendre? Je regardai autour de moi, et il me vint dans l'idée de devenir le rival de M. le Prince.

A tous les cercles, à tous les régals de l'hôtel de Caracena, assistait une jeune française, appelée Mme Des Houlières, et que M. le Prince serrait de fort près. Cette circonstance m'ayant engagé à la remarquer, je fus frappé de mille perfections qui m'avaient échappé jusqu'alors.

Elle avait en effet une beauté peu commune, une taille au-dessus de la médiocre, un maintien naturel, des manières nobles et prévenan-

tes, tantôt une vivacité enjouée, tantôt une mélancolie touchante. Elle parlait également bien le français, l'italien, l'espagnol, savait du latin autant que femme de France, tournait un sonnet ou des bouts-rimés avec un agrément infini, dansait avec justesse et montait à cheval à miracle. Je l'eus à peine attentivement considérée que la tête m'en tourna.

Cette folie de vouloir lutter contre un grand prince, mon bienfaiteur, méritait châtiment, et le châtiment me fut durement infligé. Moi qui, en matière d'amour, n'avais jamais suivi fort exactement la *carte de tendre*, et qui passais même volontiers par-dessus *tendre sur estime*, *tendre sur inclination* et *tendre sur reconnaissance* pour arriver en poste au gîte, je me mis à pousser les beaux sentimens, ni plus ni moins que les héros de Durfé et de Mlle de Scudéry.

J'avais beau être blême, languissant, rouler les yeux, faire jouer toutes mes batteries, on ne prenait pas garde à moi. Mes joues s'aplatirent, mes yeux s'enfoncèrent, je perdis le boire et le manger et payai en un jour toutes mes délicieuses noirceurs d'autrefois.

Ce qui m'achevait, c'était de sentir profon-

dément ma sottise. Gémir, pleurer, désirer de mourir, telles étaient mes récréations habituelles. Il se répétait dans le monde un mot ingénieux de ma cruelle :

Nul n'est content de sa fortune
Ni mécontent de son esprit.

Moi je niais fort et ferme la généralité de cette maxime; car si ma fortune était loin de répondre à mes désirs, mon esprit ne me satisfaisait pas davantage. Une voix intérieure me criait même que, vis-à-vis de Mme Des Houlières, je représentais merveilleusement la bêtise personnifiée. A l'arrogance près, j'étais plus bête que M. le duc de Beaufort.

Je jurai de sortir à tout prix d'une position si humiliante.

J'avais entendu prononcer à Mme Des Houlières les noms de Descartes et de Gassendi. Je me procurai leurs ouvrages et je m'y enfonçai à corps perdu pour essayer de lui en parler à mon tour. Cet essai me tourna mal, car j'étais trop ignorant pour rien comprendre à des traités de philosophie. Je voulus, en revanche, tâter de la poésie, palsambleu! la rime et la mesure

ne me furent pas moins rebelles, et je formai la résolution de me noyer.

Dans la maison que j'habitais logeait un pauvre major de bataille, qui vivait fort retiré et qu'on nommait M. de Boisguerin. L'état de détresse et l'honnêteté de cet officier m'avaient gagné le cœur; en outre dès que je me reconnus amoureux, je fus charmé de trouver sous ma main les deux oreilles d'un confident. Il m'écouta avec intérêt et entra de droit fil dans mes peines. Un matin, je lui demandai s'il ne lui serait pas possible de m'aider à fabriquer une espèce de déclaration en vers pour ma princesse. Il me répondit que oui, pourvu que je le laissasse respirer jusqu'au surlendemain.

J'étais sur des épines. Au jour et à l'heure marqués il m'apporta les vers promis; ils roulaient sur une *Célimène*, mais on devinait aisément quel nom devait être substitué en réalité à celui-là. J'embrassai le major de bataille et courus à l'hôtel de Caracena, presque persuadé d'être un Voiture ou un Benserade.

On s'y entretenait justement de poésie et l'on s'y passait quelques-uns de ces *portraits* qui

sont encore à la mode. Je proposai timidement le mien ; aussitôt tous les yeux se tournèrent sur moi, surtout les deux yeux noirs et perçans de la Des Houlières. Je me sentais brûler. On m'engagea à réciter *mes vers*, mais je tremblais, je balbutiais. La dame de mes pensées eut pitié de ce martyre, elle prit le papier que je lui présentais, sans savoir ce que je faisais, et elle le lut avec un sourire qui me parut céleste. Elle n'avait pas fini, que des applaudissemens partirent de tous les coins du salon. Je restai confus et stupide et ne me ranimai que lorsque M[me] Des Houlières se penchant vers moi avec bienveillance, s'informa si je me livrais depuis long-temps à la poésie et me pria de lui montrer de mes ouvrages. Cinq ou six révérences niaises furent toute ma réponse. Cependant je n'en pris pas moins l'invitation de la belle pour une approbation de ma flamme et je me retirai transporté, sans remarquer que Monsieur le Prince me toisait d'un air sardonique, en se pinçant les lèvres.

M[me] Des Houlières demeurait à l'hôtel de Caracena. Deux jours après mon succès, je m'y présentai pour faire ma révérence à cette

dame; le portier m'apprit qu'elle était partie. Pour quel endroit? — Je l'ignore. — Quand reviendra-t-elle? — Je l'ignore. — Ne reviendra-t-elle plus? — Je l'ignore.

Le scélérat! chacune de ses syllabes s'enfonçait telle qu'un poignard dans mon cœur. Partie, et pourquoi? partie, au moment où elle agréait mes soins! Je rencontrai M. de Boisguerin, qui avait l'air aussi consterné que moi, et lui narrai ma déconvenue. Assurément de nous deux il n'était pas le moins malheureux. Il me confia qu'il venait d'apprendre que Mme Des Houlières, pour avoir réclamé avec force les sommes dues à son mari, engagé depuis deux ans au service d'Espagne, avait été arrêtée la nuit précédente sur un ordre expédié de Madrid, et enfermée dans la prison d'État de Vilvorde, à deux lieues de Bruxelles.

— Mon ami, lui dis-je, suffoqué de douleur, vous m'avez déjà rendu un signalé service. J'en réclame de vous un plus considérable encore. Toute représentation au gouvernement espagnol serait inutile. Puisqu'on a osé faire à M. le Prince l'affront d'enlever la femme qu'il distinguait, quelle importance donnerait-on à nos

plaintes ? Arrachons Mme Des Houlières de la prison et retournons en France, où je trouverai moyen de nous réconcilier avec la cour. — Je le veux bien, dit le major; mais un pareil coup-de-main exige qu'on soit en fonds. — Qu'à cela ne tienne, répartis-je. Il me reste encore deux mille pistoles, prenez-en la moitié, et.... — Avec cela, dit Boisguerin, j'aurais délivré jusqu'à M. le prince quand il était claquemuré à Vincennes, à Marcoussy ou au Hâvre.

Le major sortit et ne revint que sur le soir. Il avait tout sagement disposé. Moyennant un ordre de relever une partie de la garnison de la forteresse, nous devions y entrer avant le soleil, avec une vingtaine d'arquebusiers français gagnés moins par l'or que par le désir de jouer un tour à des Espagnols. Alors il serait facile de forcer la prison de Mme Des Houlières et de la faire évader sous un déguisement militaire.

Conclusion. La chose arriva comme le major l'avait réglée. J'étais ivre de joie, ne doutant plus maintenant que Mme Des Houlières ne payât du plus tendre retour un homme à qui elle aurait obligation de sa délivrance. Sortis de

la geôle, le major me dit que pour plus de prudence, il prendrait les devans avec la dame et m'attendrait à Péronne.

Je n'avais pas le temps de faire des objections. L'arrangement me convenait peu, mais les soldats s'étaient déjà éparpillés à droite et à gauche, tandis que Boisguerin et Mme Des Houlières se jetaient dans un chemin de traverse.

En regardant machinalement à terre, je vis un portefeuille : c'était celui du major; je le ramassai et il en sortit une copie du *portrait de Célimène*, avec ces mots en tête :

Mon ami,

Voici les vers que tu as exigé que je composasse pour moi-même : c'est la première fois qu'une femme aura écrit, par l'ordre de son mari, la déclaration qui lui reviendra sous un autre nom........

et pour adresse :

A Monsieur De la Fon de Boisguerin, seigneur des Houlières.

. . . .

Vous me croirez si vous voulez ; mais je manquai le rendez-vous de Péronne. A l'avenir j'eus les vers en horreur et n'enlevai plus âme qui vive.



JONATHAN

LE JUIF.

Il faut que le Juif soit brûlé.
M. J. Chénier, *Nathan le sage*.

...And what's his reason? I am a jew: hath not a sew eyes? hath not a jew hands, organs, dimensions, senses, affections, passions? Fed with the same food, hurt with the same weapons, subject to the same diseases, healed by the same means, warm'd and cool'd by the same winter and summer, as a christian is?
Shylock dans le *Marchand de Venise* de Shakspeare.

JONATHAN

LE JUIF.

*

I.

MAUDIT ARGENT !

> J'aurai les quinze mille francs que je demande ?
>
> Molière, *l'Avare*.



Le 17 août 1369, jour anniversaire de la bataille de Scheut, où les Brabançons furent rudement frottés par les Flamands sous les remparts mêmes de Bruxelles, jour appelé encore actuellement, par les barbes grises, le *mauvais*

mercredi, le duc Wenceslas était d'une humeur massacrante.

Il y avait plus d'une heure qu'il n'avait pris garde à l'épervier en chaperon à sonnettes, perché sur le dos de son siége, et qu'il n'avait caressé le magnifique lévrier, étendu à ses pieds.

C'était même en vain que Jean de Malines, son fou à titre d'office, venait d'essayer d'une des grimaces les plus comiques.

Le duc restait le menton dans la main gauche, le sourcil froncé, les lèvres pincées ; il semblait s'être donné sa pensée en spectacle hors de lui-même et la contempler avec dépit.

Dans une préoccupation si chagrine, si morose, on eût malaisément reconnu ce Wenceslas, en qui Froissart nous signale un *gentil duc*, *noble*, *joli*, *fresque*, *sage*, *armeret et amoureux*, à moins que l'amour (n'en déplaise à la duchesse Jeanne), ne fût la cause de ses ennuis.

Qui aurait osé entrer alors dans sa chambre? Personne, à l'exception pourtant de René de Schoonvorst, favori du prince et chargé de ses finances, c'est-à-dire de ce qui fait le principal

souci des souverains comme du dernier de leurs sujets.

Schoonvorst, ayant entr'ouvert la porte sans être annoncé, s'avança d'un air empesé et mystérieux; il portait sous le bras un énorme rouleau de parchemin, et une écritoire d'argent pendait à sa ceinture à côté d'une riche aumônière qui, par parenthèse, s'ouvrait moins souvent pour donner que pour recevoir.

— Eh! bien, René, lui dit le duc réveillé par sa présence, où en sont nos affaires? M'apportes-tu les cent mille moutons d'or dont j'ai un si pressant besoin, ou suis-je décidément le prince le plus gueux de toute la chrétienté?

— Monseigneur, répondit Schoonvorst en appuyant sur toutes les syllabes, je vous apporte un compte détaillé de toutes les dépenses.

— Au diable les gens de plume! c'est de l'argent, de l'argent que je veux, entends-tu, et non de tes comptes inextricables que j'ai en abomination...

— Cependant, Monseigneur, la probité m'impose le devoir de vous instruire du véritable état de votre trésor. Je dois mettre ma responsabilité à couvert, car un homme honnête...

— Sois un fripon, si tu veux, mais donne-moi de l'argent...

— Hélas! Monseigneur, je le désirerais de grand cœur; malheureusement il n'y a pas un plack dans vos caisses; même, s'il faut tout vous dire, voilà quinze jours que j'ai engagé ma propre vaisselle, oui, la mienne, aux Juifs de la Cantersteen, pour l'entretien de votre maison...

— Comment pas un plack? Quoique j'abhorre tes calculs, il me paraît que le revenu de mes seigneuries n'a pu encore être mangé entièrement, et qu'il me revient quelque bagatelle sur mes droits de thonlieu, de passage, d'afforage, de gabel, de morte-main, que sais-je?...

— Le produit en a été engagé pour trois ans aux Juifs de la Cantersteen, afin de solder l'arriéré de la guerre contre les Flamands, que Dieu confonde, de même que celui de votre voyage à Metz, où l'empereur tint sa dernière cour plénière, et où vous disputâtes au duc de Saxe le droit de porter l'estoc impérial...

— Mais les sommes considérables levées sur les habitans de Louvain et de Bruxelles qui ont

eu l'excellente idée de se révolter pour me fournir l'occasion de les mettre à l'amende...

— Vous verrez dans ce compte, Monseigneur, à quel usage elles ont servi depuis long-temps : un moment, je vous supplie, m'y voilà... Hum :

Pour une ceinture d'or, un gros rubis balais, item un chaperon de velours garni de perles, envoyés par ordre de monseigneur à Suzanne Pipenpoy, jeune bourgeoise de Bruxelles, âgée de 16 *ans, en considération de sa vertu....* 600 peeters de Louvain.

Item pour une robe fourrée de bonnes martres, dont monseigneur a jugé à propos de gratifier son humble et féal serviteur René de Schoonvorst, et pour autres menus-coûts... 15000 peeters de Louvain.

— Autres menus coûts, que le maulebec te trousse, traître, bourreau que tu es !

— *Item, pour frais de tournois et de banquets,* 20,000 *écus à la tour. Item, pour intérêt des sommes empruntées aux Juifs de la Cantersteen,* 30,000 *moutons d'or.*

— Les Juifs de la Cantersteen! toujours ces damnés juifs ! je suis donc dévoré par cette engeance infâme, et puisque, grâce à ta probité

et au diable, mon trésor est à sec, ce sera probablement aux Juifs qu'il me faudra encore avoir recours ?

— Précisément, mon très-redouté Seigneur, c'est ce que je venais vous proposer.

— Mais à ce train, un jour ou l'autre, quelqu'échappé d'Israël deviendrait à ma place duc de Luxembourg, de Lothier, de Brabant, de Limbourg et marquis du St.-Empire...

— Au contraire, c'est vous qui succèderez aux fils d'Israël...

— Impertinent! que veux-tu dire ?

— Je veux dire, Monseigneur, que pour rétablir vos finances, il faut faire ce qu'on a fait plus d'une fois en France, dans cette contrée-modèle, expulser les Juifs de vos états, et vous mettre tout uniment en possession de leurs biens.

— Vraiment, mon loyal René, ce conseil sorti de ta grosse tête n'est pas mauvais; les Juifs sont des chiens, cela est clair, mais un des ancêtres de ma femme leur a donné des priviléges, et dans ce pays ils sont attachés d'une manière incroyable à tout ce qui s'appelle priviléges et chartes...

— Je répondrai en toute humilité que d'abord, en thèse générale, je ne crois nullement qu'un souverain soit tenu de respecter ni chartes ni priviléges, et qu'en second lieu, s'il veut bien se regarder comme lié par un chiffon de parchemin envers ses sujets chrétiens, il ne l'est pas du tout envers des Juifs, que la malédiction divine a exclus de la communauté des hommes.

— Il me paraît que tu as parfaitement raison, cependant, quoique tes idées cadrent avec les miennes, je crains de tomber dans un péché qui compromette le salut de mon âme, et, à moins que l'Église...

— Ces scrupules, Monseigneur, font le plus grand honneur à votre piété, mais voici justement maître Jean de Witthem, chanoine-écolâtre de Ste-Gudule, l'un de vos aumôniers ordinaires. Il pourra éclaircir vos doutes et vous dire quelle est la doctrine orthodoxe sur le sujet dont j'ai pris la liberté de vous entretenir. —

II.

LE CAS DE CONSCIENCE.

Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
LA FONTAINE.

— Soyez le bien-venu, maître Jean, dit le duc à son confesseur en inclinant légèrement la tête, vous arrivez à propos pour nous tirer d'incertitude : notre fidèle argentier, ici présent, assure que dans nos nécessités nous avons le droit de disposer des propriétés des Juifs; or, je voudrais savoir si je peux suivre ce conseil sans pécher. Ramassez donc tout ce que vous avez de théologie, interrogez votre science, et apprenez-nous ce qu'il nous convient de penser.

— Sire, répondit le chanoine-écolâtre, vous êtes un bel exemple du respect que l'on doit à l'Église. Vous prouvez admirablement qu'on ne

peut gouverner les hommes qu'en s'appuyant sur les ministres du ciel ; Dieu ne saurait manquer d'accorder à tant de vertus la récompense qu'elles méritent, et vous n'échangerez votre mortier ducal que contre l'auréole des saints.

— Rien ne presse, beau cousin, car vous tenez d'assez près à notre maison, puisque l'amour du duc Jean II, notre devancier, pour Catherine de Coesselaer, sa sujette, a été la cause de votre naissance ; rien ne presse, dis-je, et quoique je veuille être sauvé dans l'autre monde, je me trouve fort bien dans celui-ci : c'est même pour y être mieux encore que je vous ai demandé si je pouvais faire rendre gorge aux Juifs de mes états.

— Incomparable délicatesse ! merveilleuse perplexité ! quoi ! vous balancez, grand prince, à user d'un droit qu'aucune puissance ne saurait contester ? Les Juifs font-ils partie de l'espèce humaine, ne sont-ils pas les bourreaux du Sauveur, les ennemis du nom chrétien ? Vous a-t-on caché que, pour nous exterminer, ils vont jusqu'à empoisonner l'air et les fontaines ; ignorez-vous qu'ils mutilent les saintes images et que, il y a quelques années, un des leurs

poignarda, ô crime abominable, la Vierge de Cambron, dans le Hainaut?

— Oui, je sais tout cela; pourtant il y a des momens où il me vient dans l'idée qu'on les calomnie, et que si le grand nombre d'entr'eux sont des scélérats dignes de châtiment, il en est quelques-uns d'honnêtes et qu'il est juste de recevoir à merci.

— Erreur, sire, erreur dangereuse et qui dégénèrerait facilement en hérésie, si on ne se hâtait de l'extirper. Il existe malheureusement quelques esprits audacieux qui répandent partout des opinions coupables; celles, par exemple, que les Juifs sont des hommes et que tous les hommes sont naturellement égaux. D'où proviennent ces effroyables maximes? de la diffusion prétendue des lumières; trop de personnes savent lire, trop de personnes s'avisent de penser par elles-mêmes; hélas! il n'y avait autrefois dans Bruxelles que deux écoles, et c'était déjà un abus. Le duc Jean, votre beau-père, en a imprudemment augmenté le nombre au détriment de notre sainte religion; mais puisque vous m'avez maintenu en qualité d'écolâtre

à la tête de ces établissemens, j'empêcherai bien que le venin du siècle ne les infecte.

— Ainsi donc, les priviléges accordés jadis aux Juifs du Brabant, et les contrats que j'ai moi-même passés avec eux, ne peuvent m'être objectés?

— Non, sans doute, toute parole donnée à un mécréant ou à un hérétique, est de nulle valeur. D'ailleurs, nous avons sur la difficulté qui nous occupe la décision expresse d'un docteur, de saint Thomas d'Aquin. Consulté par la duchesse Alix, veuve de Henri III, comme vous me faites l'honneur de me consulter actuellement, il décida qu'il était licite de dépouiller les Juifs du fruit de leurs extorsions et de leurs usures, pourvu qu'on en consacrât une partie à des œuvres pies; le vertueux sire de Schoonvorst est en ce point conforme à saint Thomas.

— Mais quelle est la partie que j'ai le droit de juger?

— La partie! tout vous appartient, ou plutôt à l'Église, dont les Juifs sont les serfs nés. C'est déjà beaucoup de leur faire grâce de la vie: je doute même que vous puissiez leur montrer tant de clémence et de longanimité, car un sa-

crilége affreux vient d'être commis ; la nuit dernière, des hosties consacrées ont été enlevées de la chapelle Ste-Catherine ; il n'y a pas de supplice trop sévère pour punir un forfait si atroce, et tout me porte à croire que les Juifs en sont les auteurs.

— Eh ! bien, dit le duc, nous en ferons bonne justice. René, votre conseil est celui d'un vassal dévoué, d'un bon chrétien, d'un politique raffiné : je vous abandonne la race de Jacob, mais après avoir pourvu aux besoins de nos affaires, n'oubliez pas l'Église et surtout ce digne prêtre qui vient de nous donner de si hautes preuves de sa capacité. —

En parlant ainsi, le duc se leva le front rasséréné ; l'épervier sur le poing, il passa dans un autre appartement suivi de son fou et de son lévrier. De leur côté, René de Schoonvorst et Jean de Witthem se retirèrent en causant avec chaleur et à voix basse.

III.

LE RENDEZ-VOUS.

Je sens que près de toi mon cœur moins agité,
Retrouve un peu de calme et de tranquillité.
DUCIS, *Hamlet.*

Dans une rue enfumée et silencieuse du quartier St.-Géry, cet humble berceau de la ville de Bruxelles, maintenant si pimpante, si coquette, si grande dame, se dressait en triangle une maisonnette de meilleure apparence que les autres, quoique les barreaux et en général les précautions de sûreté n'y fussent pas moins prodigués, et qu'on eût songé davantage en la construisant, à se mettre à l'abri des violences du dehors qu'à se ménager des commodités intérieures. Le rez-de-chaussée seul offrait un mur de briques, le reste était en bois recou-

vert de ces ardoises que J.-J. Rousseau trouvait si tristes, et auxquelles il préférait magnifiquement la tuile. Enfin, de rares fenêtres, ou, pour mieux dire, des espèces de lucarnes y laissaient à peine glisser furtivement le jour à travers un triple réseau de fer, de plomb et de petites vitres en lozange, ce qui alors ressemblait à du luxe.

Quoiqu'il fît soir, la porte de cette habitation était entre-baillée depuis plus d'une demi-heure, et un buste de femme se penchait à chaque moment dans la rue avec un mouvement de curiosité et d'impatience. Si l'ombre avait été moins épaisse, on aurait distingué une très-jeune fille, mais dont le riche développement annonçait moins l'adolescence que la jeunesse. Sa tournure eût été ravissante sans l'épaisseur de sa taille, et son visage, dont aucun des traits pris à part n'eût supporté l'examen, formait un ensemble si piquant, si imprévu, qu'on l'eût préféré de beaucoup à ces physionomies d'une beauté régulière qu'on dessinerait sans les avoir vues, et qui appartiennent plutôt à un type abstrait qu'à une existence individuelle. Ce n'était pourtant pas une figure noble, ni rê-

veuse, ni poétique, car elle portait la marque originaire du peuple; on y lisait d'ailleurs plus souvent l'expression de la passion, que celle de la pensée, le cri de la chair que celui du sentiment. Que dirai-je? dans ce regard naïf et libre, dans cette bouche fraîche et charnue, sur ce teint tour-à-tour ardent, marbré, pâle et uni, il y avait un délicieux mélange de pureté et de tempérament, un alliage parfait d'innocence et de sensualité, d'emportement et de calme, et avec tout cela, un premier aperçu suffisait pour y faire découvrir les indices d'une bonté angélique, d'un courage capable de grandes choses, même d'une vertu réelle, quoique mal défendue, il est vrai, contre les faiblesses du cœur et les surprises des sens.

L'éducation de Suzanne Pipenpoy avait été totalement négligée: elle ne devait rien qu'à elle-même. Son père, qui avait vaillamment servi le duc de Brabant dans ses guerres contre les Flamands ainsi que dans les troubles civils, n'était qu'un soldat grossier, incapable de veiller sur une jeune fille, et n'ayant guère que des vices à lui donner pour exemple. Au surplus, il fut tué d'un coup d'arbalète lorsque, en 1355,

Éverard T'Serclaes délivra Bruxelles. Suzanne avait alors deux ans au plus. Sa mère, qui vivait des générosités du duc, était une excellente femme, d'un esprit très-borné, qui croyait fermement avoir rempli tous ses devoirs quand elle avait pourvu à ce que sa fille suivît de point en point toutes les mille pratiques d'une dévotion minutieuse. Les jeûnes observés, les offices finis, les prières récitées, elle l'abandonnait à la Providence, sans rien redouter des tentations du malin, sans soupçonner qu'on porte en soi, quand on a seize ans et qu'on est fille, le plus dangereux des tentateurs.

Il était visible que ce soir Suzanne attendait quelqu'un. Agissait-elle de l'aveu ou à l'insu de sa mère? c'est ce que je ne pourrais dire au juste. J'affirme seulement que la bonne femme dormait avec sa sécurité accoutumée.

Rien ne troublait la lugubre tranquillité de la rue que le vol de quelques chauve-souris ou les miaulemens amoureux d'un chat, semblables aux vagissemens d'un enfant abandonné.

Des pas précipités se firent entendre. Suzanne sans doute les reconnaissait, car elle osa quitter le seuil de sa porte. Un homme s'approchait

caché dans un manteau. Elle courut à sa rencontre, les bras ouverts.

— Te voilà, Jonathan, dit-elle d'une voix émue et caressante; méchant! toujours le dernier au rendez-vous. Mais tu sais que le plaisir que j'ai à te retrouver me fait oublier aussitôt les anxiétés de l'attente....... Allons, embrasse-moi et sois pardonné! —

Et elle tendait sa joue veloutée, ses lèvres avides et absorbantes.

Mais Jonathan, insensible à des caresses capables d'enivrer le sage le plus austère, restait immobile, enfermé dans son manteau comme dans un fort.

— Suzanne, murmura-t-il enfin, en se faisant une sorte de violence, ce matin quelqu'un est venu ici.....

— Eh bien! oui, un serviteur de monseigneur le duc, chargé de présens pour ma mère et pour moi......

— Pour toi, encore pour toi!.....

— Pourquoi pas? le duc est le bienfaiteur de ma famille; il se ressouvient que mon père a été tué à son service, et, s'il l'oubliait, nous manquerions de pain. Quel mal trouves-tu à

cela ? Il y a quelque temps qu'il m'envoya un chaperon et une ceinture magnifiques, mais j'ai refusé de les porter, parce qu'ils étaient trop riches pour mon état, quoique j'eusse été bien contente de m'en parer, afin de te paraître plus belle.....

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, il m'a donné de jolis affiquets et une robe, que je mettrai, si tu en approuves la couleur.

— Suzanne, regarde-moi ; connais-tu le messager du prince ?

— Non..... Tu me fais peur, non, te dis-je ; je l'ai vu pour la première fois ce matin. Ordinairement les largesses du duc nous parvenaient par l'entremise du sire de Schoonvorst, dont l'air en-dessous m'a toujours déplu, mais cette fois il s'est fait remplacer par un jeune écuyer, de bonne mine, de manières courtoises....

— Ce cavalier accompli, tu le sais peut-être... c'était le duc.....

— Folie !

— Le duc lui-même.....

— Eh ! comment, un seigneur, un prince,

un duc s'abaisserait-il jusqu'à une obscure bourgeoise ?

— Ah ! c'est qu'il convoite ton amour, c'est que les grands envient à l'homme du peuple jusqu'aux battemens de son cœur, jusqu'à la chaleur de son sang ; c'est qu'il n'est rien qui leur coûte pour assouvir leurs passions, pour satisfaire leurs caprices !

— Vraiment si je l'avais su, je lui aurais dit : Monseigneur, vous soutenez ma mère, vous me comblez de vos dons, mais un autre a reçu ma foi, et Suzanne ne partage point son cœur.

— Tu lui aurais parlé ainsi, ô ma vie ! oui, je sens que tu aurais tenu ce langage ; mais le tiendras-tu toujours ? pourras-tu constamment résister aux séductions du pouvoir et de la richesse ?

— Quoi ! tu oses en douter ? Le pouvoir, la richesse, cela n'est-il pas bien tentant ? Pour moi, il me paraît qu'ils enlaidissent au lieu d'embellir : oh ! combien il faut que je t'aime pour t'aimer malgré ton opulence ! car ton père passe pour posséder de grands biens, et chaque jour j'entends avec dépit répéter : autant d'étoiles au ciel, autant d'écus d'or dans le coffre-fort du vieux Jonathan.

— Oublies-tu que je suis juif, c'est-à-dire un être dégradé, un misérable retranché de la société des hommes, en butte au mépris, à l'outrage, à l'oppression la plus cruelle?

— Non, non, et je t'en chéris davantage; ils ont beau prétendre que tu es dévoué à l'enfer, que tu es l'ennemi de Dieu, tu es trop bon, trop beau pour que je les croie; une aussi noble créature ne saurait vivre sous la malédiction céleste. Que des gens sans âme te méconnaissent, moi je t'aime, je te révère comme mon amant, comme mon époux, comme le père de l'enfant qui frémit dans mon sein. Ne va pas à mes yeux rougir d'être juif.

— Rougir d'être juif! ce nom exalte, au contraire, mon orgueil; malgré les malheurs inouïs de ma race, je demeure convaincu qu'à elle seule a été révélé le vrai Dieu, qu'elle seule ne sacrifie pas à l'idolâtrie. Nous sommes bien humiliés, sans doute, mais vainement nos persécuteurs se sont glorifiés dans leur iniquité, je me flatte que notre délivrance arrivera un jour, et que Jérusalem renaîtra de ses cendres: la main qui a détruit les nations de Chanaan et établi nos pères en leur place, relèvera les

murailles du Tabernacle : l'heure où les tribus captives sortiront de l'Égypte, va peut-être sonner. Ah ! si alors tu embrassais ma croyance, quel bonheur me serait réservé !

— Jonathan, je ne suis qu'une pauvre fille ignorante : par pitié, épargne ma faible raison. Ne m'ôte pas le dieu de mon enfance ; ne lui ai-je point assez désobéi ?

— Laisse-moi du moins espérer que le Seigneur d'Israël daignera t'ouvrir les yeux.

— On dit, j'en suis encore toute tremblante... mais il y a là quelque chose qui se refuse à croire qu'aucun des tiens soit coupable d'un tel crime...... On dit......

— Adieu, Suzanne !

— Déjà partir ! n'es-tu venu ici que pour m'attrister ?

— Excuse le désordre de mon âme. J'ai été si long-temps malheureux et je me vois en présence d'événemens si formidables ! Écoute, un devoir rigoureux m'appelle en cet instant loin de toi : efface de ton souvenir mes chagrines paroles pour ne penser qu'à ma tendresse. Va, je te quitte en partie soulagé de l'horrible fardeau qui m'oppressait. Un mot de ta bouche,

un seul mot suffit pour calmer l'orage qui gronde presque sans interruption au dedans de moi-même. Je suis jaloux, je suis injuste, mais je t'aime éperdument; mais tu es pour moi comme la grappe de raisin de Cypre dans les vignes d'Engaddi, pour le voyageur épuisé. — Adieu! encore quelques jours d'attente, de gêne, de privations; si le péril s'est posté sur ma route, le courage et la vérité ne sont-ils pas bien forts?.....

— Que signifie ce discours?

— Tu ne tarderas pas à l'apprendre.

— Cependant......

— Adieu! sois en garde contre le duc et ses vils émissaires : ne confie à personne le secret de nos amours...... Demain, à la même heure, nous réunira. Adieu, adieu! —

Il s'élance alors de l'étroit corridor où se tenait cette conversation, et fuit comme s'il craignait d'être arrêté par un charme irrésistible. Suzanne, qu'il n'avait pas même embrassée, se retira avec un sentiment de regret dans la petite chambre où sa mère dormait d'un inaltérable sommeil; elle se jeta sur son lit, et en fermant les yeux, elle ne put s'empêcher de

se reporter aux jours d'enivrement où Jonathan, moins soucieux et moins sévère, l'enchaînait des plus brûlantes caresses et ne s'éloignait que lorsqu'elle reconnaissait la première la nécessité de l'exiger.

IV.

UNE CONSPIRATION.

Dans l'ombre de la nuit, sous une voûte obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux
Qui, proscrits sur la terre et citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde.

VOLTAIRE, *la Henriade*, ch. V.

Le père de Jonathan descendait d'un des Juifs à qui Jean II, duc de Brabant, avait accordé un asile dans la forteresse de Genappe, lorsque, vers 1308, des hordes fanatiques, sous prétexte d'aller à la Terre-Sainte, se mirent en campagne et déclarèrent une guerre à mort aux Israélites. Il s'était retiré à Enghien, où il avait acheté au poids de l'or la protection de Vautier V et de Sohier, seigneurs de cette ville.

Comme tous ceux de sa nation, il possédait cet instinct sûr qui mène au lucre, ce courage de l'avilissement qui, en paraissant baiser ses fers, se roidit contre l'oppression, cette patience jamais rebuttée, cette cupidité ingénieuse, infatigable et sans scrupules qui trafiquent de la bassesse, spéculent sur l'injure et savent tirer intérêt de la haine et du mépris. Malgré les exactions dont il avait été souvent victime, il avait acquis, par l'usure et mille autres moyens que ses pareils seuls connaissaient, des trésors immenses dont il s'efforçait de dissimuler la plus grande partie.

Nous avons déjà vu que son opulence était proverbiale. Elle lui assurait parmi les siens une grande influence qu'augmentait encore sa haine invétérée contre les chrétiens. Cette haine qu'il cachait sous les dehors d'une soumission timide, d'une obséquiosité rampante, d'un respect sans bornes, il avait eu soin de la communiquer à son fils, et il ne s'en était séparé pour le mettre à la tête d'un de ses comptoirs, à Bruxelles, qu'assuré de l'avoir imbu des idées de vengeance qu'il nourrissait lui-même.

Mais ce fils, d'une âme naturellement forte et

élevée, n'avait pu s'approprier de pareils sentimens sans les ennoblir en quelque sorte et leur ôter ce qu'ils conservaient de trop personnel. Le jeune Jonathan abhorrait les chrétiens, comme on exècre d'insupportables tyrans. Il voyait en eux des adorateurs du veau d'or, des impies qui foulaient aux pieds le peuple élu, le peuple de Dieu. Ce n'était pas de l'or qu'il songeait à défendre contre leur rapacité, il gémissait même de la passion désordonnée de son père et de la plupart des Hébreux pour ce métal; un dessein plus vaste couvait depuis long-temps dans son sein : l'affranchissement de la race d'Israël sur toute la terre, le rétablissement de Jérusalem et du Temple. Les affaires commerciales de son père lui avaient fourni un prétexte pour entrer en relation avec les Juifs les plus puissans, les plus éclairés de tous les pays, et une insurrection qu'il préparait dans le Brabant devait être le signal d'un soulèvement général.

Qu'on n'aille pas s'imaginer cependant qu'il y eût la moindre ressemblance entre un révolutionnaire moderne et Jonathan. Aucune théorie politique ne le préoccupait, il n'ambition-

nait ni pensions, ni dignités, et ne se croyait destiné qu'à accomplir les prophéties en détruisant les autels des faux dieux, en bâtissant une Jérusalem nouvelle. Quoique plus éclairé que la plupart des Juifs de son temps, il était sous l'empire d'un fanatisme qu'entretenait son imagination mystique et échauffée. Chose singulière, et qui s'explique pourtant par les mœurs du siècle, ce jeune homme, foncièrement humain et sensible, se fût, dans l'occasion, porté aux plus grands excès, pour obéir à ces exhortations terribles de Moïse aux enfans de Lévi : — Que chacun serre son épée contre sa cuisse, passe et repasse au travers du camp d'une porte à l'autre ; que chacun tue son frère, son ami et celui qui lui est le plus proche. —

Je me trompe : malgré les ordres de Moïse même, il eût épargné de ces chrétiens dont le contact lui paraissait une souillure, il eût épargné Suzanne et sa mère. En voyant pour la première fois la jeune fille, il avait cédé à l'invitation puissante de la nature, et quoiqu'elle se fût livrée à lui presque sans résistance, le voluptueux abandon de cette douce créature, le feu

de ses caresses, sa docilité capricieuse, son ignorance même avaient fait succéder à la fougue du désir une affection qui, croissant d'heure en heure, pouvait seule le distraire de ses rêves de délivrance, ou plutôt se confondait intimement avec eux, puisqu'il comptait gagner Suzanne au culte de Jacob et réaliser avec elle l'union chantée dans le *Cantique des cantiques*.

En la quittant, la dernière fois, il s'était dirigé par les rues les moins peuplées vers cette partie de la ville où s'élève encore, étonnée de tout ce qui l'entoure, la porte gothique de Hal, commencée environ douze ans avant l'époque où se passèrent les événemens que je raconte.

Au pied des remparts demeurait maître Balthasar, un Juif qui avait feint d'apostasier pour avoir entrée dans les églises et les assemblées des chrétiens. Sa maison, vaste et sombre, ressemblait à une forteresse. Arrivé devant la porte, Jonathan frappa plusieurs fois dans ses mains, la porte s'ouvrit d'elle-même, une voix prononça quelques paroles singulières, auxquelles Jonathan répondit avec précaution, et

on le laissa pénétrer dans une allée qu'aucune lumière n'éclairait.

Il marchait tel qu'un aveugle, tenant le bout d'un bâton porté devant lui par une personne invisible.

Tout à coup le bâton s'arrêta. Un coup retentit et fut répété sourdement : le sol parut s'enfoncer sous Jonathan, qu'une trappe descendit avec lenteur dans un immense souterrain.

Plusieurs nefs basses et obscures venaient aboutir à un caveau plus large, dont les ténèbres étaient faiblement combattues par une lampe de fer qu'une chaîne attachait à la voûte et qui y scintillait ainsi qu'un astre de mauvais augure.

Dans ce lieu régnait un silence redoutable qu'interrompait rarement d'insaisissables rumeurs qui semblaient plutôt appartenir à la la tombe qu'à la vie.

Quelquefois sur les murs, d'où suintait le salpètre, où le limaçon déposait sa bave argentée et dont les fentes servaient de retraite à des lézards, des couleuvres et des crapauds gonflés de venin, se dessinait une ombre vague et indécise qui disparaissait bientôt. L'on se rappelait

alors involontairement la vision de Job, quand un esprit passe devant sa face, que le poil de sa chair se hérisse d'horreur et qu'il entend une voix comme un petit souffle.

En avançant davantage, on apercevait assises autour d'une table un grand nombre de personnes immobiles.

Ceux qui sont familiarisés avec les tableaux de Rembrandt se feront facilement une idée de cette assemblée, presqu'exclusivement composée de vieillards, revêtus du costume si pittoresque de l'Orient, et dont une lueur jaune ne colorait qu'à demi la longue barbe blanche, la physionomie cauteleuse et sinistre. Tantôt la lumière tombait chaude et crue sur les contours anguleux d'un profil expressif, et laissait dans l'ombre la plus épaisse le reste de la physionomie; tantôt elle faisait saillir une main ridée, sans qu'on devinât à quel corps elle appartenait; tantôt elle se reflétait dans l'agrafe d'un turban qu'on ne distinguait pas; tantôt fourvoyée je ne sais où, elle se brisait plus tranchée et plus éclatante sur le manche d'un poignard de Damas.

Dès que Jonathan parut devant ces spectres,

leurs têtes s'inclinèrent et un murmure bienveillant sortit de leurs poitrines. Le jeune homme releva sa robe sur sa tête, saisit son poignard, étendit la main droite et prononça ces imprécations bibliques :

— Le Seigneur a dit : « Quand mon heure sera venue, je jugerai dans ma justice.

» C'est moi qui ai posé les colonnes du monde, et quand je le voudrai, il s'écoulera comme l'eau et tous ses habitans avec lui.

» J'ai dit aux méchans : cessez de faire le mal, cessez d'armer votre orgueil contre le ciel; cessez de proférer contre Dieu des paroles de blasphème.

» Car il ne vous viendra de secours contre moi ni de l'Orient, ni de l'Occident, ni des déserts, ni des montagnes, lorsqu'un Dieu vous jugera. »

A ces mots, tout le monde se leva et Jonathan poursuivit :

— « Seigneur, qui est semblable à vous? ne gardez pas le silence, ne retenez point votre bras.

» Car voilà que vos ennemis ont sonné la charge et que ceux qui vous haïssent ont levé la tête.

» Ils ont dit : Venez et détruisons-les de manière à ce qu'ils ne puissent plus être un peuple; et qu'on ne se souvienne même plus du nom d'Israël.

» Seigneur, traitez-les comme Madian et Sisara, comme Jabin près du torrent de Cison, comme tous ceux qui ont péri dans Jéricho et dont les cadavres ont pourri sur la terre.

» Exterminez leurs chefs comme Oreb et Zeb, comme Zébée et Salmana, comme tous ces insensés qui avaient dit : Emparons-nous des dépouilles du sanctuaire de Sion; héritons de l'héritage de son Dieu.

» Seigneur, qu'ils soient devant vous comme la roue d'un char qui se précipite, comme la paille emportée par le vent.

» Vous les poursuivrez, vous les bouleverserez dans la tempête de votre courroux, comme le feu qui consume une forêt, comme la flamme qui dévore les arbres des montagnes.

» Et moi j'interrogerai votre colère et annoncerai votre justice. » —

Tous répétèrent le dernier verset avec un accent de fureur concentrée et, tirant aussi leurs poignards, se penchèrent sur la table.

Au milieu était un vase d'or de la forme de ceux qu'on expose à notre vénération dans nos églises.

Une certaine indécision se manifesta dans l'assemblée, mais, sans s'émouvoir, Jonathan saisit le ciboire, en jeta dédaigneusement le couvercle et versa sur la table les hosties consacrées que contenait le *saint vaissel*.

Il fallait voir les regards de haine lancés sur ces reliques, les lèvres contractées, les dents grinçantes, les fronts plissés, les bras menaçans. La pythonisse d'Endor, les sorcières de Macbeth n'étaient pas plus hideuses.

— Voilà, s'écria Jonathan, ce que nos oppresseurs appellent leur Dieu, voilà leurs idoles! Eh! bien, puisqu'une audace heureuse les a mis en notre puissance, avant de commencer notre œuvre de salut, offrons-les en holocaustes au Dieu jaloux, au Dieu qui défendit à Moïse d'adorer des divinités étrangères. S'il agrée ce sacrifice, nous pourrons être sûrs du succès. —

Il dit, et de la pointe de son poignard il perce une des hosties. Chacun, transporté d'une rage frénétique, se disposait à l'imiter, quand un cri de terreur partit soudainement.

Les plus intrépides restent le bras levé; ils regardent autour d'eux d'un air hagard, l'effroi succède à la hardiesse sacrilége; un second cri achève de les ébranler, la lampe se détache de la voûte avec fracas, et tombant au milieu d'eux comme l'épée de l'ange exterminateur, les disperse à travers les ténèbres.

En vain Jonathan veut les rappeler, en vain il leur demande la cause de tant d'épouvante; personne ne répond, le souterrain, replongé dans la nuit, ne tarde pas à être abandonné, et Jonathan lui-même, le désespoir dans l'âme, est obligé de déserter ce lieu, sans pouvoir se rendre compte de l'incident qui avait si mal-à-propos traversé ses desseins.

Quel était, au vrai, la cause de cette peur panique? avait-on vu quelque prodige, les hosties, ainsi qu'on l'assure, avaient-elles saigné sous le couteau? se trouvait-il parmi les Juifs quelque imagination faible et délirante, ou plutôt ne s'était-il point glissé parmi eux un traître habile à profiter de leur penchant à la superstition?

On l'ignore.

Il y a même plus d'un écrivain qui révoque en doute que les Juifs aient jamais dérobé des

hosties pour les poignarder. Mais ils n'étaient ni moins grossiers, ni moins fanatiques que leurs ennemis. Or, ce fut long-temps une croyance qu'en perçant l'image d'une personne avec certaines cérémonies, on mettait sa vie en danger. Les anciens avaient cette idée, et nous lisons que, pendant la ligue, jusque sur les autels, tandis qu'on célébrait la messe, on piquait la figure en cire de Henri III à l'endroit du cœur. Pourquoi donc des misérables, abreuvés d'outrages, accablés de vexations au nom du Christ, n'auraient-ils pas eu l'espoir de s'en venger en mutilant ses images, et de se prémunir contre les chrétiens, en s'emparant des objets de leur culte? c'était l'enlèvement du Palladium opéré par des sauvages et raconté par des chroniqueurs ignorans, au lieu d'être chanté par le génie d'Homère. Mais cette superstition a eu aussi son poëte; qui ne se souvient d'Olinde et de Sophronie?

V.

JEAN DE MALINES.

Conseillez-vous à quelque fol : pourra estre que ce faisant, plus à vostre gré serez satisfait et content.

RABELAIS, *Pantagruel*, liv. III, chap. 36.

Le lendemain, toute la ville était pleine de l'attentat commis dans la chapelle Ste-Catherine. Les commères ne parlaient que de cela sur le pas de leurs portes; c'était le texte des sermons prêchés dans les églises; les théologiens et les savans avaient déjà trouvé dans cet événement l'occasion ou le prétexte d'interminables disputes; les magistrats et les juridictions ecclésiastiques étaient sur pied et l'on ne voyait partout que pelotons d'hommes armés de piques

conduits soit par un échevin, soit par un des prêtres à qui était spécialement déléguée la recherche des crimes contre la foi.

Plusieurs personnes s'imaginaient que le diable lui-même avait ravi les saintes hosties, et il en était qui prétendaient l'avoir vu s'envoler tenant dans ses griffes le vase sacré. Mais bientôt tous les soupçons se réunirent sur les Juifs. Les prédicateurs les accusaient publiquement en chaire et le peuple qui, depuis long-temps, les laissait assez paisibles, mais qui continuait de nourrir contre eux une brutale et farouche antipathie, accueillait ces accusations avec empressement.

La vengeance aboyait, hurlait dans les rues : la populace, dont la colère est toujours accompagnée du pillage et de la destruction, s'ameutait devant la porte des plus riches banquiers israélites qui, pour l'apaiser, lui jetaient, en gémissant, quelques poignées d'or. De leur côté, les magistrats s'efforçaient de la contenir en lui promettant solennellement de faire une prompte et sévère justice, et en invoquant les priviléges qui constituaient la force de la commune.

Les plus affairés étaient certainement le révérend Jean De Vitthem, confesseur de monseigneur le duc, chanoine de Ste-Gudule, inquisiteur de la foi, et l'argentier René de Schoonvorst. Ils s'en allaient suivis d'estaffiers, recueillant tous les propos tombés dans la rue, faisant des visites domiciliaires ou des arrestations. Comme on le pense bien, ils n'oublièrent pas la maison de maître Balthasar; mais après les plus minutieuses perquisitions, ils sortirent désolés d'être obligés de convenir qu'ils n'avaient rien découvert.

Tout ce tumulte avait jeté Suzanne dans l'anxiété la plus cruelle. La sinistre ambiguité des discours de Jonathan la faisait frémir. Elle commençait à comprendre par quel changement un jeune homme avide de plaisir, un amant qui avait toujours pour elle des sourires et des baisers était devenu un rêveur lugubre, un juge soupçonneux et inflexible. Malgré l'entraînement de sa passion et la soumission de son esprit à l'intelligence supérieure de celui qu'elle adorait, malgré l'impossibilité où elle aurait été de formuler nettement sa croyance religieuse, elle éprouvait un tremblement convulsif à l'idée

que Jonathan pouvait être un sacrilége. Son cœur avait fourni à sa raison mille subtilités ingénieuses pour excuser le Juif, mais il était trop déchiré pour trouver quelque chose en faveur de l'épouvantable forfait qui circulait dans toutes les bouches.

Autre tourment : Jonathan une fois reconnu coupable, sa mort était infaillible. Qui savait même si la multitude irritée ne tournerait pas contre lui son aveugle fureur ?

Que la journée lui parut longue ! comme elle compta tous les tintemens de la cloche de St-Géry ! A l'heure ordinaire du rendez-vous, elle avait encore entr'ouvert doucement sa porte, et son oreille exercée interrogeait le silence de la rue. — Personne ! — Et ses terreurs redoublaient, et des images affreuses cheminaient devant elle. On aurait dit que son imagination consternée se reflétait en traits de sang et de feu sur le noir linceul dont l'enveloppait la nuit.

Voilà pourtant un individu qui s'avance. — C'est sa marche ; c'est lui !

— Jonathan, gazouilla Suzanne, en passant ses bras joyeux autour du cou du nouveau-venu, Jonathan !... Ainsi ils ne t'ont pas fait de mal ?

Ah! pour me tirer d'angoisse, jure-moi qu'ils n'ont pas le droit de t'en faire et que tu es étranger à tout ce qu'on débite.

— Étranger comme l'enfant qui vient de naître, répondit une voix enrouée et chevrotante, étranger comme le coq doré qui plane sur Bruxelles du haut de ce clocher, comme cette lune qui nous guigne en grimaçant, comme la lame de bois de mon sabre, comme les grelots de mon bonnet....

— Que veux-tu dire? Quelles singulières plaisanteries...

— C'est cela, car je suis docteur ès-facétieux devis, maître en bouffonneries, plaisant patenté, turlupin juré...

— Jonathan! Jonathan!...

— Oh! oh! ma poulette; il me paraît que vous êtes bien affriandée de votre galant, et quel galant encore? un chien de Juif!...

— Qu'entends-je? Je me suis donc trompée?

— Du tout, vous attendiez un amoureux, vous l'avez trouvé.

— Misérable...

— Parlez plus révérencieusement, ma petite, du prince des sots, du roi des têtes fêlées; ne suis-

je pas le monarque qui compte le plus de sujets?

— Retirez-vous, respectez une maison honnête...

— Oui, oui, nous connaissons votre honnêteté. Allons, ne faites donc pas la sucrée; comment! donner rendez-vous à un Juif à l'entrée de la nuit : on vous appellera à bon droit la chaste Suzanne. J'avais bien dit à monseigneur le duc que je saurais s'il a un rival... Mais tenez, je suis bon homme, et je ne lui soufflerai rien de vos fredaines, pourvu que vous m'aidiez à m'acquitter convenablement de mon ambassade et que vous me chargiez de dire à monseigneur que vous l'introduirez demain ici, vers la même heure. Hélas! le bon prince! il est tellement affligé de l'absence de madame Jeanne, partie pour son comté de Flandre, qu'il cherche partout des consolations. Dites-moi donc que vous le recevrez... que...

— Jamais, jamais, retirez-vous ou j'appelle au secours...

— Eh! mon enfant, vous ne perdriez que vous seule. On saurait que vous avez commerce avec un Juif, et pour une fille chrétienne c'est un délit que les lois punissent de mort. D'ail-

leurs que peut-il m'arriver à moi, glorieux fou de notre duc, à moi, Jean de Malines, inviolable par mes fonctions, révéré à cause de mon esprit et dont les bons mots excitent la joie d'un bout du pays à l'autre ?

— Oh ! retirez-vous, je vous en supplie; ayez pitié de mes larmes...

— Bah ! bah ! j'ai le secret de les sécher. C'est moi qui rappelle la gaieté, chasse le souci, mets en fuite le chagrin ; vous ne résisterez pas à mes exquises folâtreries, et si vous mourez, ce sera bien moins de désespoir que d'un gros rire rentré. —

Suzanne se tordait les mains et se jetait aux pieds du fou, qui, toujours gaussant, tantôt faisait bondir sur elle sa vessie remplie de pois, tantôt tâchait de lui appliquer un hideux baiser.

Quelqu'un accourait de l'extrémité de la rue.

— Partez, murmura Suzanne défaillante. —

— Non, répliqua le bouffon, je vais me cacher dans un coin, pour mieux savoir à quoi m'en tenir sur votre innocence. —

A peine l'avait-il fait qu'une figure haute et funèbre se posa devant Suzanne.

— Viens, dit le fantôme, fuyons, si les bour-

reaux sont sur mes pas, je puis encore leur dérober ma tête... partons...

— Silence...

— Viens, Suzanne, les momens sont comptés; les Nazaréens ont assassiné mon père, mais tous les coups qu'il a reçus de ces barbares, je les ai rendus à leur Dieu; partons, tu es mon épouse, mon amour a fécondé ton sein, ton devoir est de me suivre... —

Suzanne gisait sans connaissance sur le pavé. Jonathan la ramassait dans ses bras, quand la porte de la maison voisine s'ouvrit précipitamment; une vive lumière inonda la rue, et maître Jean De Vitthem, soutenu d'un grand nombre d'hommes armés, glapit cette injonction : — Infidèle ! c'est à toi de nous suivre. —

Jonathan voulut se défendre, mais son fardeau l'en empêchait; et d'ailleurs il ne pouvait résister au nombre. Il essaya du moins de se faire tuer. Hélas ! personne n'eut assez de charité pour lui rendre ce service. De ses ongles de vautour on arracha Suzanne, toujours évanouie, et on la lia sur une civière; quant à lui il fut péremptoirement garrotté.

Lorsque le fou le vit hors d'état de bouger,

il dégaîna son sabre de bois, et lui porta plusieurs bottes en prenant les attitudes les plus grotesques.

Jonathan fut traîné à la prison de la *Steenpoort,* ou Porte de Pierre, qui se trouvait entre la *rue Haute* et celle des *Escaliers*, et l'on emmena Suzanne au donjon de la porte de Hal.

Pendant toute la route les outrages ne furent pas épargnés aux prisonniers dont les gardes, bourgeois famés dans leurs quartiers, excellens pères, parfaits maris, riaient aux éclats des discours et des gambades de Jean de Malines.

Le bon somme que faisait pourtant la mère Pipenpoy !

VI.

UN ACTE DE JUSTICE.

Sit mea pro ratione voluntas.
VIRG.

Le duc Wenceslas, fixé à l'une des fenêtres du palais d'où l'on découvrait très-distinctement la porte de Hal, était encore en proie à son humeur noire. La duchesse Jeanne ne devait revenir de Gand que dans huit jours, et il était taciturne et maussade !

— Tu as vraiment raison de te vanter, disait-il à son fou accroupi près de lui. Tu as fait un beau chef-d'œuvre ! Tout le monde semble conjuré contre moi. Si je demande de l'argent à ce sournois de Schoonvorst, il me répond qu'il n'en a point ; si je prends ce nigaud pour messager d'amour, il fait enfermer la femme qui a

l'heur de me plaire, et il n'y a pas, jusqu'à mon révérend cousin monsieur de Witthem, qui n'ait mis la main à l'œuvre, lui que sa naissance illégitime devrait rendre indulgent pour certaines peccadilles.

— Es-tu bien sûr, d'ailleurs, que Suzon aime un Juif? Toujours des Juifs! mais, par l'âme de mon père, bientôt j'en serai vengé. Ces misérables auront ensorcelé cette enfant... ensorcelé! c'est moi qui le suis d'une morveuse : le souverain de trois grands duchés et du plus beau des marquisats, est épris d'une grisette!... Mais ce n'est qu'un caprice. Qu'importe? Je ne veux pas qu'elle périsse. J'ai ordonné qu'on la mît hors de cause. Schoonvorst et Witthem m'ont assommé, à leur ordinaire, de leurs observations, ils m'ont représenté qu'on pourrait me taxer d'impiété, d'injustice; ils ont été jusqu'à me menacer en perspective des agréables reproches de ma noble épouse... Suis-je donc prince pour me voir sans cesse contrarié? — Non certes : tu iras à la prison de Suzette avec ce papier signé de mon chancelier. On te remettra la captive, tu la conduiras à ta petite maison près du rempart... Si tu as le crâne un

peu ébréché, tu es du moins fidèle et discret... N'oublie pas ta petite maison : Heureux coquin, tu y recevras peut-être la visite de ton maître... Après cela que Suzette aime un Juif ou un Sarrasin, il ne m'en chault, pourvu que dans les vingt-quatre heures de cette journée il y en ait quelques-unes dont je dispose à mon gré... Va, roi des écervelés et tâche de réparer ta sottise... —

Jean de Malines, tout joyeux, jeta une ample casaque sur son juste-au-corps de buffle, orné de grelots, en abaissa le capuchon sur sa tête et alla dans les écuries de la cour, seller le petit cheval pie, sur lequel il suivait habituellement le duc. Il fut bientôt à la prison de Hal, où l'ordre du chancelier de Brabant le fit sans retard pénétrer dans le cachot de Suzanne.

Cette malheureuse, pâle comme une morte, était couchée sur un peu de paille. Elle paraissait être au terme de sa grossesse. Jean de Malines se débarrassa de sa robe et exposa dans toute leur laideur, sa figure bourgeonnée, sa large bouche dont les extrémités remontaient vers les oreilles, en laissant voir des dents longues et déchaussées; son nez rouge en forme de croc, son menton aigu, son col oblique, sa

poitrine et son dos chargés d'une énorme protubérance.

Suzanne frissonna.

— Mon enfant, lui dit le baladin, j'ai eu de grands torts envers vous, mais des torts involontaires. J'étais fort éloigné de supposer qu'une simple plaisanterie aurait de si graves conséquences. Aussi ne me suis-je pas donné de repos que je n'eusse obtenu votre grâce. Cette grâce, la voilà, je vais vous faire sortir de prison.

— Je ne mourrai donc pas, dit-elle, en joignant les mains et se redressant sur la paille, mon enfant pourra voir la lumière... ne m'abusez pas... mais Jonathan ?

— Jonathan, ma colombe, a été pour moi une affaire plus difficile. Il est sous le poids de terribles charges. Cependant, attendu que je suis en crédit, j'ai obtenu que la peine de mort qu'il avait encourue, serait commuée en un exil perpétuel...

— O ciel! ne me trompez pas, il y aurait trop d'inhumanité à se jouer de ma misère.

— Descendez, venez avec moi, et par la châsse de Ste.-Gudule, je vous conduis près de votre amant. —

Suzanne, tout à l'heure mourante, n'était plus étendue sur son grabat. Elle sautait dans sa prison, la naïve fille, elle caressait l'horrible monstre qui lui avait rendu toutes ses espérances et dont la difformité lui semblait maintenant aimable.

Jean de Malines, aidé par les porte-clefs, la prit en croupe, l'emmaillota du même manteau que lui, et disant adieu à la prison, se dirigea vers sa maison, maison qu'il n'habitait pas et qui servait seulement aux intrigues de son maître.

Il n'avançait pas aussi vite qu'il l'aurait désiré. Les rues étaient obstruées d'une foule qui grossissait à vue d'œil. Les cloches de la ville tintaient le glas funèbre, et les fenêtres de toutes les maisons étaient chargées de monde.

Suzanne, épouvantée, serrait Jean de Malines à l'étouffer.

Un cortége singulier leur barra le passage. Des magistrats en robe noire défilaient à cheval; des hallebardiers bordaient la haie. Un âne, couvert d'une housse rouge, se prélassait en traînant sur une claie quelque chose qui avait l'apparence d'un homme : c'était un

corps disloqué par la torture et qu'on tenaillait avec des pinces ardentes à chaque carrefour.

Une insupportable odeur de torréfaction s'exhalait de ce mélange encore vivant d'os détraqués, de chairs meurtries, flatrées et sanglantes.

Suzanne poussa un cri perçant. Le spectre attaché sur la claie remua un peu ce qui semblait encore être sa tête, sourit horriblement, et retomba sous un coup de fourche que lui lança un des bourreaux.

Suzanne était tombée aussi. La foule béante, partagée entre elle et le supplice de Jonathan, s'affligeait de perdre une partie du spectacle; mais bientôt cet exécrable tableau recouvra son unité. Suzanne, brisée contre les cailloux, venait d'accoucher d'un enfant mort : elle avait exhalé en même temps son dernier soupir.

Cela fut fort heureux pour les curieux; ils purent suivre le cortége jusqu'à la tour des Drapiers, où on livra aux flammes ce qui restait du Juif. Jean de Malines, confondu parmi eux, ne tarissait pas en comparaisons bouffonnes entre le supplicié et les objets les plus disparates. Aussi chacun convenait, qu'en cette journée, il s'était parfaitement amusé.

Les jours suivans on brûla encore d'autres Juifs, après les avoir pareillement torturés et tenaillés.

Tous les biens des Israélites furent confisqués.

A quelque temps de là il y eut fête au palais. La duchesse était de retour, et l'on remarqua avec satisfaction que le duc, placé entre René de Schoonvorst et Jean de Witthem, n'avait plus cet air chagrin qui alarmait si fort ses fidèles serviteurs.

LE FRANC-MAÇON.

« Les grandes confréries de maçons et pontonniers élè*vent* dans le douzième et le treizième siècle ces beaux monumens d'architecture, cré*ent* ce style sublime et religieux qui nous étonne encore par son fini et sa hardiesse; et ces confréries adop*tent* pour se reconnaître, des attouchemens, des signes symboliques, une langue à part, origine presque certaine de la franc-maçonnerie. »

CAPEFIGUE, dans la *Revue de Paris*, t. 8e.

LE FRANC-MAÇON.

*

I.

Verse, enfant, verse sans te lasser, le vin qui faisait oublier la fatigue et le péril aux nobles chevaliers, quand, poudreux et sanglans, ils remontaient dans leurs manoirs rivés sur les collines comme le cimier d'un casque, suspendus aux bords rocailleux du Rhin, comme l'aire d'un faucon ou d'un aigle.

Ne ménage pas ce filtre doré qu'implore mon verdoyant calice, cette liqueur si douce au vieux Goetz à la main de fer, et qui assoupissait le géant gardien de la jolie Berthe de Bremthal.

Verse, enfant, verse sans te lasser.

Oh! procure-moi cette ivresse qui ravit l'ima-

gination dans le monde riant des chimères ; que j'assiste en idée aux banquets des paladins, que je trouve au fond de ma coupe des paroles assez puissantes pour évoquer les races éteintes, pour contraindre à se dresser devant moi ce moyen âge dont je suis contemporain par l'intelligence, où je vis par la pensée.

Car le moyen âge est celui de la poésie. Quand l'art montra-t-il plus de grandeur, l'humanité plus de séve, d'originalité et d'action? Là tout était fort, vrai, naïf; ici tout est petit, affecté, menteur, tout jusqu'à l'émeute qui détruit sans colère et tue, le sophisme à la bouche.

Oui, il est temps d'en finir : si loin que je me sauve, j'ai de la boue, j'ai des ruines jusqu'aux genoux : c'est assez, je veux mourir au présent pour n'exister que dans le passé.

Verse, enfant, verse sans te lasser.

II.

Au commencement de l'année 14..., c'est-à-dire quelques jours après Pâques, suivant le style adopté en Flandre, un jeune gars passa de la rive gauche à la rive droite de la Lys, et se mit lestement en route, son bissac sur l'épaule, pour la ville voisine, toute glorieuse du titre de châtellenie. Un juste-au-corps de tiretaine verte, fourré de peau de renard, serrait sa taille élancée, et s'ébouriffait en plis nombreux et raides au-dessous de la ceinture : un petit mortier de velours noir, orné d'une équerre d'argent, cachait à peine une faible partie de son épaisse et blonde chevelure *taillée en fenêtre,* et ses chausses et hauts-de-chausses d'une seule pièce, tissés avec de la laine moelleuse et diaprée, allaient se perdre dans un soulier dont la poulaine était relevée au moyen d'une courroie, pour ne pas gêner la marche du piéton; bref, ce costume tenait le milieu entre le gentilhomme et le bourgeois ; il rappe-

lait les marchands du nord qui venaient trafiquer à Bruges, mais avec plus de légèreté, de grâce, de simplicité et de goût.

A l'instar de ce philosophe grec, dont vous savez le nom mieux que moi qui ai oublié presque toute ma science de collége, le jeune gars portait tout avec lui, quoique le paquet qui brandillait au bout de son bâton, ne fût pas très-épais. Et pourtant il s'avançait au milieu des bois et des prairies, comme si tous ces biens eussent été sa propriété. Il semblait même posséder quelque chose de plus, car ses grands yeux bleus fixés sur le ciel y découvraient visiblement de plus vastes et de plus magnifiques domaines, qu'au moins personne n'avait le droit de lui contester.

Ainsi cheminait Bertolphe, lisant, en quelque sorte, son itinéraire sur la changeante mappe-monde des nuages, où se dessinent de larges fleuves sans source ni embouchure, qui roulent des escarboucles et des émeraudes dans leurs flots aériens ; des montagnes d'or qui s'écroulent et se relèvent tour-à-tour ; de noirs volcans qui vomissent des soleils ; d'infinies et rutilantes plaines aboutissant au trône de l'éter-

nel, et, dans cet univers merveilleux, des êtres dignes de tant de prodiges, génies formidables, métamorphosés bientôt en nains imperceptibles, dragons de feu et de fumée, séraphins aux ailes de topaze, chérubins de saphir, le phénix sur son bûcher parfumé, le roc des *mille et une nuits*, à l'immense envergure, les centaures, le minotaure, l'orque de l'Arioste, les tritons, les syrènes, le loup Fenris, le léviathan, le serpent d'airain, une foule d'oiseaux, de quadrupèdes, de reptiles, de végétaux que les naturalistes ne connaîtront jamais, mêlés, confondus dans un admirable chaos, et qu'un rayon de lumière fait naître, qu'un souffle fait évanouir.

III.

Pendant qu'il contemplait ces tableaux sur lesquels il n'est pas donné à tous les hommes de porter la vue, le jeune gars demeurait étranger au spectacle qui l'environnait. Les cascatelles formées par les écluses, tombaient avec un bruissement régulier et monotone, et des moulins à vent, industrieux Briarées, agitaient leurs grands bras, car on eût dit alors comme aujourd'hui que le Flamand, dont le sol est sans cesse menacé par l'Océan, voulait forcer l'air à l'indemniser de ses pertes. Quelquefois plusieurs rangs de piques passaient derrière une colline telles qu'une moisson mouvante, mais qui ne promet que la mort. Le givre émaillait la campagne de ses cristaux à facettes, l'eau débordait des rigoles et des fossés, et dans la fange des prairies marécageuses barbotaient quelques misérables machines organisées, quelques êtres aussi abrutis au physique qu'au moral, condamnés en naissant à la misère, au travail et à la

stupidité, et dont je n'ose guère parler, de peur que ces désolantes mais véridiques idylles ne confirment le pouvoir dans son mépris des libertés populaires, et le philosophe chagrin dans son dégoût de l'humanité.

Enfin, Bertolphe regarda devant lui et ferma pour quelques heures le roman de ses rêveries. Malgré la brume, il vit poindre les clochers d'une ville, ces flèches qui surgissent du sein des cités, signes de ralliement au milieu de la mêlée. A une faible distance des glacis, des dalles bleues rapprochées en rond étaient chargées d'un monceau de cendres encore chaudes et pétillantes. Il s'approche, tire de son bissac un petit poellon de cuivre, le remplit au ruisseau voisin, y verse ensuite quelques poignées d'une poudre blanche et pose le tout sur quelques braises qu'il rassemble et qu'il ranime en soufflant.



IV.

Derrière un tertre surmonté d'une potence et d'une roue d'où pendillaient des débris de squelettes à demi-recouverts de chairs putrifiées, un homme, faisant force signes de croix, le regardait avec des signes d'horreur et d'effroi. Cet individu avait un extérieur des plus burlesques. Représentez-vous, en effet, une de ces figures niaises et grimacières, qu'enlaidissaient avec amour Teniers ou Breughel, dit *le drôle*. Sur un front plat encadré dans deux touffes de cheveux gras et crépus, un méchant morion, sans visière, tout rougi de rouille, étalait fièrement de méchantes plumes de coq. Dans la ceinture de cuir, qui étranglait l'espèce de sac de toile où ce magot se trouvait renfermé, était passée une épée dont le pommeau venait à chaque instant égratigner son menton fourchu. Il tenait à la main une lance formée d'une gaule à dindons et de la lame d'un mauvais couteau,

et, tapi derrière la butte patibulaire, il observait tout sans être aperçu.

Lorsque Bertolphe eut mangé la bouillie qu'il venait de cuire, car ce n'était pas autre chose, et qu'il eut serré ses ustensiles dans son bissac, il se leva, entonna d'une voix forte une hymne en langue inconnue et se dirigea vers le tertre. Deux gros yeux y brillaient à fleur de terre. — Ami, dit-il en flamand à ce guerrier barroque, peut-on entrer, à cette heure, dans votre ville; connaissez-vous quelque auberge honnête où je puisse me loger?



V.

En un instant l'homme aux gros yeux fut debout : une terreur panique s'était emparée de lui. Sans répondre, il se mit à courir vers le rempart, abandonnant lance et morion. Mais la maudite épée était si longue, si lourde, elle s'embarrassait si inextricablement dans ses jambes cagneuses, qu'il tomba de son haut, avant d'avoir fait quelques pas. Le sang lui jaillit du nez et il poussa des gémissemens lamentables. — Êtes-vous fou, lui dit Bertolphe en le soulevant à l'aide de la malencontreuse rapière ; quel démon vous possède ? — Se sentant toucher et entendant prononcer le nom du démon, il parvint, par un mouvement désespéré, à reprendre la position verticale, et délivré par hasard de l'énorme espadon auquel il était attaché, ni plus ni moins qu'un larron à une croix, il bondit jusqu'aux portes de la ville en gloussant d'un fausset aigre et phthisique, les mots, *baissez la herse ! baissez la herse !*

VI.

A ce cri d'alarme, quelques bourgeois du serment de l'arbalète, sortirent précipitamment du corps-de-garde et se disposèrent à fermer les portes. Mais Bertolphe était près d'eux avant qu'ils eussent pu exécuter ce dessein.

— Un sorcier ! un sorcier ! — Et qui donc, maître Blaise ? — Celui que vous voyez là et que j'ai surpris tantôt faisant ses maléfices dans le cercle maudit où l'on brûla hier soir Margot la charmeresse : c'est un de ses nombreux amans, j'en suis certain ; arrêtez-le, au nom de Dieu.



VII.

Effectivement le pays était en grand émoi pour cause de sorcellerie. Dans la plupart des villages de la Flandre, les femmes vieilles, pauvres et hideuses passaient pour entretenir commerce avec le diable, et les bergers étaient tous réputés un peu magiciens. Cette croyance avait envahi également les villes : dans celle à l'entrée de laquelle se trouvait alors Bertolphe, elle exerçait une influence plus grande qu'ailleurs. Depuis plusieurs années on n'y entendait que plaintes sur les sorts dont les bourgeois se disaient victimes. Tantôt c'était une pauvre mère qui imputait à un nécromant la mort de sa petite fille, tantôt un brasseur qui prétendait que de mauvaises paroles faisaient tourner sa bierre; celui-ci jurait que le diable avait incendié sa grange, celui-là assurait que par l'effet d'un charme, sa maison pullulait de rats ou d'araignées. De jeunes filles pâles et hystériques se croyaient sincèrement possédées; quiconque

souffrait d'une indigestion, déchirait son surcot ou brisait son verre, ne manquait pas de s'en prendre à la magie; les suites mêmes de certaines libertés prises avant le sacrement, étaient mises sur le compte de l'esprit malin : en un mot grands et petits faisaient chorus pour le honnir.



VIII.

Quand les magistrats, pour rendre le repos à leurs administrés, procédèrent à une enquête, il se trouva que la moitié de la ville accusa l'autre et en fut accusée à son tour, car chacun dénonçait les objets de son antipathie, de sa haine ou de son envie. De sorte que s'il avait fallu accueillir toutes les délations, la ville entière eût été emprisonnée. Néanmoins un exemple étant indispensable, le choix impartial de la justice tomba sur une mendiante qui ne tenait à personne, et que tout le monde désignait. Cette malheureuse mise à la torture, s'avoua coupable, puis révoqua ses aveux, puis torturée de nouveau, se chargea elle-même et se donna une foule de complices : on se hâta de la brûler vive, de peur qu'elle n'inculpât jusqu'aux magistrats et aux bourreaux. Son supplice avait eu lieu la veille; des patrouilles parcouraient encore la campagne pour saisir quelques-uns des prévenus les plus obscurs

qu'on disait cachés dans les bois, et maître Blaise avait été posé en sentinelle près des débris du bûcher, pour s'assurer si d'autres sorcières ne viendraient pas y célébrer les funérailles de leur sœur en Belzébut, ou essayer de la ressusciter. Voilà comment il avait vu Bertolphe et avait conçu à son égard une opinion si désavantageuse.



IX.

Cette opinion parut être partagée par les respectables membres du serment de l'arbalète, lorsque maître Blaise leur eut fait un rapport circonstancié de l'apparition de Bertolphe; en conséquence, malgré ses remontrances, ils conduisirent l'étranger chez l'écoutette, en marmottant à chaque pas : *Vade retrò Satanas!* arrière, monsieur Satanas! arrière beau diable d'enfer! — Le cortége passait entre une double haie de commères et de curieux, précédé et suivi d'une multitude de polissons, car le gamin du quinzième siècle était déjà un personnage important, redouté, réclamant sa part, sa large part, dans les affaires publiques, quoiqu'il n'eût pas encore l'initiative du pillage et de l'insurrection.

La troupe était conduite par un homme d'environ six pieds, noir comme un cyclope ou plutôt comme ces mineurs saxons dont Jacques Gronovius, par une préoccupation digne d'un

savant en *us*, prit la représentation pour un prêtre germain portant le vaisseau d'Isis. Ce colosse brandissait un marteau d'enclume. C'était le doyen des maréchaux, et on ne l'appelait que *Jacques-le-Balafré*, à cause d'une cicatrice qui lui coupait diagonalement la figure; fruit de cette vie dure, agitée, périlleuse, menée par les bourgeois d'autrefois, bien différens de ces êtres mous et pusillanimes, de ces caricatures triviales dont on nous poursuit dans les livres et sur le théâtre.

A trois pas derrière le terrible Jacques se tenait respectueusement maître Blaise qui, mariant l'orgueil à l'humilité, avait l'air de dire aux passans : voilà pourtant ma conquête !

X.

L'écoutette, vieux chevalier de l'illustre maison de la Gruthuse, était en compagnie du père Anselme, prieur des Dominicains, et d'un homme âgé, d'un extérieur grave et noble, qui portait aussi à son bonnet une équerre d'argent presque imperceptible. — Monseigneur, dit le balafré en abaissant son marteau, en guise de salut, voici un fils du diable que cet imbécile de Blaise nous a fait prendre. On l'a vu qui causait avec le démon sur les cendres à peine refroidies de Margot la sorcière, et sans nous, sauf votre respect, il se serait introduit dans notre ville en fraude, pour augmenter le désordre qui y règne et auquel faut espérer que le châtiment de Margot apportera remède.—Cette phrase était bien longue pour le balafré; l'ayant lâchée tout d'une haleine, il laissa couler sur le pavé son arme redoutable et se mit à regarder l'écoutette, Bertolphe, Blaise et ses compa-

gnons, de l'air d'un homme sorti à son honneur d'un pas très-épineux.

— Coquin, s'écria le prieur des Dominicains, en apostrophant Bertolphe, tu as beau vendre ton âme à Satan : nous te tenons, et ton maître sera bien malin s'il te tire de nos griffes. Monseigneur, ajouta-t-il en s'adressant à l'écoutette, ne serait-il pas à propos de lui donner tout d'abord la torture ordinaire et extraordinaire, afin de découvrir ses complices et d'exterminer.... — Un moment, s'il vous plaît, beau père, répliqua le sire de la Gruthuse. Voyons, au préalable, si le rapport de l'honnête Jacques est exact et si Blaise, dont nous connaissons tous le peu de cervelle, n'a pas induit en erreur le brave doyen du métier des maréchaux. Étranger, réponds-moi, qui es-tu, d'où viens-tu, qui t'amène parmi nous, ce qu'on raconte est-il vrai? — Le prieur des Dominicains se mordit les lèvres, et Bertolphe répondit avec autant de dignité que d'assurance.

XI.

— Je suis né dans le Brabant, vassal de Jean, sire de Diest, et de Jeanne De Hornes, sa noble épouse. Orphelin, au berceau, j'ai passé presque toute ma jeunesse en Italie et en Allemagne. Nouvellement j'ai quitté cette contrée ; à l'entrée de votre ville, pressé par la faim et par la fatigue, j'ai préparé mon léger repas sur les débris d'un feu dont j'ignorais la destination primitive ; la peur de cet innocent a fait le reste : voilà tous mes maléfices.

— Mais quel motif vous appelait ici ? reprit avec bonté l'écoutette qui penchait évidemment pour Bertolphe.

— Je pourrais me dispenser de répondre, attendu qu'il n'est pas interdit par les lois divines et humaines de se mouvoir sans but. Mais votre politesse qui me console de la violence de ce moine, me fait un devoir de vous déclarer la vérité. Je suis venu ici parce qu'une personne

qui a des droits sur moi, m'y avait donné rendez-vous.

— Son nom, demanda vivement l'inconnu qui jusque-là avait gardé le silence. — Quelle bouche ne serait fière de le prononcer? Le vénérable Josse Dotzinger.

Aussitôt l'inconnu, prenant un ton solennel, fit quelques signes singuliers à Bertolphe qui lui répondit par des signes analogues; tous deux murmurèrent des paroles étranges et finirent par se donner une accolade, embrassement aussi austère que celui de nos prêtres dans les cérémonies religieuses du catholicisme.



XII.

— Monsieur, dit Josse Dotzinger au sire de la Gruthuse, c'est en effet le jeune homme que j'attendais : sans votre prudence peut-être qu'un des monumens les plus remarquables de la Flandre n'aurait pu être dignement terminé.

L'écoutette fit mille caresses à Bertolphe, qu'il contraignit de loger dans son hôtel avec Josse Dotzinger. Jacques le balafré, ne trouvant plus une seule parole, s'en alla, le marteau sur l'épaule, avec les autres membres de la confrérie de l'arbalète, généralement satisfaits. Quant au prieur des Dominicains, appuyé sur le bras de Blaise, son neveu et son filleul, il se retira non sans humeur : — Belle garantie, répétait-il, superbe témoignage que ce Dotzinger, vrai magicien lui-même, ainsi qu'il était aisé de le deviner à ses simagrées impies; et, en vérité, puisque notre écoutette applaudit à tout cela, je ne suis pas éloigné de revenir au soupçon que j'ai toujours eu qu'il est lui-même en correspondance avec le diable...

XIII.

Une grande cité voisine, riche de son commerce, vaine de sa population et de ses priviléges conquis un à un par l'émeute vraiment populaire, par l'émeute échevelée, courageuse, voyait se terminer après un siècle, le plus beau de ses édifices sacrés. L'érection des églises et des hôtels-de-ville, résumait, au moyen âge, les deux tendances caractéristiques de l'époque : l'intérêt religieux et l'intérêt de commune. Si nous regardons à la vie intérieure des bourgeois, elle était rude, humble, parcimonieuse. Mais la vie de cité était grande, forte, magnifique. On se logeait dans des maisons où l'on semblait avoir regret à l'espace et à la lumière, mais s'agissait-il du culte, s'agissait-il de l'expression matérielle de la loi, rien n'était épargné, et des villes les moins opulentes s'élevaient, par enchantement, des merveilles d'architecture que ne sauraient point payer les

budgets de l'Europe libérale, malgré leur extravagante exagération.

Le temple commencé depuis tant d'années touchait donc à son couronnement. On avait fait venir de tous les pays les artistes et les ouvriers les plus habiles pour concourir à cet édifice qui s'achevait sous la direction de Josse Dotzinger de Worms, dont le nom s'est attaché à la cathédrale de Strasbourg. Cet architecte célèbre présenta Bertolphe à ses compagnons, qui l'accueillirent de la manière la plus distinguée. La plupart des artistes sous ses ordres formaient un corps mystérieux et invisible qui avait ses lois, ses moyens d'action, son langage. Ils se rassemblaient souvent, mais l'on ignorait en quel endroit, parce qu'alors la police n'avait pas les yeux ouverts sur toutes les démarches des citoyens et ne perçait pas de son regard inquisiteur les murs mêmes de leur asile domestique. Que si l'on ignorait également ce qui se passait dans ces assemblées, la conduite exemplaire de ceux qu'on croyait en faire partie, les aumônes fréquentes qu'ils distribuaient sans se nommer, la supériorité qu'ils déployaient dans leurs professions respectives, suffisaient pour

fermer la bouche aux insinuations calomnieuses de quelques individus, et pour les rendre respectables à la multitude. D'ailleurs Dotzinger était bien en cour. Le duc Philippe en particulier lui témoignait beaucoup de considération. Il comptait en outre pour protecteurs grand nombre de prélats et de seigneurs du premier rang, dont il était l'oracle. Enfin, pour répondre aux méchans, en cas de besoin, il avait en poche des constitutions impériales et des brefs de Rome qui l'investissaient d'un pouvoir étendu.



XIV.

Des personnes qui se vantaient de puiser aux sources, se disaient à l'oreille que l'élite des architectes et des constructeurs de la haute et basse Allemagne, afin de se séparer des simples artisans dont le savoir se bornait à manier la truelle ou le ciseau, avait formé une grande confraternité maçonnique divisée en loges, qui toutes reconnaissaient une loge mère et veillaient principalement à la conservation des vrais principes de l'art de bâtir, ce qui les avait engagés à employer dans leurs rites l'allégorie du temple de Salomon; qu'ils s'intitulaient *Francs-maçons*, parce qu'ils prétendaient ne relever que d'eux-mêmes; que parmi eux il y avait différens grades, tels que ceux d'apprenti, de compagnon et de maître, auxquels on ne parvenait qu'après une initiation sévère et des épreuves difficiles; qu'enfin ils gardaient un secret inviolable sur leur institution et se reconnaissaient spécialement à trois choses qui les

distinguaient des profanes, la parole, le salut et l'attouchement. Des politiques ajoutaient pesamment que ces loges tendaient à fonder un nouveau système moral et religieux, une république, peut-être, tandis que le vulgaire, ami du merveilleux, pensait qu'elles étaient fréquentées par des hommes versés dans les sciences occultes, l'alchimie, la cabale, la magie blanche et noire.



XV.

Jeune, rempli d'ardeur, Bertolphe se faisait remarquer par son assiduité au travail, son intelligence extraordinaire et un incomparable talent de sculpteur. C'était lui qui découpait ces roses délicates aux mille corolles, diadèmes dont se pare le portail de nos gothiques cathédrales; qui enveloppait de feuilles de chêne, de lierre et d'acanthe, de gracieux enroulemens, d'élégantes volutes, les chapiteaux des pilastres massifs et des colonnettes à la taille dégagée; qui semait des myriades de figurines féeriques et de ravissans caprices sur les tympans des arcades en ogives et à trèfles, sur les clefs des voûtes en ressaut, les corniches, les moulures, les entablemens, les frises, les branchages, ou les dentelles des fenêtres et des galeries à jour; ineffables créations, destinées sans doute à réjouir la vue des anges, puisque placées si haut elles échappent à celle de l'homme; c'était lui qui faisait saillir ces bas-reliefs où,

de même qu'en un drame de Shakspeare, l'imagination grotesque et satirique de Callot, s'unit au mâle et fier génie de Michel-Ange. On lui devait encore quantité de statues du plus beau caractère, du fini le plus précieux, quoique de formes un peu grêles et alongées : enfin, pour tout dire, c'était lui qui donnait la vie à cette forêt pétrifiée dont le dôme abritait la prière.

A côté de Bertolphe, travaillait volontiers, quand il en rencontrait l'occasion, Jacques le balafré, qui ne passait pas pour être initié, il s'en fallait, mais que son adresse dans le métier de forgeron et de serrurier, avait fait appeler de sa petite ville. Il savait qu'il avait obligation de cette lucrative faveur à Bertolphe et, quoiqu'il ne le témoignât jamais par ses discours, il lui en gardait une profonde reconnaissance.

Il était occupé alors à lier par des ancres de fer, les montans déliés et fragiles de la flèche, qui tout entourée d'échafaudages restait dérobée aux regards du public. On attendait avec impatience le moment où débarrassée de ce voile jaloux, elle détacherait sur l'azur du ciel ses formes sveltes et vaporeuses; car la construction de la basilique était un spectacle qui

attirait non-seulement les bourgeois de la cité, mais les habitans des contrées voisines et des pays les plus éloignés.



XVI.

Quel plaisir d'observer toute cette fourmillière active, intelligente, d'entendre le retentissement du marteau, le sifflement des poulies et le grincement de la grue, d'écouter les signaux du conducteur et la chanson de l'ouvrier, de suivre dans les airs les pierres sculptées, les blocs dégrossis, les statues des saints enlevées par les machines et montant vers le ciel par une glorieuse apothéose !

On s'arrêtait surtout avec empressement là où se trouvait Bertolphe. Attaché à une voûte comme les esprits bienheureux qu'y fixait son ciseau, guindé sur le dernier échelon d'une échelle aussi longue que celle de Jacob, cramponné à une galerie, juché sur un piedestal, hissé à l'extrémité d'une tourelle, toujours de bienveillans regards interrogeaient ses moindres mouvemens, et parmi les jeunes filles, combien en admirant sa dextérité, tremblaient à l'idée des dangers que lui faisaient courir ses attitudes audacieuses, ses ascensions inexplicables !

XVII.

Il en était une plus émue que toutes les autres. Dès que Bertolphe l'apercevait du haut des minarets ou des arcades, il laissait tomber près d'elle, sans affectation, des fleurs qu'il cachait dans son sein, ou entonnait quelque naïve chanson d'amour, car il était musicien et poète. Malgré son ingénuité, Marie comprenait ce double langage, et rentrée chez elle, il lui semblait bien affreux qu'on songeât à lui faire épouser un idiot comme Blaise.

Cependant le jour où cette union serait consommée devant l'Église approchait. Le prieur Anselme, oncle et tuteur de Blaise, pour lequel il se sentait d'autant plus d'affection qu'il lui découvrait moins de capacité, était venu dans la grande ville avec son protégé, afin de régler les articles du contrat. Marie, l'innocente Marie, éprouvait des angoisses inexprimables.

XVIII.

Encore vingt-quatre heures, disait un soir, Anselme à Marie, et tu seras, ma nièce, l'épouse de Blaise, la fermière de la grande ferme des Dominicains. Que tu es enfant! cette nouvelle ne doit point te causer tant de saisissement; te voilà tout interdite; la folle! elle est aussi de celles qui se figurent que le mariage est un paradis terrestre, comme si, dans ce cas, les Dominicains ne seraient pas mariés!.... Pourtant c'est la condition la plus désirable pour ceux qui sont retenus dans les liens du monde, et je te permets d'éprouver de la joie, mais une joie modérée.

Et Marie pleurait. — Bon, bon, je t'attends à huit jours. — Et Marie sanglottait.

— Qu'est-ce cela? me serais-je abusé? y aurait-il opposition de ta part? Blaise n'est-il pas jeune? n'a-t-il pas du bien? n'est-il pas mon neveu?.... tu te tais.... songes-tu que tu n'es qu'une misérable orpheline et que tu n'as rien

à espérer que de ma bonté? songes-tu que ton père en mourant m'a laissé maître de ton sort?—

Marie était près de se trouver mal.

— Allons, allons, calme-toi, dit le moine en se radoucissant; explique-moi ce qui se passe dans ton esprit, déclare-moi franchement la vérité.

— Eh! bien, mon père....

— Tu n'achèves pas?....

— Je n'ose....

— Parle, je l'exige....

— Vous l'ordonnez.... je ne puis résister.... apprenez-donc que je suis fiancée à un autre.

— A qui?

— A Bertolphe....

— La preuve, la preuve à l'instant.

— Ce bouquet....

Marie tirait d'une amoureuse cachette les dernières fleurs que lui avait lancées Bertolphe. On eût dit qu'elle exhibait le contrat le plus authentique, l'acte le plus sacré.

— Fiancée à un devin, à un astrologue, à un enchanteur, à un bohémien.... ces fleurs ne peuvent être qu'un charme détestable, un gage

de séduction impie.... grand Dieu! que tu es mal servi.... Nous verrons....

Le prieur Anselme partit furieux.



XIX.

C'était donc un homme bien religieux que ce Dominicain? Hélas! non.... et je rougis de le confesser. Respect profond de la divinité, foi vive dans l'équité de la Providence, sentimens qui m'avez si souvent consolé, soutenu, éloigné du mal, vous étiez inconnus au cœur d'Anselme. Ce moine avait placé entre Dieu et lui tant d'intermédiaires que sa pensée n'arrivait jamais jusqu'à l'Éternel. Une foule de petites croyances subalternes et rétrécies, lui tenaient lieu de cette conviction qu'il existe une puissance absolue d'où émanent la morale et la société. Dans cette disposition d'esprit, il se livrait avec sécurité à ses passions et se forgeait une vertu de son intolérance. Rien d'élevé dans son esprit, rien de généreux dans son âme. Force préjugés, un excessif amour de la domination, une basse jalousie, telles étaient les règles de sa conduite.

Du moment que Bertolphe avait paru en sa

présence, il lui avait été odieux : les facultés supérieures qui s'accusaient dans ses regards, son air indépendant et assuré lui avaient presque paru une insulte personnelle, et il s'était laissé aller d'abord à un emportement moins pardonnable à un moine qu'à tout autre.

Ce fut bien pis lorsque Bertolphe, aimé de Marie, contraria involontairement les projets d'Anselme. De ce moment la haine de celui-ci n'eut plus de bornes.

XX.

On s'entretenait partout de la prochaine consécration de la basilique. Elle devait avoir lieu aussitôt que Bertolphe aurait achevé de sculpter un groupe colossal destiné à occuper un des endroits le plus aperçus de l'église. En rendant justice au talent du jeune artiste, on croyait généralement qu'il s'était chargé d'un travail au-dessus de ses forces, et ses meilleurs amis lui reprochaient un excès de présomption d'autant plus grand, qu'il n'avait demandé que deux mois pour achever cette œuvre immense.

— S'il s'en tire, ce ne sera qu'en vertu d'un pacte avec Bélial, observait le prieur Anselme, toujours préoccupé de son aversion et du mariage de son neveu Blaise; mais gare qu'il ne subisse la même punition que Simon le magicien; gare à la chute après un vol si impertinent.

— Il s'en tirera, se disait tout bas avec de fortes palpitations de cœur, la tendre Marie.

Le sire de la Gruthuse avait fait un voyage

exprès pour visiter l'atelier de Bertolphe, auquel il s'intéressait. Mais depuis quelque temps on ne voyait plus ce sculpteur et on ignorait complétement où il travaillait. Dotzinger lui-même se taisait sur ce point. Marie seule, peut-être (notez que je n'affirme rien), aurait été à même de donner des renseignemens à cet égard.

Le prieur Anselme se frottait les mains en disant : — Il s'est lâchement sauvé, faute d'être en état de tenir parole. Et cela veut supplanter mon neveu, mon Blaise ! —



XXI.

On faisait déjà des préparatifs pour la dédicace de l'église et l'on attendait d'heure en heure l'évêque de Tournay, qui devait présider à cette cérémonie. Dotzinger parcourait l'édifice de haut en bas et donnait ses derniers ordres.

Tout à coup des vociférations partent d'un gros d'ouvriers. Ils avaient cru remarquer que ceux qui parlaient la langue mystérieuse de Dotzinger, recevaient une journée plus forte que les autres. Des menaces, mais mal articulées, témoignent de leur mécontentement. L'architecte qui s'était toujours appliqué à entretenir la discipline la plus sévère, se dirige vers les mutins pour leur ordonner le silence. A son approche ils se montrent animés d'une sorte de frénésie et l'un d'eux, s'élançant à la gorge du vénérable maître : — Ton secret, ou tu es mort, lui crie-t-il.

Ainsi l'on raconte qu'Hiram, l'architecte du

temple de Salomon, se vit un jour assailli par des compagnons perfides.

Mais si Stokin vengea Hiram, Dotzinger eut aussi un défenseur.

Le mot *nekom* (vengeance) retentit d'une manière formidable et Bertolphe couvrit de son corps le chef des maçons libres. D'où venait-il? Comment se trouvait-il là en ce moment? C'est ce que personne n'a jamais pu expliquer.

Nekom! nekom! répètent une foule d'initiés et les séditieux frémissent.

Cependant une partie de la populace s'était ralliée à eux; on assure même que Blaise et le père Anselme, une croix à la main, exhortaient les bourgeois à chasser des étrangers dangereux, qui bâtissaient des églises en invoquant l'enfer.

La rage des assaillans se dirigea contre Bertolphe, et il lui eût été difficile de résister, si le *balafré*, que suivait une jeune fille intrépide, ne se fût jeté entre les agresseurs et son ami.

D'un bras musculeux il fit faire à son marteau un moulinet terrible, et eut bientôt renversé les plus hardis.

Le tumulte n'eut pas de suite. Ces émeutes où se déversait le trop plein de la cité, étaient

fréquentes alors; mais si elles s'enflammaient facilement, elles s'éteignaient de même. De sorte que le lendemain on n'y pensait plus : l'on ne songeait qu'à la fête de la consécration de l'église.

Dotzinger cependant n'avait pas oublié le service que Bertolphe lui avait rendu. Il le proclamait hautement son sauveur et Bertolphe renvoyait ce compliment au balafré.

XXII.

Quand les portes de l'église s'ouvrirent pour la première fois au peuple, ce ne fut qu'un cri d'admiration. Tout le monde contemplait avec enthousiasme, les trois nefs profondes surmontées de leurs voûtes dont les arêtes se coupaient à angle aigu; les vastes fenêtres d'où aurait plongé dans le temple une clarté mondaine, si des vitraux magnifiquement coloriés n'y eussent entretenu un jour religieux. Ces tableaux que les jeux de la lumière rendaient mobiles, ouvraient en quelque sorte une perspective dans le ciel et concouraient à ce système d'enseignement qui forme le caractère essentiel de l'architecture symbolique du moyen âge. Qui avait révélé à des siècles d'ignorance et de barbarie, cette géométrie sublime, cette mécanique puissante? qui leur avait appris ces proportions si justes, si belles, si harmonieuses, cet art de joindre la solidité à la délicatesse, l'élégance à la majesté, à la ténuité la grandeur,

la profusion à la simplicité? Quel goût sûr leur avait montré comment les temps, les costumes, les hommes, les idées s'assortissent aux monumens ?

Le sire de la Gruthuse était transporté. Tantôt il s'arrêtait devant le jubé qui s'étendait devant le sanctuaire, tantôt il faisait le tour de la triomphante apside et s'abîmait au pied du tabernacle. Rien en effet n'était plus propre à ajouter à la religion des peuples. Le Christ y sortait du sépulcre, au milieu de ses gardes endormis. Il y avait quelque chose de si divin dans cette image du Rédempteur, elle semblait toucher si peu à la terre, qu'on se refusait à n'y voir qu'un bloc de marbre taillé par le ciseau d'un homme.

Une chose frappait particulièrement, c'est que, par un artifice d'optique, cette miraculeuse figure rayonnait d'une resplendissante auréole, semblable à une étoile détachée du trône de Jéhovah. L'Écoutette cherchait partout des yeux Bertolphe, afin de lui exprimer sa satisfaction, mais Bertolphe, plein de la conscience de son talent, n'avait pas attendu la sanction de l'opinion publique, et il avait quitté

le pays sans en prévenir personne que Dotzinger, poursuivant son voyage d'artiste et de poète, et se préparant avec insouciance à de nouveaux chefs-d'œuvre. Marie le cherchait aussi vainement, fille simple! à côté d'elle et du sire de la Gruthuse, il n'y avait que le père Anselme et le stupide Blaise.

Le prieur des Dominicains tranchait du critique, du critique impitoyable. — Qu'est-ce que c'est, demandait-il d'un ton capable, qu'un édifice noir comme une caverne, où l'on n'aperçoit pas même les chasubles dorées des prêtres? Parlez-moi d'une église bien blanchie, bien claire où l'on n'est pas exposé à prendre l'encensoir pour le calice, l'aumusse pour le surplis, le rochet pour l'étole. Et puis toutes ces figures à moitié nues, cela sent le paganisme et le sabbat. Quant à ce Christ qui vous tient en extase, je suis sûr qu'il est mal modelé du dos et que la clarté qui le couronne est le résultat d'une farce de jongleur. — Restez, mon père, répondait le sire de la Gruthuse, restez dans le point de vue où s'est placé l'artiste. Qu'importe, ce que peut-être la statue du côté où on ne doit pas la voir? — Il importe beaucoup, répliquait le moine

acariâtre; et la plupart des curieux, charmés de se procurer une opinion toute faite, entouraient les deux interlocuteurs.

— Il importe beaucoup, répétait Anselme, et je veux absolument savoir ce qui en est.

— Qu'y gagnerez-vous, reprit l'écoutette? Vous ne parviendrez pas à empêcher que ce groupe aperçu d'ici, ne soit au-dessus de tout éloge; quel travers de s'obstiner à nier le génie et à lui demander plus qu'il n'a voulu faire!

— Je démasquerai un fourbe, dit Anselme, suffoqué de haine. — Traversant le chœur il passa derrière le tabernacle en enjambant une haute balustrade, au grand scandale de la plupart des spectateurs.

Il ne revenait pas et l'on commençait à trouver singulier qu'il tardât si long-temps. Enfin il reparut, mais pâle, chancelant. Ses cheveux se hérissaient d'horreur sur son front; une sueur froide en découlait, ses dents claquaient, ses muscles se contractaient affreusement; tel Ninias sort du tombeau de Ninus.

Marie se cachait la figure dans ses mains.

Eh! bien, dit en souriant le sire de la Gruthuse au prieur, pouvez-vous prouver que Ber-

tolphe est sans talent, et son groupe sans mérite?

Anselme regardait tout le monde d'un air hébété.

La surprise était universelle. Blaise seul ne s'étonnait pas.

— Vous vous avouez battu? ajouta l'écoutette.

— Pas de réponse.

Anselme avec la raison avait perdu la parole,



NOTES.

Obligé d'être moi-même le Mathanasius
de mes écrits....
BALZAC, *la physiologie du mariage.*

NOTES.



LE GAGE TOUCHÉ.

Imprimé déjà dans la *Revue universelle*, les *Soirées littéraires de Paris* et la *France littéraire*, mais d'une manière très-inexacte.

P. 5. *bataille de Médina de Rioséco*.

Elle fut livrée le 14 juillet 1808. L'armée française, commandée par le maréchal Bessières, n'était forte que de 11,000 hommes. L'armée espagnole obéissait aux ordres des généraux Cuesta et Blake. Le général Foy, dans son *Histoire de la guerre de la Péninsule*, fait une relation très-exacte de cette bataille dont il donne le plan. On ne peut trop recommander de pareils livres à nos officiers, dont la plupart, grâce à de longues années de paix et à des circonstances qui changent toutes les positions sociales, étant arrivés aux grades les plus élevés, et ayant obtenu les décorations

de la valeur sans avoir jamais assisté à de vrais combats en rase campagne, ne peuvent étudier la guerre que sur le papier, ou dans les rues, pendant le pillage et l'émeute.

PIERRE DELSAULX.

Publié d'abord dans la *Revue universelle*.

P. 35. *Nos inhumaines plaisanteries.*

La Fontaine, en parlant des écoliers, a dit : *cet âge est sans pitié* et c'est le *bonhomme* par excellence qui porte ce jugement sur l'enfance. Quant à nous, il nous paraît démontré qu'une éducation mal dirigée est la cause la plus générale de cette dureté de cœur blâmée par le fabuliste; nous regardons au contraire la bonté comme une des grâces naturelles de l'enfance et de la jeunesse, lorsque ni l'une ni l'autre n'est pervertie, et qu'elles conservent leur pureté native.

Mais en avouant notre prédilection pour les jeunes gens, nous ne leur passerons pas cependant le dédain que la plupart d'entre eux affectent aujourd'hui pour l'expérience et la maturité. Capables de servir utilement la société par leur active vigueur, par la chaleur de leur âme et de leurs idées, ils compromettraient

aisément son salut par leur orgueil et leur forfanterie.

Pour ne parler ici que de littérature, est-il permis à des adolescens qui n'ont encore rien produit, d'avancer, par exemple, que la Belgique intellectuelle ne date que de 1830 ? On imprimait l'autre jour, dans une brochure très-superficielle, que depuis cette époque seulement on commençait parmi nous à s'occuper d'histoire. Ainsi les travaux de MM. Dewez, Raepsaet, Cornelissen, Raoux, Jules Van Praet, Steur, Pycke, Willems, etc., ne sont plus comptés pour rien. Et pourtant, nous le demandons, que pourrait-on leur opposer? Si peu de chose, en vérité, que nous en aurions presque honte.



LE PETIT NEVEU DE M. OLDBUCH.

Inséré d'abord dans la *Revue universelle*, et défiguré par l'incorrection typographique.

P. 77. *Tout le temps qu'il n'accordait pas aux affaires municipales, il le passait au milieu de ses livres.*

En retraçant les jouissances innocentes de M. Oldbuch, nous avons peint d'après nature, et copié sur le vif, sur nous-mêmes : *nosce te ipsum*. L'amour des livres fut en effet, après le goût des armes, la pre-

mière passion qui se manifesta en nous. Qu'on nous pardonne de dire qu'elle dut son principal développement au bon et digne Charles Van Hulthem, qui s'amusait à nous faire bégayer De Bure, à dix ans, et nous donnait des leçons de bibliographie, quand nous ne savions pas encore lire couramment.

Charles-Joseph-Emmanuel Van Hulthem, né à Gand le 17 avril 1764, d'une famille patricienne, fut emporté subitement d'un coup d'apoplexie foudroyante, le 16 décembre 1832. Il mourut sur un tas de livres comme un brave sur un champ de bataille.

Quoiqu'il se soit effacé le plus qu'il lui a été possible en qualité d'homme public, il a fait néanmoins preuve du caractère le plus honorable, chaque fois que la nécessité l'a, en quelque sorte, traîné sur la scène politique.

Député du département de l'Escaut au conseil des cinq-cents en 1799, il préférait les ventes des bibliothéques, la fréquentation des cours des professeurs célèbres, et l'entretien des savans, artistes et gens de lettres aux débats parlementaires. Cependant il vota l'annulation de deux élections de l'Escaut, et présenta des observations sur la triple taxe ordonnée contre les nobles dans l'emprunt de cent millions.

Membre du tribunat en 1804, il entretint principalement ses collègues d'objets relatifs aux arts et aux lettres, sans négliger le commerce et l'industrie, et rendit, à cet égard, de grands services à son pays. Présenté en 1804 au sénat conservateur par son dé-

partement et par le premier consul, il fut rayé de la liste, attendu qu'il avait déclaré avoir deux ou trois mois de moins que l'âge requis. Il siégeait encore au corps législatif en 1806.

Van Hulthem, qui appartenait à une race d'hommes dont il reste à peine des vestiges, ne vivait que pour et par les livres. Dès sa jeunesse, il avait travaillé à se former une bibliothèque qui réunit, à la fin, tout ce qu'on pouvait posséder de plus curieux en imprimés, en manuscrits et en estampes, principalement sur l'histoire et la littérature belgiques. La plupart des raretés de l'évêque De Nélis, de Major, Neuwens, etc., etc., étaient passées entre ses mains. Ses amis se souviendront toujours que, lorsqu'on venait à parler devant lui d'un manuscrit précieux, d'un livre introuvable, d'une édition douteuse, il laissait dire quelque temps, donnait à son sourire une expression malicieuse et toute particulière, puis, d'un air de satisfaction intérieure, et avec cet accent gantois qu'il serait impossible d'imiter, terminait par ces deux mots : *je l'ai.*

Ce bibliomane ne possédait pourtant pas de bibliothèque proprement dite, car ses livres n'étaient point classés; ils restaient déposés dans des caisses ou empillés dans les vastes appartemens de deux maisons, l'une à Bruxelles et l'autre à Gand. Ce nonobstant, il savait par cœur toutes les richesses qu'il possédait. Souvent on le surprenait lavant des feuillets jaunis, ou collant sur un volume élégamment restauré, l'une

de ses jolies vignettes symboliques, ou enfin contemplant avec une enfantine volupté, quelque beau torse de femme en gravure. C'était là tout son commerce avec l'autre sexe.

Pudique et simple comme le *Simson* de Walter Scott, facile à vivre quoique entier dans ses idées, il n'opposait, aux duretés du commandeur de Nieuport, son collègue à l'Académie, qu'un silence complétement passif. Le commandeur ne faisait cas que des mathématiques et de la langue grecque qu'il s'était mis à étudier à soixante ans, comme Caton. En conséquence, il affectait un souverain mépris pour la bibliographie qu'il appelait la *science des bouquins*, et sans laquelle, cependant, il n'y aura jamais de véritable érudition.

Van Hulthem, en renonçant à ses fonctions de secrétaire de l'Académie, avait bien moins cédé aux petites persécutions de M. de Nieuport, qu'obéi à l'amour de l'indépendance. C'était par le même motif qu'il avait refusé d'être sénateur sous l'empire, et qu'il avait depuis abandonné sa charge de greffier des États-Généraux. D'ailleurs, tout instruit qu'il était, l'idée d'être obligé d'écrire s'offrait à lui sous les couleurs les plus fâcheuses. Il avait toujours des raisons toutes prêtes pour se dispenser de prendre la plume, et son antipathie sur ce point était si forte, qu'il lui arriva souvent, aux États-Généraux, de lire le compte rendu déjà imprimé dans les journaux, au lieu du procès-verbal qu'il aurait dû rédiger.

De là vient que Van Hulthem n'a rien publié, à l'exception d'un discours très-curieux sur l'agriculture et

la botanique, d'une autre pièce de ce genre récitée dans une réunion d'artistes, et de quelques bagatelles semblables. Ses véritables preuves, comme savant, sont dans les notes dont il enrichissait ses livres, et qui attestent, la plupart, une lecture prodigieuse. Beaucoup de faits, de singularités, de circonstances minutieuses, voilà ce qui formait le fonds de son savoir. Quant aux grandes vues philosophiques, il n'en avait cure, de sorte que pour parler le langage à la mode, son esprit manquait de *puissance synthétique*.

Van Hulthem prit part à plusieurs discussions littéraires, telles que celles relatives à l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* et de l'invention de l'imprimerie. On lui pardonnait difficilement en Hollande de rejeter les prétentions de Harlem.

Un autre bibliomane que nous avons beaucoup connu, est Richard Heber, qui était également si bon et si simple, mais avec plus de finesse et de portée d'esprit. Il recherchait surtout la société des jeunes gens, et, amoureux de l'*incognito*, semblait craindre qu'on ne le prît pour ce qu'il était réellement. Il y a encore des livres à lui dans tous les coins de l'Europe, où il les déposait avec la plus entière confiance, aussitôt qu'il les avait achetés.

Que dirai-je de mes collègues les *bibliophiles français* et de leurs conciliabules chez le marquis de Châteaugiron? Allez le lundi dans un des plus beaux hôtels de la rue de *Castiglione*; montez bravement quatre étages, vous trouverez à votre droite un appartement

meublé avec goût, et orné de tout ce que la typographie, la reliure et la gravure, peuvent offrir de plus exquis. Là sont toujours les plus fidèles au rendez-vous le vénérable marquis de Fortia, dont l'infatigable vieillesse semble reverdir dans le travail; le chevalier Artaud, ce philologue profond, ce diplomate plein de grâce qui a toujours une anecdote piquante à raconter, un mot heureux à jeter dans les plus arides discussions; l'abbé de la Bouderie, grave sans sévérité, érudit sans pédantisme; M. Hippolyte de la Porte, joignant sans effort les manières élégantes de la bonne compagnie à l'attitude d'un homme de lettres; M. de Châteaugiron, aimable et franc, solide et enjoué; le marquis du Roure, d'un esprit si orné, si vif, si original; M. de Monmerqué, l'un des hommes qui connaissent peut-être le mieux la vieille langue française, la littérature des chroniques et des mémoires, etc., etc. Quelquefois arrivent de l'étranger le magnifique Spencer, l'opulent Labanoff, Dibdin avec son étourderie et son enthousiasme, l'abbé Costanzo Gazzera avec sa verve italienne; on disserte, on regarde de beaux volumes, on projette des publications curieuses, on se livre à une facile et libre causerie, et un banquet joyeux termine cette fête de famille.

—

EN AVANT.

Ce morceau a été imprimé pour la première fois au

commencement d'une édition des nouvelles de Nodier. En affirmant qu'il n'est pas dirigé contre le progrès, nous avons le droit d'être crus, nous qui, des premiers dans notre patrie, élevâmes la voix en faveur des doctrines progressives, quand la plupart des hommes de talent qui les défendent, n'existaient pas encore pour les lettres et la chose publique; mais il est vrai que nous avons voulu distinguer le progrès du mouvement; surtout du mouvement irréfléchi, brutal, effervescent, qui n'entasse que des ruines et se montre incapable de rien construire.

La société, au point où elle est, ne doit jamais avoir de ces colères d'enfant qui ne savent où elles vont.

L'enfant qui vient de briser son jouet, se tait pour un morceau de sucre : tout à l'heure il recevra les étrivières à genoux et les mains jointes.

Est-ce là un rôle digne de l'humanité?

C'est sur le perfectionnement de l'intelligence et l'amélioration des mœurs qu'il faut fonder les changemens politiques. Toute institution qui n'a pour garantie qu'un chiffon de papier, toute liberté qui ne se fait grande qu'en grimpant, ivre et folle, sur de hideux débris, sont, par une loi de la providence, d'une éphémère durée.

Et puis, si l'on se trompe sur des choses qu'on n'a point encore réduites à leur véritable expression, si l'on diffère d'affection, d'intérêt, de préjugés, qu'une tolérance réciproque émousse les aspérités des partis, calme le ferment des passions et empêche que d'igno-

bles haines ne privent la patrie de hautes capacités, de grands et beaux caractères. Hélas! il y a si peu d'avenir dans toutes nos œuvres, dans toutes nos combinaisons, que les vainqueurs, non moins par prudence que par équité, ne sauraient trop ménager les vaincus; demain peut-être ceux-ci seront vainqueurs à leur tour.

Le mot mouvement en se plaçant sous notre plume, nous rappelle le douloureux souvenir d'un jeune homme que le mouvement fit grandir et que dévora l'inaction. Pierre Claes, encore sur les bancs de l'université, s'était jeté dans la polémique des journaux. Poursuivi, emprisonné pour un délit de presse, il parut avoir gagné en talent. Moins fait pour les batailles du raisonnement que pour les escarmouches de l'épigramme, il se rendit redoutable par sa verve incisive et son originalité sarcastique. En 1830, de journaliste nécessiteux il devint une puissance. Membre de la coterie appelée la *Société des douze*, il eut sa part au banquet politique; mais tout d'un coup prudent et circonspect, il la voulut moins belle qu'assurée. Après avoir figuré un moment au Congrès, il enterra dans le greffe d'une cour supérieure sa jeunesse, sa rare intelligence, son passé, son avenir. Le publiciste hardi, fougueux, impitoyable, se changea en épicurien timide, méticuleux, accommodant, l'apôtre ingénieux de l'insurrection, le spirituel démagogue, l'anarchiste amusant, se fit le champion vulgaire de la stabilité.... des greffiers. L'honnête garçon, il prêchait l'ordre de peur qu'on ne troublât ses plaisirs; hélas! le plaisir a creusé sa tombe,

il l'a frappé du *choléra-morbus* entre les bras d'une danseuse.

Un article satirique sur notre *littérature*, inséré dans la *Revue Belge*, est le morceau le plus saillant qui reste de lui. Il sema aussi quelques facéties en prose et en vers dans les deux *Almanachs des étudians de l'université de Louvain.*

P. 115. *Une liqueur noirâtre qu'ils appellent bière.*

Nous dirons ici, pour les étrangers, et non sans orgueil, que la bière belge peut soutenir la concurrence avec les boissons les plus estimées des gourmets et des gourmands. En dépit de l'épigramme de Julien, elle a pénétré même dans les restaurans parisiens; mais quelle est loin d'y conserver son bouquet, sa force et sa saveur! C'est sur les lieux mêmes qu'il faut boire le *Faro*, qui doit peut-être son nom à un vin du midi dont les soldats espagnols faisaient grand cas, la *Peeterman*, ainsi appelée des braves défenseurs de la bannière de St-Pierre, l'*alambic*, l'*half-en-half*, la *bière de Louvain*, celle de *Diest*, l'*uitzet* de Gand, la *Guessebier* d'Anvers, et une foule d'autres.

Il est certain que la consommation de la bière en Belgique est énorme. Une des fortunes les plus honorables que sa fabrication ait produites, est celle de Mme Plaschaert, de Louvain, propriétaire de la magnifique terre de Wespelaer. Un journal contenait, en 1819, les lignes suivantes :

Novistine locum potiorem rure beato?

HORAT.

J'ai coutume de remercier chaque jour le Ciel de trois choses : la première d'être Belge ; la seconde de vivre en Belgique et la troisième d'avoir l'espérance fondée d'y mourir. On peut vanter le ciel de la Grèce et de l'Italie, traverser avec respect les immenses savanes du nouveau monde et admirer en pleurant dans ces contrées les bignonias, les coloquintes, les ours enivrés de raisins qui chancellent sur les branches des ormeaux, et de jeunes filles sauvages dont la chevelure ressemble à un champ de ris : ces tableaux ont leur prix, mais je préfère ceux qu'offrent nos belles provinces appelées par Philippe de Commines le jardin de la terre promise :

Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes ;
Flumina amen, silvasque inglorius ! . . .

J'ai surtout une affection particulière pour la campagne au sein de laquelle s'élève Louvain. *Barlandus* en fait l'éloge, et, après avoir parlé des richesses de ce fortuné canton, il ajoute qu'il produit du vin, mais un vin innocent qui ne cause pas d'ivresse, n'enflamme pas le courage et n'excite point aux combats amoureux. M. Audoor, qui cultive la vigne avec succès dans ces mêmes lieux, accuse Barlandus de calomnie : nous croyons M. Audoor sur parole. Erasme, après avoir beaucoup voyagé, préférait le climat de Louvain à celui de

l'Italie, et Cleynarts le regrettait au milieu de l'Espagne. Toutes ces autorités semblent légitimer ma passion pour cette partie de mon pays, à laquelle je vais demander, chaque fois que j'en ai le loisir, des consolations et des jouissances.

Quoique mon éducation n'ait été subordonnée à aucun système, on me fit lire d'abord *Robinson* comme à Emile. Sans avoir d'idée bien nette de la société et des besoins qu'a multipliés la civilisation, je me plaisais dans mon enfance à me croire abandonné à moi-même, délivré de mon précepteur et de mes bonnes et ne devant rien qu'à mon adresse : il me fallait une île déserte. Un petit coin de notre parc arrosé par un ruisseau en faisait l'affaire : là je me bâtissais une hutte, et à force de travail je parvenais quelquefois, nouveau Jean-Jacques, à construire un aquéduc. *Un aquéduc* ! que de combinaisons, que d'efforts me demandait un pareil ouvrage qui m'appartenait tout entier : j'y mettais plus de calcul que celui qui creusa le lac Mœris. Ce n'était pas tout : je plantais, je semais, j'avais mon bois, mon jardin, ma fontaine. Cet âge heureux s'est rapidement écoulé ; le parc témoin de mes jeux est devenu la propriété d'un autre : *barbarus has segetes !* Le goût du jardinage m'est resté.

— « Pères de famille, s'écrie le prince de Ligne, inspirez la jardinomanie à vos enfans, ils en deviendront meilleurs. Que les autres arts ne soient cultivés que pour embellir celui que je prêche. Quand on pense à ombrager un ravin, quand on cherche à attraper un ruisseau à

la course, on a trop à faire pour devenir jamais citoyen dangereux, général intrigant et courtisan cabaleur. Si l'on voulait écrire contre les lois, se plaindre au conseil de guerre, culbuter un supérieur ou manigancer à la cour, on arriverait trop tard, puisqu'on aurait dans la tête son bouquet d'arbres de Judée, ou son buffet de fleurs, ou son bosquet de platanes à arranger. A peine arriverait-on à temps pour profiter de la faiblesse de la femme d'un de ses amis, et on partirait bien vite après pour aller expier dans les champs le plus joli des forfaits.» —

Ce morceau, assez mal écrit, n'est pas sans exagération et le *plus joli des forfaits* le termine d'une manière qui surprend après le ton de moraliste qu'avait pris l'auteur; mais il n'en reste pas moins vrai que les plaisirs simples de la nature, en développant les facultés physiques, ou en les conservant, rafraîchissent l'ame et la détachent de ce qui est faux et frivole. C'est dans les champs, dans les jardins plutôt que dans les universités, que j'ai fait mon cours d'étude, et quoique les *arbres parlent peu*, ainsi que le dit Lafontaine, ils m'ont donné plus d'une instruction utile; j'ai trouvé souvent sous leur ombrage la vérité qui m'avait fui.

Parmi un grand nombre de jardins que j'ai visités, ceux de *Wespelaar* ont fixé particulièrement mon attention. Créés depuis vingt ans, ils ont dû chaque année à mesdames Artois et à M. Verlat de nouvelles améliorations. On y voit le résultat d'une grande fortune acquise par une honorable industrie : au milieu de ce séjour que ne dédaignerait pas un roi, la modestie des propriétaires

a placé un trophée emblématique qui rappelle leur état et leur noble roture.

En sortant de Louvain par la porte de Malines, on entre dans une campagne fleurie, terminée par un horizon inégal; des arbres touffus ombragent une large route et se réfléchissent dans l'eau claire et immobile d'un canal. Ces collines, ces vallées paraissent le prolongement des jardins que l'on cherche, et à peine a-t-on fait un pas que l'on pense être arrivé. Après une heure et demie de marche, on trouve sur la droite du canal un pavillon dont l'opulente apparence est peu d'accord avec le bâtiment rustique sur lequel il s'appuie; on traverse une longue allée d'où l'œil embrasse plusieurs points de vue, et l'on se trouve enfin devant la grille du château. Des domestiques, à qui leurs maîtres n'ont point donné des leçons d'impertinence, s'empressent de recevoir le voyageur; après qu'on lui a offert des rafraîchissemens présentés avec une magnifique recherche et une politesse aisée, on le conduit dans les jardins qui sont d'une vaste étendue. De grandes eaux, de la verdure, de l'ombre sont partout de belles choses, et il faut que l'on soit bien malheureux pour gâter absolument tout cela. Mais ici l'art n'a point outragé la nature. J'ai surtout remarqué le goût avec lequel on a marié les diverses sortes d'arbres et les différentes nuances de vert. Les aspects, ménagés avec adresse, varient d'effet à chaque heure du jour; les masses sont disposées d'une manière pittoresque et les fabriques dispersées avec une sage retenue. Parmi celles-ci on distingue un

temple qui se détache légèrement sur l'azur du ciel, un pont chinois plein de hardiesse et une grotte bien entendue, mais qui trahit trop la main de l'homme. Quelques autres ponts m'ont semblé d'une construction lourde et les statues en général d'une exécution faible. Des barques répandues sur une belle rivière, dont les méandres découpent agréablement l'émail des prairies, et des *jeux* cachés sous la feuillée, attendent la folâtre jeunesse, tandis qu'un plantureux potager, des serres bien peuplées attirent le botaniste et l'ami des connaissances agricoles.

Delille avait dit, après avoir blâmé ceux qui attristent les jardins en y plaçant les bustes des Césars et d'autres figures sinistres :

Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour.
En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un Élysée où leur ombre repose.
Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts
De lauriers odorans, de myrtes toujours verts,
En marbre de Paros offrez-nous leurs images.
. . . .
Loin tous ces conquérans en ravages fertiles :
Comme ils troublaient le monde, ils troubleraient ces lieux.
Placez-y les amis des hommes et des dieux,
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire, etc.

M. Castel a développé la même idée, et M. Plasschaert l'a suivie. Il a formé un Élysée dans un des bocages de Wespelaar ; mais un Élysée trop classique. Le Styx, la

barque de Caron, tout s'y trouve : mythologie d'une exactitude qui rend bien menteur ce Panthéon de feuillage.

Dans un îlot s'élève un obélisque avec ces vers de Virgile, traduits par Delille, dont l'image est placée à côté de celle du poète de Mantoue :

Hîc manus, ob patriam pugnando vulnera passi,
Quique sacerdotes casti dùm vita manebat, etc.

Là règnent les vertus ; là sont ces cœurs sublimes,
Héros de la patrie ou ses nobles victimes ;
Les prêtres qui n'ont point profané les autels ;
Ceux dont les chants divins instruisaient les mortels.

L'exilé de Ste.-Hélène y apparaît l'air rêveur. On croirait qu'il examine si ce bocage ne pourrait point servir de position militaire.

P. 117. *La marquise de Caracena.*

C'était Catherine Ponce de Léon, de la maison des ducs d'Arcos. Elle avait épousé Louis de Benavides, Carillo et Toledo, marquis de Fromista et de Caracena, comte de Pinto, chevalier de l'ordre de St-Jacques, gentilhomme de la chambre de Philippe IV, et membre de son conseil-d'état et de guerre. Il fut d'abord gouverneur et capitaine-général du Milanais, charge dans laquelle il déploya des talens militaires. Lorsque don Juan, fils du roi, revint en Espagne au mois de mars 1659, il lui succéda au gouvernement des Pays-Bas.

Après avoir assuré la paix avec la France, rétabli l'autorité royale à Anvers ainsi que la libre navigation des rivières et canaux de la Flandre, et rendu le port d'Ostende plus propre au commerce, il fut rappelé en Espagne pour y commander en chef l'expédition de Portugal. Il mourut en 1668.

Voici un trait qui peint l'époque : En 1659, le marquis de Caracena, proposa aux États de Brabant de se déclarer, à l'exemple du roi et de plusieurs de ses royaumes, les défenseurs de l'Immaculée Conception, aussi long-temps que l'Église ne déciderait pas le contraire. Les États acquiescèrent à cette invitation, ce qui occasionna une cérémonie à laquelle le prince de Condé assista.

P. 129. *Scheut.*

On conserve à la bibliothéque de Bourgogne, un manuscrit inédit et autographe de J.-B. De Vaddere, dont l'histoire du duché de Brabant a été imprimée deux fois et qui mourut en 1691. Ce manuscrit in-folio, indiqué par Paquot et après lui par M. Weiss, qui appelle l'auteur *Vaddère*, contient, en latin, une histoire du monastère de N.-D. de Scheut, de l'ordre des Chartreux, et quantité de renseignemens sur des familles et des personnages distingués du pays. Le premier chapitre a pour sujet la guerre de Wenceslas contre les Flamands et la bataille de *Scheut*. Là se borne ce qui se rattache à la nouvelle qui précède. Mais, puisque l'occa-

sion s'en présente, je consignerai ici de courts extraits de ce volume, qui offre des particularitées neuves ou peu connues.

Le chapitre second traite du *scheutanus ager*, et entre autres, de sa fertilité, autrefois miraculeuse. Plusieurs épis y poussaient communément sur une seule tige. Ce qui arrive, dit l'auteur, dans d'autres pays, par exemple, en *Éthiopie*, et il ajoute que le conseiller au grand-conseil Van Male, fut le premier qui fit connaître le blé d'Afrique en Belgique et dans le Brabant; il l'avait apporté de Ratisbonne, où il était allé assister à la diète comme représentant du cercle de Bourgogne, et où un certain gentilhomme lui avait fait cadeau de quelques épis, qu'il a soin de décrire.

Le ch. 17 est consacré à François Busleyden, évêque de Besançon, dont il donne la généalogie suivante :

Jean de Busleyden, chevalier, seigneur de Busleyden, dans le Luxembourg, vivait en 1282; il épousa Françoise de Binsvelt, dont il eut Pierre de Busleyden, chevalier, seigneur dudit lieu, qui prit à femme Marie de Rochefort, fille légitime de Jean de Rochefort, chevalier, et de Marie de Looz. Il mourut en 1349. Ses enfans furent : 1° Baudouin de Busleyden, écuyer, qui épousa Marguerite de Malborch, et mourut en 1366; 2° Agnès, qui fut mariée à Haymond de Cortenbach, chevalier, frère de Gérard. Elle décéda en 1370, sans enfans. — De Baudouin de Busleyden naquit Pierre, chevalier, qui s'unit à Odille de Dobbelsteene, et trépassa en 1412, laissant deux fils et une fille, savoir :

1° Simon de Busleyden, chevalier, marié à Ermengarde de Betsteyn, en 1418; il n'eut que des filles qui s'établirent dans le Luxembourg; 2° Henri de Busleyden, chevalier, marié à Marguerite d'Elter, fille de François, seigneur d'Elter; il mourut en 1419; 3° Marie qui épousa Georges de Sinsich, fils de Jean, chevalier. — Henri fut père de Gilles de Busleyden, conseiller des ducs de Bourgogne, Philippe-le-Bon et Charles-le-Téméraire, qui épousa N. Musset, et fut créé chevalier par l'empereur Frédéric III, le 5 juin 1477. Il eut quatre fils, François, évêque de Besançon, Jérôme, chanoine de Cambrai, fondateur du collége des *Trois langues*, à Louvain, Gilles, seigneur de Ghierscherode et Costelaer, vicomte de Grimbergh, etc., président de la chambre des Comptes à Bruxelles; qui épousa Adrienne de Goudeval, héritière de Horst, fille de Nicolas de Goudeval et de Gertrude Vander Vucht. — Suit la descendance de Gilles jusqu'à la quatrième génération, c'est-à-dire, jusqu'à Gilles de Busleyden, seigneur de Norderwyck, décédé dans un âge peu avancé. *Voy.* notre article *Buslidius*, dans la *Biogr. universelle*, tom. LVII.

En tête du volume qui est fort épais, sont réunies plusieurs pièces sans liaison réelle. Une d'elles donne, comme tirée des archives de Mons en Hainaut, l'histoire de l'institution de l'*Ordre de l'Alliance*, par Guillaume d'Ostrevant, l'an 1338, en mémoire de son mariage avec Jeanne de Brabant. Les chevaliers portaient, dit le MS., un collier formé de lions alternativement de sable et de gueule, se suivant les uns les antres; au

collier était suspendue une étoile à huit rayons émaillés, pommetés et séparés par de petites flammes, ayant au centre l'écusson de Hainaut et par en bas une banderolle avec la devise *Toujours loyal.* Au premier chapitre, le seul qui fut tenu, on créa chevaliers le seigneur de Bliqui, Baudri, sire de Roisin, Guillaume du Chasteler, Gilles, sire d'Ittre, les seigneurs de Ligne et de Montigny, en Ostrevant, Jean, comte de Montfort, le baron de Bousies, le comte de Ravensberghe, les sires de Barbançon et de Bossu. — Voilà un supplément tout trouvé pour l'histoire des ordres religieux et militaires du P. Helyot.

Il est vrai que De Vaddere met en note : *Hæc mihi videntur suspecta.*

Ces détails semblent étrangers à un recueil de contes, mais ces contes eux-mêmes ont pour but principal de reproduire quelques faces de l'ancienne Belgique, et d'ailleurs nous ne sommes pas fâchés que des fragmens de vénérables et poudreux manuscrits servent de passeport à nos feuilles légères et frivoles.

P. 132. *Les Juifs de la Cantersteen....*

Nous sentons aussi bien que personne, le ridicule qu'il y a à rappeler des écrits justement oubliés, cependant pour ne pas répéter ici ce que nous avons dit ailleurs, force nous est de renvoyer à notre dissertation sur l'*État des juifs en Belgique* (*Nouv. Archiv. histor. des Pays-Bas*, t. V, pp. 1—27, 297—333, VI, 130—135,

164, 381—389). Les recherches de M. Depping, sur les juifs modernes, suppléeront sans doute, et au delà, à ce qui manque à cet essai.

Voltaire prétend avoir entendu à Bruxelles cette belle chanson :

Gaudissons-nous, bons chrétiens, au supplice
Du vilain juif appelé Jonathan,
Qui, sur l'autel a, par grande malice,
Assassiné le très-saint Sacrement.

Il y a beaucoup d'analogie entre ces rimes et celles-ci qu'on lit dans la traduction de l'*Histoire du Saint-Sacrement de Miracle*, par le révérend père Cafmeyer :

Les juifs sont condamnés d'être brûlés, la veille
Avant l'Ascension (justice sans pareille)!
Et d'être tiraillés par tous les carrefours.
Qui n'aime pas Jésus brûlera pour toujours.

Cette affreuse exécution eut lieu en 1369. Au reste, il est peu de grandes cités qui ne célèbre quelque anniversaire de vengeances terribles tirées des Juifs. Par exemple, en 1348 et 1349, la peste parcourut successivement toutes les parties de l'univers connu. Les historiens assurent que ce fléau enleva en un seul été, dans la ville de Strasbourg, jusqu'à 16,000 personnes des deux sexes. Les Juifs qui y exerçaient alors les professions d'usuriers et de traitans, furent accusés

d'avoir empoisonné les puits et les fontaines. Ces malheureux, conduits le 14 février 1349, dans leur propre cimetière, y furent livrés aux flammes au nombre de *deux mille*. De là vient le nom de *Brandgass* ou rue brûlée, que porte encore celle qui fut témoin de ce supplice. GRANDIDIER, *Essai.... sur l'église cath. de Strasbourg*, 1782, pp. 51—52.

Un chapitre des Prenostications de J. Lichtenberger, le 27e, traite *de invidis Judæis*, et n'était pas de nature à désarmer les préjugés populaires.

On était beaucoup plus tolérant en remontant plusieurs siècles, en effet, Sidoine Apollinaire, recommandait un Juif au pape Éleuthère, en ces termes : *Judæum præsens charta commendat, non quòd mihi placeat error, perquem pereunt involuti : sed quia neminem ipsorum nos decet ex asse damnabilem pronunciare dum vivit. In spe enim adhuc absolutionis est, cui suppetit posse converti.*

P. 183. *Goëtz à la main de fer.... et le géant gardien de la jolie Berthe de Bremthal.*

Goëtz de Berlichingen est un des héros les plus vrais de Goëthe. Berthe de Bremthal, figure dans une de ces traditions populaires du Rhin, que M. Schreiber a recueillies.

P. 184. *Je veux mourir au présent pour n'exister que dans le passé.*

Cette disposition à s'abstraire du présent, était d'au-

tant plus forte dans l'auteur, qu'il retrouvait sur le terrain du passé les hommes qui, à l'étranger, lui inspiraient le plus de vénération et d'estime : Fortia, dont la plume a ressuscité *Jacques de Guyse*, Raynouard, qui a retrouvé la Grammaire des troubadours, Le Glay, qui tire maintenant de l'oubli le vieil Albéric, en nous faisant l'honneur de nous le dédier, Jacques Grimm et Paulin Paris, tout chargés des dépouilles de la chevalerie, Wilken le sage historien des Croisades, Artaud, l'interprète du Dante et de Machiavel, Capefigue, qui unit tant de philosophie à tant d'érudition et une foule d'autres, dont nous consignerions ici les noms avec orgueil, si nous ne craignions d'être taxés de fatuité.

P. 209. *La parole, le salut et l'attouchement.*

C'est ce que dans les *Hütten* ou loges, on appelait *das Wortzeichen, das Gruss, das Handschenk*. Quant au mot *nekom*, qu'on lira plus bas, c'est la parole du grade de *maître-élu*. Le mot de passe est *stokin*.

Josse Dotzinger succéda en 1449 à Jean Hültz, dans la place d'architecte de la cathédrale de Strasbourg, et forma, en 1452, un seul corps de tous les maîtres-maçons répandus en Allemagne.

P. 228. *Tel Ninias sort du tombeau de Ninus.*

C'est de Ninias, représenté par Talma qu'on a voulu parler.

J'étais fort jeune quand je fis la connaissance de ce grand artiste. Comme tous les écoliers qui ont terminé leur rhétorique, j'avais composé ma tragédie. Par une faveur spéciale, je destinais le principal rôle à Talma. En conséquence, je lui remis mon manuscrit avec une lettre de M. Arnault, qui encourageait mes essais dramatiques.

Deux ou trois mois s'écoulèrent. Je revoyais souvent Talma, toujours bon, toujours aimable, toujours d'une conversation riche d'anecdotes neuves, d'observations fines et profondes; mais de ma tragédie, pas un mot; j'étais sur des braises.

Au bout de dix-huit mois l'illustre tragédien revint à Bruxelles, et dès les premiers jours il tomba malade. J'allai m'informer de sa santé : « Que d'excuses » j'ai à vous faire, me dit-il; il y a un siècle que » vous m'avez confié une tragédie, et vous sentez qu'on » me fait souvent de pareilles confidences. Je vous » avouerai que, résolu à ne pas la lire, je l'avais jetée » dans un coffre, où je viens de la retrouver. Mon in- » disposition m'ayant retenu dans mon appartement, » j'ai parcouru votre pièce, parce que je ne savais que » faire, et insensiblement je l'ai lue tout entière... » Vraiment, ce n'est pas mal, mais venez demeurer » avec nous, venez étudier le théâtre à Paris, et je » vous promets des succès. Ce morceau, par exem- » ple, a de la force et de l'effet. » — C'était précisément celui dont j'espérais le moins.

Là-dessus, Talma se redresse, son front se plisse,

il roule un regard de tigre, et d'une voix tonnante, il me jette mes propres vers qui me font frémir, et me paraissent sublimes dans sa bouche.

J'eus, dès-lors, une place assez honorable dans son amitié. Quelquefois, il m'expliquait les mystères de son talent. « J'ai l'œil petit, me disait-il, mais » le sourcil fort séparé de l'œil; par un travail as- » sidu, je suis parvenu à agrandir mon œil de toute » la distance qui le sépare du sourcil. Voyez. » Et il me semblait que son œil jetait des flammes.

Quelquefois il lui échappait de ces mots qui trahissent l'homme.

Nous déjeunions : la conversation tomba sur les affaires du temps. On devançait sur le prisonnier de Ste-Hélène le jugement de la postérité, et l'un des interlocuteurs établissait un parallèle entre Napoléon et l'empereur Alexandre. — « Lui, s'écria l'acteur du ton de » Nicomède, lui! ce n'était que le Lafont d'un autre » Talma. »

LETTRE A M. FÉTIS,

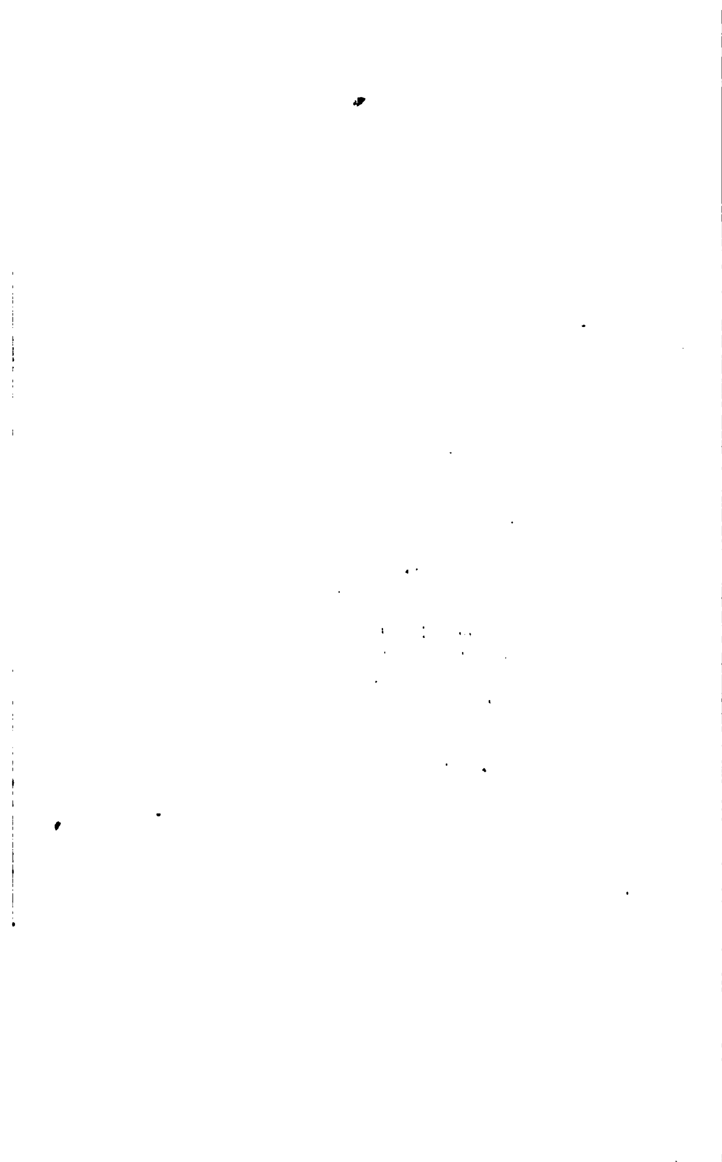
DIRECTEUR

DU CONSERVATOIRE DE BRUXELLES,

SUR QUELQUES PARTICULARITÉS

DE L'HISTOIRE MUSICALE DE LA BELGIQUE.

« Je cède volontiers à beaucoup de gens
» studieux la gloire du succès de leurs étu-
» des; mais pour l'amour des lettres, je ne
» le cède à personne du monde. »
HUET, évêque d'Avranches.



LETTRE A M. FÉTIS,

DIRECTEUR DU CONSERVATOIRE DE BRUXELLES, SUR QUELQUES PARTICULARITÉS DE L'HISTOIRE MUSICALE DE LA BELGIQUE [1].

Comme il m'a toujours été impossible de me résigner à feindre de savoir ce que j'ignore, je commence par vous déclarer que, tout en aimant la musique à la folie, je n'ai pas l'honneur d'être musicien. Mon penchant particulier, des dispositions assez heureuses peut-être, me portaient à cultiver sérieusement ce bel art; mais, après avoir croqué quelques notes au collége, il me fallut aller, presque enfant, assister à ces terribles concerts où le canon faisait la partie principale. Plus tard, d'autres études m'absorbèrent entièrement. Toutefois, mon amour pour la musique ne fut point affaibli par mon

1 Cette lettre est annoncée à la page 278 du premier volume.

ignorance, et sembla même, à l'exemple des passions malheureuses, faire de nouveaux progrès. Aussi, comme je vous ai lu avec assiduité! Comme je vous ai su gré de vos piquantes incursions dans les antiquités musicales! Comme j'ai applaudi à l'ingénieuse idée de ressusciter les vieux maîtres de l'harmonie et de nous reproduire en action leur génie et leurs chefs-d'œuvre; idée dont, pour le dire en passant, j'avais déjà vu, il y a des années, un commencement d'exécution à Heidelberg, chez un grave professeur de droit, le savant Thibaut, grand amateur d'anciennes *tabulatures!*

Ah! livrons-nous sans réserve au charme des arts; eux seuls peuvent consoler des iniquités des partis; eux seuls sont assez forts pour calmer ce ferment de discorde, ce besoin de destruction qui n'ont déjà causé que trop de malheurs. A l'ambition, à l'intrigue, à la cupidité, les joies barbares que l'on goûte en entassant les ruines autour de soi; à nous les bienfaisantes jouissances de l'entendement et de la sensibilité, à nous la musique, non pas celle qui hurle, échevelée, des chants de haine et de mort, mais celle qui adoucit les mœurs,

exalte l'imagination, émeut délicieusement les cœurs !

Cette musique est celle que vous enseignez ; or, on ne vous reconnaît pas seulement pour un compositeur plein de correction, vous êtes encore, avec l'estimable Choron, et de l'aveu de tout le monde, un littérateur que ne rebute aucune des fatigues de l'érudition la plus épineuse. Voilà précisément ce qui m'engage à vous écrire, non que je veuille me donner pour un érudit, à Dieu ne plaise ! mais parce que le goût des livres et des recherches qui paraît nous être commun, me rapproche de vous malgré mon incompétence musicale. C'est de recherches et de livres que je veux vous entretenir : je ne suis pas tout-à-fait hors de ma sphère.

Depuis 1815, la face de la Belgique était changée. Une plus grande activité s'y manifestait de jour en jour dans les esprits, et il est juste de convenir que le pouvoir favorisait le mouvement autant qu'il était en lui. Vivant au milieu du tourbillon de Paris, vous n'avez peut-être pas eu l'occasion de vous convaincre, comme moi, de ce pro-

grès ; cependant vous êtes trop attaché à votre patrie, pour qu'il vous ait totalement échappé. Il y a plus : vous avez vous-même travaillé à l'accélérer en prenant part à nos travaux académiques.

L'Institut des Pays-Bas avait demandé pour le concours de 1828, un tableau des services rendus par les Belges à la science et à l'art de la musique, principalement aux XIV[e], XV[e] et XVI[e] siècles. Vous avez répondu à cette intéressante question et, quoique votre concurrent, M. R. G. Kiesewetter ait obtenu le prix, vous n'en avez pas moins enrichi le public d'un mémoire instructif, auquel l'Institut lui-même a rendu toute justice, mais qui respire une certaine horreur de la *synthèse*, comme ils disent maintenant.

La lecture de ce mémoire m'a rappelé quelques détails dont les uns, probablement, n'entraient pas dans votre cadre, et dont les autres ne seront point arrivés à votre connaissance. Permettez que je les rassemble et passez-moi la fatuité naïve avec laquelle je me targue de vous apprendre quelque chose, moi à qui vous en avez tant appris. Que voulez-vous ? c'est une

faiblesse de *bibliophile* ou de *bibliomane*, ce qui, je l'avoue, et l'irascible abbé Rives n'aurait pas manqué d'en faire la remarque, est essentiellement distinct du *bibliognoste*.

Vous pouviez débuter par de grands noms.

En effet le roi Pepin ou Pipin, qui était belge, avait un goût prononcé pour le chant romain, et Charlemagne, son fils, le trouvant plus mélodieux et plus parfait que le chant à l'usage des Francs, mit tout en œuvre pour remplacer l'un par l'autre. De sorte que le chant Grégorien devint général au commencement du IXe siècle. N'est-ce pas à Pepin que l'empereur d'Orient, Constantin Copronime, envoya en 757 un instrument qui devait être un orgue. Était-ce un orgue à vapeur, comme on l'assure dans l'*Émancipation* du 27 mars 1834? c'est ce dont les expressions même des historiens me font douter, de même que les remarques du docte Huet sur l'antiquité des orgues [1].

Des princes, des rois, des empereurs ne vous suffisent-ils pas? J'ai un saint à vous offrir, Radbod, évêque d'Utrecht qui laissa plusieurs hymnes et offices pour les fêtes de l'Église.

[1] *Huetiana*, Paris, 1822, in-12, pp. 283—288.

Autrefois on s'occupait peu de constater les inventions et découvertes les plus importantes ; aujourd'hui, au contraire, chacun fait enregistrer soigneusement ses moindres titres, et il n'y a pas jusqu'au *mortier-monstre* dont l'apparition et le décès ne soient fixés de manière à prévenir tous les doutes de la postérité. Il existe donc des incertitudes sur l'invention de la musique mesurée. Quoique assez généralement on en fasse honneur à Jean de Murs, vous combattez cette opinion par des raisons qui sont pour moi convaincantes. Néanmoins, parmi ceux qui la soutiennent, j'aurais voulu voir citer Ferreolus Locrius, dont le *Chronicon Belgicum* contient ce passage en faveur de Jean de Murs : « Cæterum post Guidonem, Joannes à Muris, » in cæteris à se præclarè adinventis, tonos » octo ab invicem distinctos, cantûs alternandi » gratiâ, ne semper auribus par sonus instre- » peret, primus excogitavit vulgavitque, Thoma » Bozio assertore in *Ecclesiæ signis*, lib. VI, » c. 7. »

Ce Ferreolus Locrius était, vous le savez, de St-Paul en Artois; cependant je regarde sa famille comme n'ayant pas été étrangère au Hai-

naut, car parmi les échevins de Mons, se trouve, en 1540 et 1543, un *Jean de Loccre.*

A propos de mesure, il me revient en mémoire que, dans la chronique de Nicolas de Clerck, écrite de 1318 à 1350 et dont le gouvernement des Pays-Bas avait confié la publication à M. J. F. Willems, surpris dans ce travail par la révolution du mois d'août 1830, il y a des vers sur le brabançon Louis Van Vaelbeke, célèbre joueur ou fabricant de rebecs (*Vedelare*), qui florissait sous le duc Jean II, c'est-à-dire de 1294 à 1312 :

In deser tyt sterf menschelyc
Die goede vedelare Lodewyc
Die de beste was die voor dien
In de werelt ye was ghesien
Van makene ende metter hand
Van Vaelbeke in Brabant
Alsoe was hy ghenant
Hy was d'eerste die vant
Van stampien die manieren
Die men noch hoert antieren.

passage que Des Roches a pris pour texte d'une dissertation où il soutient que Louis Van Vaelbeke inventa l'imprimerie en Brabant, avant

l'année 1312, ce qu'il fonde surtout sur l'emploi du mot *stampien*. Mais ni Oberlin, ni Breitkopf, ni Fischer, ni Lambinet, ni J. F. Lichtenberger n'admettent cette interprétation ; on préfère celle de Breitkopf dont le sens est : « Le » Violon Louis, né à Vaelbeke en Brabant, le » plus grand artiste qui ait jamais existé, fut » le premier qui inventa l'art de battre du pied » la mesure, comme cela se pratique encore » actuellement. » Peut-être le mot *stampien* désigne-t-il quelque perfectionnement apporté aux procédés de notation. C'est à vous, Monsieur, d'en juger : il me suffit d'avoir mis les pièces sous vos yeux.

Lors de la vente des manuscrits de la célèbre abbaye du Parc, j'en ai acquis un du treizième siècle contenant sur parchemin le traité d'Alain de Lille *de Planctu naturæ*, avec des gloses en marge écrites vers le même temps par différentes mains, mais certainement par des Belges et des Belges brabançons ou flamands. Aux dernières pages se trouve un long morceau en vers sur les effets de la musique. On y passe en revue les instrumens en usage à cette époque, et le glossateur a eu soin de mettre en note leurs

noms flamands à côté des désignations latines, en dessinant à la plume, la forme de chaque instrument.

En voici la nomenclature, avec les remarques qui l'accompagnent :

Tuba — *basuyn.*

Cornu — *horen.*

Cithara — *herp.*

Lira — *vioel.* « Lira est quoddam genus ci-
» tharæ vel sitola, alioquin *de Roet.* Hoc instru-
» mentum est multum volgare. »

N. B. La figure montre qu'on jouait de cette *rote*, comme on disait en français, au moyen d'un style ou *pecten.*

Fistula — *floyt.* La figure représente deux flûtes à bec percées différemment.

Timpanum — *boughe.*

Organum — *orghe.*

Cimbalum — *scellen.* Cet instrument était jadis employé à un usage gastronomique; dans les couvens il avertissait de l'heure de se mettre à table. Les interpolations au texte latin du roman du Renard, que M. Mone, contre le sentiment de M. J. Grimm, croit du XII[e] siècle et qui sont manifestement d'un Belge, portent, page 22 :

Et cum tinnierint veniendi cymbala signum
Fratribus, ad mensas cœtus adesto celer.

Le texte même, que M. Mone fait du IX[e] siècle, peut-être à tort, contient ces vers, page 231 :

Hæc igitur, patres invitatura comesum
Infirmos mediâ cymbala pende domo.

Les opuscules du moine Renier dont il sera question tout à l'heure, contiennent cette inscription qui date du XII[e] siècle : *circa cymbalum.*

Esurias sitiasque deum qui vivere queris
Angelicâ facie mox fruiturus eris.

Il faut que cette coutume se soit perpétuée, puisque Corneille Van Breda, de Bruxelles, mort en 1620, a écrit un petit livre intitulé : *Cymba sive de horâ vescendi.*

.... — *guterne*, *lute.*

Psalterion — *santel.*

Cistrum — .... « Cistrum differt à tim-
» pano quòd timpanum habet pellem tensam
» ex utrâque parte circuli lignei, cistrum ex
» unâ parte tantum; illud baculo pulsatur, hoc

» digitis, et habet parvas nolas appensas cir-
» culo et laminas æneas resonantes motu sis-
» tri. »

Dans cette nomenclature on s'étonne de ne pas trouver l'instrument qui fit la réputation de Louis Van Vaelbeke et qu'on revoit jusque dans les monumens mérovingiens recueillis par Montfaucon, je veux dire le rebec. C'est avec un rebec que le roi Adenès, ménestrel du duc de Brabant Henri III, est représenté dans un MS. du roman de *Berte aux grands pieds* de la bibliothéque royale de Paris (supp. du fonds du roi n° 428), ainsi que dans l'excellente édition de ce roman par M. Paulin Paris, dont on ne peut trop louer la sagacité et la conscience. Une autre observation, assez indifférente au fond, c'est que les dénominations flamandes diffèrent de celles données par Adrien Junius dans son *Nomenclator*, imprimé à Anvers en 1567, chez Plantin, et dont les pages 366-379 sont consacrées aux instrumens de musique et à ce qui y a rapport, *musica instrumenta eòque spectantia*.

Souffrez que je vous cite un second manuscrit. Le célèbre Jean Paul, partageant la do-

mination du monde, accordait l'empire des eaux aux Anglais, celui de la terre aux Français, et aux Allemands celui de l'air. Des trois lots je préfèrerais le dernier si je n'aimais davantage encore l'empire des manuscrits et des livres, empire sans despotisme et sans exclusion qui ne peut faire envie à nos *Publicolas* avides de pouvoir, à nos *Aristides* altérés d'or.

Le manuscrit dont je veux parler est un recueil d'opuscules de Renier, religieux de St.-Laurent, près de Liége, qui florissait vers l'an 1130, et dont Chapeauville a imprimé la vie de St.-Lambert, *Gesta*, etc. t. 1, pp. 410-434. Il à été écrit sur parchemin au XIIe siècle, provient primitivement du monastère de St.-Laurent et a appartenu à l'abbé J. H. Janssens, professeur au collége philosophique, lequel l'a cédé à la bibliothéque de l'université de Louvain.

Parmi les opuscules de Renier, il s'en trouve un intitulé : *Libellus magistri Reineri loci hujus monachi super opuscula quorundam abbatum et fratrum*. Cette pièce importante a été imprimée par le bénédictin Bernard Pez, *anecdotorum thesaurus novissimus*, Aug. Vind. 1721, in-fol.,

et les premiers auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* l'invoquent plus d'une fois. Mais Pez n'a pas donné le *fac-simile* ci-joint d'un cantique composé et copié vraisemblablement par Renier lui-même au bas d'une des pages de son manuscrit.

L'auteur saisit toujours avec un empressement marqué l'occasion de mentionner les compositions musicales de ses confrères et semble se glorifier d'être musicien lui-même. Et quel talent, en effet, s'allie mieux avec la piété que celui qui exalte l'âme, la plonge en d'ineffables extases et lui ouvre des voies inconnues vers le ciel ?

On ne saurait prétendre que Renier fait seulement mention d'hymnes et de chants religieux sous le rapport de la versification ou de la poésie ; ses expressions sont trop explicites pour ne pas s'appliquer à la musique.

Voici ce qu'il rapporte de Wazelinus, septième abbé de son monastère :

De transfiguratione Domini, de sanctis Agaunensibus, de sancto Apollinare martyre solemnes composuit cantus.

Le talent de Gislebert est encore plus expres-

sément désigné : *Quid dum ceteris polleret artibus, maximè tamen in musicâ dulces faciebat modos, quemadmodum liquet in cantibus quos vel de S. Georgio martyre, vel de sanctâ Rageruflâ virgine, nec non de sanctâ Beggâ composuit.*

L'écolâtre Jean semble avoir été plus fécond : *Binos etiam cantus composuit, id est de S. Christoforo martyre et de S. Mariâ Egyptiâ. Historiam Thobie itemque martyrium S. Stephani protomartyris heroïco pede percurrit et cantica canticorum aliquanta ex parte antiphonatim modulatus est....* Un autre frère appelé Nizon était également habile : *Claras edidit melodias de sanctis Johanne et Paulo martyribus, de sanctis Nazario et Celso, de domino Frederico Leodiensi episcopo ex cujus etiam gestis, obitu vel miraculis libellum scripsit.*

Renier parle aussi de lui-même. Dans une maladie il eut une vision, et, rendu à la santé, il témoigna sa reconnaissance par de la musique. *Citâ dein sospitate redintegratus sum, sanctisque dormientibus septem, exile quidem et omninò impar, sed præcordiale tamen laudis atque gratiarum actionis munus obtuli, videlicet compositam de ipsis melodiam.*

Il ne s'en tint pas là : *nunc prosâ, nunc versibus, interdùm musicâ studium variabam. Quâ de causâ geminos cantus scilicet de SS. confessoribus Antonio ac Iheronimo orditus sum...... Quem etiam de S. Servatio et S. Beggâ musicâ aliquâ rogatus à canonicis quibusdam composui. De sancto Spiritu septem hymnos ut contexerem frater petiit, cujus deberem dilectioni quo satisfacerem devotioni.*

Prætereà quinque exaravi libellorum opuscula, qualiter diebus nostris ecclesia Leodiensis Bullonicense castrum, pervasoribus triumphatis, divinâ receperit virtute, tituloque præsignavi : Triumphale Bulonicum. Hoc ipsum musico quoque astruxi modulamine.

De sanctis etiam matyribus Cuermaro sive Urbano, exigente fratrûm devotione, geminos cantus composui.

Il y a plus, à la fin de cet opuscule, qui peut-être est autographe, est l'hymne suivant noté, échantillon précieux du savoir faire de Renier :

Pax æterna ab æterno patre huic domui pax
Perennis verbum patris sit pax huic domui pacem
Pius consolator huic prestet domui sæculorum amen.

Voilà donc la liste de M. Kiesewetter et la vôtre, augmentée de quelques nouveaux noms.

On aurait le droit peut-être d'y ajouter un compositeur plus ancien puisqu'il florissait aux IXe et Xe siècles, Étienne, biographe de St.-Lambert et évêque de Liége, dont l'éloge se lit au tome sixième de l'histoire littéraire de la France. Cè prélat en effet, dit Constantin Suysken, p. 24 du t. VI de la collection hagiographique de Ghesquière : « *Profitetur se vetustam S. Lamberti vitam* stylo præpollentioris ingenii *compsisse, subnexuisseque*, musicæ artis ratione authenticâ, cum antiphonis responsoria nova, in quibus ordini lectionem respondet series tonorum. » C'étaient des antiennes et des répons pour les vêpres, matines et laudes. Va donc pour l'évêque Étienne. Au XIe siècle Helbert, de Liége, moine de St.-Hubert, était un *grand musicien* et un calculateur habile, deux choses qui marchaient volontiers ensemble : *in abaco et musicâ triumphans*. Gerber regardait la musique comme la *seconde* aile du mathématicien. Au fait, dans les siècles demi-barbares on faisait tant de cas de la musique que toutes les personnes tant soit peu lettrées y

donnaient une attention particulière, et il était pour eux aussi honteux de l'ignorer qu'il le serait aujourd'hui de ne savoir ni lire ni écrire. On l'enseignait avec le même soin que les plus hautes sciences, mais il ne faut pas confondre la science musicale avec le plein-chant, ce que les mentions empruntées aux écrivains du moyen âge ne distinguent pas toujours assez, de manière qu'un chanteur exercé peut passer pour un compositeur entendu et réciproquement.

Une ordonnance du duc de Brabant Jean III de l'année 1320, confirmée et modifiée en 1361 et en 1381 par ses successeurs Wenceslas et Jeanne, ordonnance que j'ai tirée des manuscrits de Dinterus et d'A Thymo, et que j'ai insérée dans mes mémoires sur l'université de Louvain, règle ce qu'on enseignera aux écoles dont l'établissement était permis à Bruxelles.

Il n'y avait auparavant dans cette ville que *deux* écoles, sous la direction de l'écolâtre de Ste.-Gudule; c'était le bon temps et nous y reviendrons, je l'espère. L'arrêté ou *placard* de 1320, statue que les garçons et les filles apprendront la musique. Elle appartenait cependant au *quadrivium* et semblait par consé-

quent hors du domaine de ces sortes d'établissemens appelés *scholæ triviales*. Mais on était sans doute pénétré de l'opinion d'un Belge qui florissait au XII[e] siècle. Alain de Lille, le *docteur universel* n'a-t-il pas dit dans son *Encyclopædia*, Oper. 395 :

Musica divitias aperit, sua munera, multo
Plena favore, viro concedit, adoptat eundem;
Omne suum velut heredi delegat eidem.
Quæ vox displiceat voci, quæ consonet illi
Monstrat, amicitias vocum, rixasque sonorum
Edocet, et quæ vox turbet, quæ debriet aurem.

Un professeur fameux de l'université de Louvain, Martin Van Dorp ou Dorpius, fit un éloge non moins magnifique du même art, à l'ouverture des cours en 1513.

Antoine de Rovere florissait en 1482. Il était de Bruges, et a écrit en flamand *l'excellente chronique* de Flandre; il prenait sans façon, le titre de *noble rhétoricien et musicien*, comme aujourd'hui l'on se délivre dans les journaux le brevet de grand homme, mais avec moins de candeur et surtout de probité.

L'espagnol Louis Vives, qui enseigna égale-

ment à Louvain et qui date de Bruges 1531 ses douze livres sur les arts, considère la poésie comme une dépendance de la musique et, sous le point de vue technologique, ramène celle-ci à la science du calcul. Il se plaint toutefois que ses contemporains n'aient pas l'oreille aussi délicate que les anciens, ce qui rend, suivant lui, impossible le retour des prodiges que l'harmonie opéra jadis, prodiges détaillés dans les *Reflections on ancient and modern music* (London, 1749, 8°) dont les *acta eruditorum* pour 1752 offrent une analyse (pp. 406 — 409), et expliqués par Burette dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions. Nicolas Brontius de Douai qui, en 1541, écrivit pour le jeune Charles de Croy, prince de Chimay, un traité sur l'utilité et l'harmonie des arts, ne consacre à la musique qu'un lieu commun, mais qui témoigne de l'estime que les savans eux-mêmes professaient pour elle. Molière, dans son *Bourgeois Gentilhomme*, à moins qu'il n'ait peint des ridicules exclusivement français, a donc calomnié la philosophie en la mettant aux prises avec l'art de filer, de mesurer et de combiner des sons. Calomnier les marquis, la phi-

losophie et la médecine ! Le sieur de Visé avait bien raison d'accuser Molière de lèze-majesté divine et humaine ! Mais n'allons pas si vite ; ne sautons pas tout d'un coup au XVII[e] siècle ; avant d'arriver là, nous pouvons glaner encore sur la route.

Plusieurs souverains de la Belgique sont cités à cause de la protection qu'ils accordaient aux ménestrels. Adenès, auquel, pour le remarquer en passant, l'*Encyclopédie pittoresque* [1] consacre une excellente notice, déclare que Henri III, duc de Brabant, lui fit apprendre son métier :

Ce livre de *Cléomadès*
Rimay-je li rois Adenès
Menestrel au bon duc Henri
Fui. Cil maleva et norri

1 En relisant cette lettre, je reçois un journal où mon illustre ami M. Lerminier, dans un article étincelant de style et de nobles pensées, fait le plus grand éloge de cet ouvrage populaire rédigé par MM. Leroux et Reynaud auxquels, je veux bien convenir que j'en suis fier, une ancienne affection me lie pareillement et qui sont deux des plus beaux caractères de l'époque actuelle. La *Revue Universelle*, imprimée à Bruxelles, a eu l'heureuse idée de s'emparer de ce morceau capital.

Et me fist mon mestier apprendre,
Dieu l'en ville guerdon rendre
Aves ses ame en Paradis.

Or, la musique était une partie essentielle de l'éducation du ménestrel. Dans le *Fabliau des deux Menestriers*, l'un d'eux, voulant faire valoir son mérite, dit en effet :

Ge sui juglere de viele ;
Si sai de muse et de frestele,
Et de harpe et de cliphonie,
De la gigue, de l'armonie,
Et el salteire et en la rote.

C'est de Gui de Dampierre, comte de Flandre, que le même Adenès a dit :

Li jongleor devront bien plorer
Quant il mourra, car moult pourront aller
Ains que tel pere puissent recouvrer.

Les ducs de Bourgogne de la maison de Valois aimèrent aussi les arts. A commencer de Philippe-le-Hardi, ils eurent tous une musique réglée. Les états publiés à la suite du *journal de Paris* portent, sous ce prince :

Pages de la musique, harpeurs ou joueurs de harpes, menestriers ou violons.

Louys Mulier, menestrier du duc.

Un compte de 1417 le qualifie de *familier du duc.*

Hautbois, trompettes.

Sous Jean-sans-Peur :

Un clerc de musique. Pages de la musique. Douze menestriers :

Henri de Houz, 60 écus par an.
Thibault d'Estrabourg (de Strasbourg), id.
Jean Honnesic, id.
Guillaume Caillet, id.
Six harpeurs, hautbois, trompettes :
Paulin d'Alexandrie, trompette du duc, 60 écus par an.
Christophle d'Arbonne, id. id.
Hennequin Couppetrippes, id. id.

(Ce dernier nom rappelle que, dans le fabliau des *deux menestriers* cité plus haut, on voit que ces artistes affectaient des sobriquets ou noms de guerre singuliers, tels que *fier-à-bras*, *brise-verre*, *tourne-en-fuite*, *tranche-côte*, etc.)

Sous Philippe-le-Bon :

Clerc de Musique. Musiciens. Pages de la musique. Douze menestriers ou violons. Six harpeurs. Hautbois. Trompettes. Six trompettes de guerre du duc.

Au célèbre banquet du *vœu du Faisan*, donné par ce prince, à Lille, en 1453, sur l'une des tables on vit une église remplie de chantres, dont la voix était accompagnée d'un carillon ; un énorme pâté renfermait vingt-huit joueurs d'instrumens.

Sous le règne de Charles-le-Téméraire il n'est rien marqué dans les états susdits, mais nous apprenons d'Olivier de la Marche, que ce prince lui-même n'était pas un musicien médiocre pour le temps et eu égard à sa qualité de prince. « Il apprit, dit Olivier, il apprit l'art de mu-
» sique si perfectement, qu'il mectait sus chan-
» sons et motets et avait l'art perfectement en
» soi. » Il est à croire néanmoins que, par la suite, il fit peu d'usage de toutes ces *perfections* et qu'à l'oreille du farouche Charles, le bruit du combat valait mieux que toutes les musiques du monde. C'est au banquet de ses noces que

l'on imagina des sangliers qui jouaient de la trompette, des chevreaux et un bouc qui jouaient de la trompe et du hautbois, des loups qui jouaient de la flûte et des ânes qui chantaient. C'étaient, on le pense bien, des hommes travestis en bêtes, qui remplissaient ces rôles. Mais plus tard, lorsque Philippe II fut reçu solennellement à Bruxelles, les habitans de cette ville le régalèrent d'un concert de chats véritables, digne pendant du concert de cochons, inventé pour amuser Louis XI. Le goût ne s'était guère épuré.

Vous comptez *Busnois*, que d'autres écrivent *Bugnois*, parmi les chanteurs de Charles de Bourgogne. Molinet, en sa chronique rimée, continuation de celle de Chastellain, le met à côté d'Okergan, d'Alexandre Agricola et de Josquin des Prés qui n'étaient pas seulement des théoriciens habiles, mais des exécutans de première force :

J'ay veu, comme il me semble,
Ung fort homme d'honneur
Luy seul chanter ensemble
Et dessus et teneur;
Olbeken, Alexandre,

Jossequin ne Bugnois
Qui sçavent chants espandre,
Ne font tels esbanois.

Le même Molinet adresse cette pièce de vers *à Monseigneur le Doyen de Vorne (Furnes) Maistre Anthoine Bugnois :*

Je te rends honneur et tribuz
Sur tous autres, car je cognois
Que tu es instruict et imbus
En tous musicaux esbanois.
Tu prospères, sans nul abus,
En ce bas pays flandrinois,
En sucre en poudre doribus
Et en brouetz Sarrazynois ;
Tes porées et tes cabuz
Vallent mieulx que tous mes tournois,
Tes champs sont floris et herbus
Mieulx que ne sont les vers aulnois, etc.

Il a fait de plus quelques bouts rimés adressés à Louis Compère :

Compère, vous passez le temps
En amours, comme je suppose,
Vous nourrissez les bien chantans
De l'art que vostre engin compose, etc.

C'est au gendre posthume de Charles-le-Té-

méraire que l'Allemagne est redevable de sa première école de musique, car il paraît incontestable que Maximilien emporta dans son pays les traditions des musiciens belges et y attira plusieurs de ces artistes. J'ai consigné ailleurs un extrait du livre noté des basses danses de sa fille Marguerite [1]; à la fin du mémoire de M. de Laserna sur la bibliothéque de Bourgogne, il y a une notice succincte des célèbres musiciens belges; voici ceux qui y sont nommés :

* Josquin de Prez ou des Prés.
* Aubert Ockergan, que vous appelez Jean.
* Jean le Teinturier.
* Simon Van der Eycken. (*Bibl. Belg.* 11, 1102.)
Agricola.
* Jacquet Van Berchem.
Brunel ou Brumel.
* Compère (Louis.)
Pierre de Vicq.
* Adrien Willaer ou Willaert.
* Cyprien Rorus.

1 Notices et extraits des MSS de la Bibl. de Bourgogne, Ire partie.

Henri Isaac.

* Pierre de la Rue.

Jean Fuisnier.

* Jean mouton.

* Orland de Lattre ou Lassus (d'après la raison que vous en donnez, ce dernier nom serait le véritable.)

J'ai marqué par des astérisques les artistes dont vous avez parlé. Les noms d'*Agricola* et de *Brunel* qui n'en ont point, se sont rencontrés, il est vrai, sous votre plume ; mais ils ne sont point entrés dans votre texte et font seulement partie d'une citation en vers.

Il ne me semble pas non plus que vous fassiez mention d'André Pevernage, que vôtre concurrent M. P. J. Surmont ne passe point sous silence, et qui lui était indiqué par Foppens, Jacques van Eycke et d'autres encore.

La *Déploration* de Crestin *sur le trépas de feu Ockergan*, contient les noms de quantité d'artistes du temps, entre autres de Dufay et de Lannoy, *barrizon très-notable*. Au surplus, j'ai transcrit tout ce passage dans mes *Archiv.*, tome V, pp. 257 et suivans [1] ainsi que les

[1] Voy. aussi le tom. III, pag. 46-46.

vers latins de Ph. Brasseur, en ses *Sydera illustrium Hannoniæ scriptorum* sur Philippe du Mont, qui ne s'est jamais appelé *Philippe Mons*, comme vous dites, Jossequin des Prés et Roland de Lassus. A cette occasion, j'ai rapporté, d'après G. J. de Boussu, que le dernier donna lieu à cette exclamation admirative *quel Orlande!* dont les Montois, suivant lui, se servaient pour signifier un divertissement extraordinaire.

Le *citandi pruritus* qui s'est emparé de moi me force à mettre sous vos yeux un passage des *Res Flandricæ* de notre bon chroniqueur Jacques de Meyer, pour lequel je professe, en mon particulier, une si haute estime. Il y fait ressortir le talent des Flamands pour la musique et vante Alexandre (Agricola) chanteur de Philippe-le-Beau, Pierre De Vicq, chanteur de Charles-Quint, Adrien Willaert de Rousselaer et non de Bruges, ainsi que vous l'avancez, chanteur du roi de Hongrie, Thomas Martin et ses frères Pierre et Jean, d'Armentières, enfin l'organiste Jacques l'Aveugle de Bruges. J'en viens aux termes mêmes de mon vieil ami, car vous n'êtes pas homme à vous effaroucher d'un peu

de latin. « Fecunda insuper genitrix est Flan-
» dria laudatissimorum cantorum. Si quidem
» vocum nobilitate quâcumvis christiani orbis
» gente certare potest. Testes sunt *Alexander*,
» nuper Philippi principis cantor, *Petrus Vi-*
» *canus*, cantor maximi principis Caroli, *Adria-*
» *nus Willardus*, Rosilaria oriundus, cantor
» regis Ungariæ, *Thomas Martinus*, cum fra-
» tribus *Petro* ac *Joanne* patriâ Armentarius :
» monachus nunc (1531), ut audio, Carthu-
» siensis in Ambianis. Vulgus in factitandis
» patrio sermone rithmicis cantilenis mirum se
» præstat artificem, licet non injuriâ quidem
» ab Erasmo taxentur, qui lasciviam illis inter-
» miscere solent. Inter hydraulas verò, dictos
» vulgo organistas, celeberrimam obtinet fa-
» mam Brugis ad Virginis *Jacobus Cæcus*, ab
» oculorum labe cognomen sortitus. »

Les œuvres manuscrites de Jérôme Busleyden, conservées à la bibliothéque de Bourgogne, et qui, loin d'être aussi intéressantes qu'on pourrait le supposer, n'offrent presque rien qui soit digne d'attention, contiennent ces lignes sur *Charles l'aveugle*, de Bruges : « Mitto (*Sylvio*
» *suo*) pœana deiparæ virgini dicatum ; à Ca-

» Jacobo Brugensi cæco, oratore et musico sua
» ætatis clarissimo editum. » Ce Charles était-il distinct de Jacques? Il semblerait que oui, malgré la singularité de deux aveugles supérieurs dans le même art, et vivant à la même époque dans la même ville.

Burney dont, par parenthèse, vous semblez n'avoir pas assez souvent consulté la belle histoire de la musique et dont vous passez entièrement sous silence le curieux voyage musical, en Italie, en France, en Allemagne et aux Pays-Bas, Burney rapporte au célèbre philologue Rodolphe Agricola la construction primitive de l'orgue de l'église Saint-Martin, à Groningue [1]. Rien de surprenant, puisque Agricola avait le renom d'un savant universel. La *Bibliothèque Belgique* dit de lui, d'après Érasme [2], *Nulla pars musices, quam non exactissimè calleret*, et Melchior Adam : *Canebat voce, flatu, pulsu.* Je suis charmé, pour moi, de voir conquérir à la musique un si excellent homme.

1 The present state of music in Germ. the Neth. II, 282.

2 Adag. *quid canis cum balneo?*

Qui construisit l'orgue de Harlem ? La question vaudrait bien la peine d'être éclaircie, car cet orgue est, au jugement de Burney et d'après l'opinion commune, le plus bel orgue du monde ; à l'exception peut-être de celui de la cathédrale de Séville qui est plus grand et plus étendu. . . . .

La puissante et poétique harmonie de l'orgue, si propre à inspirer le recueillement et la piété, était peu du goût de l'archevêque de Malines Hovius mort en 1620. Il lui préférait la simplicité du chant grégorien sans accompagnement. Comme ce chant était conservé avec toute sa pureté parmi les récollets de Bruxelles, le prélat venait souvent dans leur église et faisait cesser l'orgue pour mieux entendre ces pères. « Illustriss.... D. Mathias Hovius, dit Sanderus [1], arch. Mechliniensis, sæpè ad chorum veniebat, ut audiret illos cantantes vesperas, rogabat ut organa cessarent, præferens cantum eorum dulci organorum sono; absolutis vesperis sæpè illud ingeminabat : *utinàm clerum meum ad tàm decentem, devotam et accuratam quadra-*

1 Chorogr. sacra Brabantiæ, III. 159.

consentit à faire de quelques motets, de maints fragmens de *messes* et de *vêpres* une espèce d'opéra, travail profane, sanctifié par son origine. La princesse de Ligne fut priée d'accorder sa protection à cette œuvre nationale annoncée comme telle depuis plusieurs mois sur l'affiche. Elle promit sa grande loge et son plus beau carrosse pour le jour de la représentation, et l'heureux Van Helmont mit en réquisition tous les diamans de sa famille. Rien de trop beau quand il s'agit de parer une gloire du pays. Le moment tant désiré était arrivé. Le compositeur en grande toilette, escorté de sa femme, de ses enfans, de ses neveux et nièces, alla prendre place en face du théâtre, au milieu de ces murmures flatteurs: C'est le compositeur lui-même! c'est lui! — Tous les yeux se dirigent vers la loge de la princesse de Ligne. Van Helmont se lève avec dignité et salue, et l'on applaudit. L'ouverture composée dans le genre d'un *Veni creator*, avec force trompettes et tymballes, enlève de nouveaux, de plus vifs applaudissemens, et voilà tous les Van Helmont dans l'ivresse. Le père, lui, battait la mesure sur le bourrelet de la loge avec ses deux mains tout étincelantes de

pierreries ; quand, ô douleur ! le premier air, par son étrangeté savante, provoque un coup de sifflet. Les mains de Van Helmont abandonnent précipitamment le bourrelet comme si elles avaient touché un fer chaud ; c'en était fait, l'envie était éveillée : un second, un troisième, des milliers de coups de sifflets partent sans interruption. Tout le monde, dans la loge, frappé de consternation, se jette à quatre pattes : on ouvre clandestinement la porte et l'on descend les escaliers comme Rousseau veut que marche l'homme de la nature : mais les sifflets attendaient sur le perron. Ce fut l'enterrement de l'*Amant Légataire*.

Revenons aux temps anciens, les seuls dont je me fusse promis de m'occuper, et hâtons-nous d'oublier cet épisode de la triste histoire de nos arts sous l'empire.

L'endroit où Rabelais passe en revue quelques-uns de nos musiciens ne vous était pas inconnu ; il ne pouvait l'être. Vous y faites allusion, à propos d'Okenheim ou Ockergan et de Josquin des Prés. J'estime qu'on reviendrait avec profit sur ce passage, même après le commentaire des commentaires de MM. Eloi Johan-

neau et Esmangart. Ces messieurs avancent, par exemple, qu'Érasme parle avec beaucoup d'estime d'Hobrecht qui lui apprit à chanter dans la cathédrale d'Utrecht. Vous avez plus exactement rapporté cette anecdote d'après Glareanus, car pour ce qui est d'Érasme lui-même, dont les écrits me sont assez familiers, par parenthèse, je n'y ai rien trouvé de relatif à Hobrecht, ce qui toutefois ne signifie pas que j'aie bien vu. Je me défie trop de mes yeux et de mon attention, pour me permettre une assertion tranchante.

Seulement parmi les lettres d'Érasme j'en trouve une datée du 30 juillet 1501, et écrite par Antoine de Berghes, abbé de St-Bertin, au cardinal Jean de Médicis en lui envoyant deux chansons nouvellement composées par le meilleur musicien de St-Omer qui s'était formé en Italie.... « *Mitto autem cantiunculas musicæ duas : quod ego munus, tametsi perquam exiguum, ac ciceronianâ etiam levidensâ levius, tamen haud ingratum fore confido, vel quod es ipse hujus artis antiquissimæ omniumque consensu divinæ scientissimus, itidem ut aliarum omnium, vel quod cantilena recens est et nuper-*

rimè nata, et ex eo quidem nata qui se quondam in clarissimâ Medicum familiâ prædicat alitum fuisse, quæ mihi nimirum ingeniis excitandis ornandisque studiis cœlitiis data fuisse videtur. Is est in nostrâ urbe musicæ artis princeps. Jusqu'ici j'ignore quel était ce grand homme de Saint-Omer.

Vous alléguez la préface de Ronsard pour un recueil de chansons, adressé à Charles IX. Souffrez que je reprenne cette légère inexactitude. La préface où paraissent tant de musiciens belges, est adressée au roi Henri II. Ce n'est là qu'une minutie. Mais rien n'est minutieux comme l'histoire littéraire.

Vous pouviez rappeler que ce fut sur plusieurs airs en vogue du fameux Jossequin des Prés que F. J. Bodoin, un des premiers auteurs de Noëls, composa les siens au seizième siècle. M. Ferdinand Denis dont la littérature est aussi variée que son imagination est vive, en a fait la remarque.

Vous dites encore qu'il est fâcheux qu'il ne reste rien de Gérard de Turnhout. Je puis mettre fin à vos regrets en vous signalant ce recueil :

Gerardi à Turnhout Tricinia sacrarum ac aliarum cantionum, Lovanii, 1569, in-4°.

Amateur, comme je le suis, de la bibliographie en général, je n'ai pu négliger celle de la musique. Il me sera, en conséquence, aisé de vous offrir ici un catalogue assez curieux de nos anciennes impressions musicales. La *typographia musica* de Pierre Phalèse se distingua surtout par son activité. Je me contenterai de citer :

Pratum musicum longe amœnissimum, cujus spatiosissimo eoque jucundissimo ambitu (præter varii generis axiomata seu phantasias) comprehenduntur... omnia ad testudinis tabulaturam fideliter redacta, per id genus musices experientissimum artificem Emanuelem Hadrianium Anverpiensem. Antv. Pet. Phalesius, 1584, in-fol. ib. 1592.

Dans sa dédicace au magnifique seigneur Balthasar de Robiano, bourgeois et marchand d'Anvers, Adriansens déclare qu'il a fait une étude approfondie de la musique et qu'il est arrivé sur la guitare aussi loin que l'on pouvait aller. Parmi les morceaux de son recueil on distingue :

A quattro :

Anchorche col partire. — Cypriano de Rore.
Appariran per me. — Orlando di Lasso.
Avecque vous. — Le même.
Ma donna mia pieta. — Le même.
O s'io potessi donna. — Giachet Berchem.
Poi ch' el mia largo pianto. — Orlando di Lasso.

A cinque :

Cara la vita mia. — Giaches de Wert.
Poi : seconda parte.
Comme la tourterelle. — Filippo de Monte.
D'un si bel fuoco. — Giaches de Wert.
Scorgo : seconda parte.
Et d'où venez-vous. — Orl. di Lasso.
Le Rossignol. — Id.
Primum potum. — Noé Feignient.
Suzanne un jour. — Orl. di Lasso.
Veni in hortum meum. — Id.
Carmina duobus testudinibus accommodata :
Chi per voi non sospir. — Noé Feignient.

Carmina 3 testudinum :

Ma donna mia pieta — Orl. di Lasso.

Carmina 4 testudinum :

Als ick winde. — HUB. WALRANT.

O villanella. — ID.

Dans le *convito musicale di Horatio Vecchi da Madonna*, imprimé en 1598 à Anvers, par Pierre Phalèse et la veuve de Jean Belle, in-4° oblong, il y a des airs de *Gioseppe Caimo*, dont la famille est encore établie aux Pays-Bas, de Philippe Dumont, de Giaches de Wert et de Corneille Verdonck de qui la muse trouva l'occasion de s'exercer à la première entrée d'Albert et d'Isabelle à Anvers. Six enfans portés par un éléphant, et dont l'un représentait l'hymen, chantèrent ces paroles, mises en musique par ce compositeur célèbre :

Prome novas, Hymenæe, faces, nova gaudia Belgis,
Serta salutifero myrtea sparge toro.
Diva petit thalamum divos genitura jugalem,
Pax fit amore, salus fœdere, dote quies.

La musique en contre-point-double (sans mesure barrée), se lit pp. 270—271, de l'*Historica narratio* de Jean Bochius, Anv. 1602, in-fol.

Avez-vous dans votre bibliothéque les ouvrages ou éditions qui suivent? En général, celles

que vous citez sont des plus anciennes et des meilleures. Le Conservatoire, les bibliothéques de Paris, entre autres celle de Ste-Geneviève, vous offraient des ressources immenses que vous vous êtes appropriées. Il est entendu que je ne vous recopierai pas.

OEUVRES MUSICALES.

Adriani Willaert, musica nova 3, 4, 5, 6 *et* 7 *vocum*, *Venet.* 1559, 1569, 4° *ital.*

Orlandi di Lassus madrigalium libri tres, quatuor vocum, italicè, Venetiis 1565, 4°. — Madrigalium libri tres quinque vocum, ib. 1565, 4°. — Madrigalium libri quatuor, quinque vocum, ib. 1567, 4°. — Mutetorum lib. duo, quatuor, quinque, sex, octo et decem vocum. Parisiis 1566, 4°. — Sacrarum cantionum lib. IV, quinque, sex, septem et octo vocum. Venetiis 1566, 4°. — Novem lectiones ex historiâ Hiobi, quatuor vocum, ib. 1565. Norimb. 1597. Lugdun. 1566, Lovan. 1577, 4°. — *Magnificat* octo tonorum, quatuor, quinque et sex vocum, Norimb. 1567, 1568, 1572, 4°. Aug. Vindel. 1601. — His accesserunt aliæ quatuor ab ejusdem. *Orlandi* filio hactenùs nunquàm editæ. Monachii

1602 in-fol. Antv. 1607, 4°. — Selectissimæ cantiones quas mutetas vocant, partim omnino novæ, partim nusquàm in Germaniâ excusæ, quatuor, quinque et sex vocum, Norimb. 1578, 4°. — Cantiones aliquot quinque vocum, tum vivâ voce, tum omnis generis instrmentis cantatu commodissimæ. Mon. 1569, 4°. — Selectiorum aliquot cantionum sacrarum sex vocum fasciculus, cum tribus dialogis octo vocum. ib. 1570, 4°. — Moduli quinis vocibus nunquam hactenùs editi. Lovan. 1571, 4°. — Modulorum quinis vocibus constantium libri tres, ib., 1571, 4°. — Sex cantiones latinæ quatuor vocum, adjuncto dialogo octo vocum (It. et All., Fr. et Italien), Monachii, 1572, 4°. — Fasciculus aliquot cantionum, quinque vocum, ib. 1572, 4°. — Patrocinium musices, cantionum quas mutetas vocant, opus novum, quinque tomis digestum, quorum 1, 5 et 3 nunc in lucem prodierunt, grandissimis pro choro notis et folio regali impressum. ib. 1573. — Patrocinium musices, passio quinque vocum et lectiones matutinæ de nativitate Christi quatuor vocum, pars quarta, ib. in-folio regali, 1575. — Mutetarum liber, cum vivæ voci, tum instr. appl. 1575, 4°. —

Nov. cantiones duor. vocum ib. 1577. — Patrocinii musices pars quinta, continens magnificat aliquot, quatuor, quinque et sex vocum, ib. 1576, in-folio regali. — Selectissimæ cantiones, quas vulgo mutetas vocant, partim nusquàm in Germaniâ excusæ, sex et pluribus vocibus compositæ. Huic editioni accessere omnes *Orlandi* mutetæ, quæ in veteri thesauro nostro musico continebantur, cum aliis quibusdam, ità ut ferè tertiâ parte opus hoc sit auctius. Norimb. 1579, 4° — Theatrum musicum, aliorumque præstantissimorum musicorum selectissimas cantiones sacras quatuor, quinque et plurium vocum repræsentans, 1580, 4°. — Sex vocum cantiones selectæ in usum academiæ Argentoratensis. Argent. 1580, 8°. — Missarum libri quatuor et quinque vocum. Norimb. 1581, 8°. — Fasciculi aliquot sacr. cantion. cum quatuor, quinque, sex et octo vocibus, anteà quidem separatim excusi, nunc verò in unum corpus redacti, auctoris consens. ib. 1582. — Missæ variis concentibus ornatæ, cum cantico beatæ Mariæ, octo modis musicis variato. Parisiis, 1583, in-fol. — Psalmi pœnitentiales modis musicis redditi. His accessit Ps. 148 : *Laudate Dominum de cœlis,*

quinque vocum, Monachii 1584, 4°, Duaci, 1600 A. — Cantica sacra, recens numeris et modulis mus. ornata, sex et octo voc. ib. 1585, 4°. — Cantion. quat. voc. recens singulari industriâ compositæ, ib. 1585, 4°. — Hieremiæ prophetæ lamentationes et aliæ piæ cantiones, nunquàm antehac visæ, ib. 1585, 4°. — *Magnificat* quatuor, quinque et sex vocibus, ad imitationem cantilenaram quarundam, singulari concentûs hilaritate excellentium. Ib. 1587, fol. — Tertium opus musicum continens lectiones Hiobi et mutetas seu cantiones sacras, quatuor, quinque et sex vocum. Additæ sunt etiam in fine aliquot piæ *Ferdinandi Lassi* cantilenæ, nunc primum in lucem editæ. Norimb. 1588, 4°. — Libri mutetarum, quæ cùm vivæ voci, tùm omnes generis instrumentis musicis commodissimè applicari possunt. Monachii 1591, 4°. — Cantiones sacræ sex vocum, quos vulgo mutetas vocant. Græcii Styriæ, 1594, 4°. — Cantiones quinque vocum ab *Orlando* et ejus filio *Ferdinando di Lasso* compositæ. Monachii, 1596, 4°. — Quinquaginta psalmi gallicè, Heidelbergæ, 1797, 4°. — Sacrarum cantionum flosculi, Antv. 1607, V, 4°. — Prophetiæ Sibyl-

larum quatuor vocibus, chromatico more singulari confectæ industrià et per *Rodolphum* ejus filium typis datæ, 1600, H, 8°. — Cantiones sacræ ab *Orlando di Lasso* et ejus filio *Rodolpho*, sex vocibus compositæ, typis jam primum subjectæ. Monachii, 1601, V, 4°. — Magnum opus musicum, complectens omnes cantiones, quas mutetas vocant, tam antea editas quam hactenus nondum publicatas, ab ejusdem filiis summo studio collectum. Aug. 1609, V, f. [1]. — Missæ posthumæ ritu veteri romano catholico, in modos quà sextos, quà octenos, hactenùs ineditæ et omnium quos edidit lectissimæ, vulgatæ studio filii ejus *Rodolphi*. Monach. 1612, in-folio reg. — Thrésor de musique d'Orlando de Lassus, contenant ses chansons à 4, 5 et 6 parties. 1576, 8° obl.

Orlandi di Lassus et *Cypriani de Rore*, cantionum sacrarum libr. II, 4 voc. Lov. 1569, 4°. Eorundem lib. IV cantionum Gallicarum, 4 et 5 voc. composit. ib. 1570, 4°.

[1] Vous en signalez une édition de Munich en 8 vol. in-folio sans en marquer la date, pag. 44 de votre mémoire.

CANTIQUES SACRÉS

Christiani Hollandi cantiones 4, 5, 6, 7 et 8 vocum Monachii, 1570.

Clementis non Papæ cantiones Gallicæ. Lov. 1569. (Cet ouvrage est désigné dans votre mémoire, je m'en aperçois à l'instant.)

Cyprian. de Rore cantiones sacræ 4 voc. Venet. 1573, 4°.

Ejusdem Gall. cantionum lib. quatuor. Lov. 1570.

Ferdinandi Lassi cantiones sacræ suavissimæ et omnium musicorum instrumentorum harmoniæ perquàm accommodatæ, aliàs nec visæ, nec unquàm typis subjectæ. Græcii, 1588, 4°.

Jaches Wert modulationum sacrarum 5 et 6 voc. libri tres, in unum volumen redacti. Norimb. 1583, 4°.

Jacobi Archadet (Arckadelt) excellentes cantiones, Lugd. 1572, 1589, Gall. 4°.

Jacobi de Brougk (*sic*) cantiones tum sacræ tum profanæ, 5, 6 et 8 voc. Antv. 1579, 4°.

Jacobi Clementis non Papæ lib. VII cantion. sacr. 4 voc. Lov. 1567, 4°.

Jacobi Floris cantiones sacræ et profanæ trium vocum. ib. 1573, 4°.

Joachimi Van den Hoven deliciæ musicæ, sive cantiones è quam plurimis præstantissimis nostri ævi musicorum libris selecti, ad testudinis usum accomm. Lugd. Batav. 1612, V, fol.

Joannis Turnhout sacræ cantiones 5 et 6 voc. Duaci, 1600 A, 4°.

Nicolai Gomberti cantiones sacræ 5 voc. lib. I et II, Venet. 1564, 4°.

Philippi de Monte sacrar. cantion. lib. I, II, III, IV et V. Venetiis, 1579.

Ejusdem cantiones Gallicæ, 5, 6 et 7 voc. ib. 1575.

Rodolphi de Lasso cantiones selectæ 4 voc. Monach. 1606, V, 4°.

Severini Corneti cantiones 5, 6, 7 et 8 voc. Antv. 1582, 1595, 4°.

CHANT D'ÉGLISE.

Andreæ Pervernagis cantiones sacræ ad præcipua ecclesiæ festa et dies dominicas totius anni directæ, 6, 7 et 8 vocib. compos. Francof. 1602, A. 4°.

Andreæ Pevernagis harmonia cælestis 4, 5, 6 et 8 vocum, 1606, 4°.

Mathiæ Merckeri Belgæ concentus harmonici varii generis instrumentis quibusvis congruentes, 2, 3, 4, 5 en 9 voc. Francof. 1613, A. 4°.

Andreæ Pervernagii missæ 5, 6 et 7, voc. Antv. 1603, 4°.

Arnoldi Flandri misse solenne, a 6 voc. : *si fortuna favet*. Dilingæ, 1608, 4°.

Clementis non Papæ missæ defunctorum. Lov. 1570, fol. reg.

Cypriani de Rore, Annibalis Patavini et *Orlandi* libri missarum 4, 5 et 6 vol. Venet. 1566, 4°.

Jacobi Archadet missæ tres, cum 4, 5 et voc. Lutet. 1583, 4°.

Philippi de Monte missa ad modulam : *Benedicta dies*, 6 voc. Antv. 1580, fol. reg.

Litaniæ VII Deiparæ Virginis musicè de cantandæ, Antv. Petr. Phalesius, 15, 98. 8°.

MOTETS ET PSAUMES.

Adriani Willart cantiones musicæ seu mutetæ cum aliis ejusdem cantionibus italicis 4, 5, 6 et 7 voc. 1569, 4°.

Cypriani de Rore et aliorum artificum moteta

4 voc. paribus decanenda, Venet. 1565, 4°.

Het vierde musyck boexken met dry parthien, waer inne begrepen syn die (121) psalmen van David, gecomponeert by Jacobus Clement non papa, den tenor altyt houdende die voise van gemeyne bekende liedekens, seer lustich om singen ter eeren Gods, gedrukt t'Aantwerpen by Tielman Susato, wonende voer die Nyeuwe Waghe in den Cromhorn, 1556, in-8° obl. (M. Hoffmann a indiqué ce rare volume dans ses *Horæ Belgicæ* I, 115, ainsi que le suivant). — Souter liedekens gemaect ter eeren Gods op alle die psalmen van David, Antw. — Symon Cock, 1540, 190 pp. in-8°. *Voy.* J.-F. Willems, *Mengelingen*, p. 291.

Jaches Wert motetarum 5 voc. lib. 1 Norimb. 1568, Venet. 1566, 4°.

Ejusdem motetarum lib. duo 5 voc. Venet. 1565, 4°.

Jacobi Clementis non Papæ lib. VII cantionum sacrarum, vulgo moteta vocat., 4 voc. Lovan. 1567, 4°.

Nic. Gomberti motetorum lib. 1, 4 voc, Venetiis, 1564, 4°.

Severini Corneti cantiones, mutetæ, 5, 6, 7 et 8 vocum Antv., 1582, 1595, 4°.

Thomæ Crecquilon opus sacrarum cantionum quas vulgo moteta vocat., 5, 6, 8 voc. Lovan. 1576, 4°.

Cypriani de Rore psalmi quatuor voc. Venet. 1559, 1593, 4°.

MADRIGAUX.

Arnoldi Flandri madrigalia, 5 voc. Dilingæ, 1608, 4°.

Cornelii Verdungii madrigalia, 6 voc. Venet. 1604, 4°.

Cypriani de Rora madrigalium lib. 5 voc. ib. 152, 1565, 4°, ital.

Jacobi Archadet madrigalia 4 voc. ib. 1575, 4°.

Noe Faignient madrigalia et motetæ, 4, 5 et 6 voc. Antv. 1569, ejusd. madr., 4, 5 et 8 voc. ib. 1595.

Philippi de Monte madrigalium libri tres, 6 voc. Venet. 1576 et lib. IV, ib. et lib. VII ib. 1578, lib. II madr. 5 voc. ib. 1567, 4°.

Il vago alboreto di madrigali et (*sic*) canzoni a qualtro voci, di diversi autori: alto. Anversa, 1597, 4° obl.

TRIOS.

Adriani Wigliar (Willaert), *Cypriani de Rore*, *Archadele* et *Johannis Gero*, cantiones trium vocum, aliaque madrigalia trisona diversorum auctorum. Venet., 1565, 4°.

Christiani Hollandi triciniorum fasciculus, editus operâ *Polcheri Schwandorffensis*. Monachii, 1573, 4°.

Jacobi Floris modulorum aliqúot tam sacrorum quam profan. cum tribus vocib. liber unus. Lov. 1573. 4°.

MUSIQUE INSTRUMENTALE.

Hortulus cytharæ vulgaris, cum brevi introductione quà quis suo marte artem pulsandæ cytharæ facillimè addiscere possit. Antv. 1592, 4°, lat. et gall.

Joach. Vander Burck Thorida sive cantiones è quam plurimis nostri ævi musicarum libris selectæ. Arnhemiæ, 1601, 4°. — *Adriani Willaert* villanellæ napolitanæ, pars prima et secunda, Venet.

Dit is ee seer schoo boecxke om te leere

make alderhande Tabulatuere wten discante. Daer duer men lichtelyck mach leere spelen opt clavicordiu luyte en fluyte. Gheprint Thantwerpen op die Lombaerde Veste in den Witten Halewint, by Jan Van Ghelen, ghesworen Boeckprinter der C. M. anno. 1568, 4°, dern. sig. 115.

Ouvrage curieux qui est en dialogue entre un maître et son élève. Il est orné de planches et de musique notée, gravées sur bois.

Thesaurus musicus continens selectissima Alberti Ripæ, Valentini Bacfarci (*Becfarci?*) et aliorum præstantissimorum carmina, ad usum chelys vel testudinis accommodata. Quibus adjectæ sunt ingeniosæ quædam Fantasiæ, Pazzomezi, Alemandes, Galliardæ, Bransles atque idgenus cætera, recens in lucem edita Lovanii, Petr. Phalesuis sibi et Joanni Bellero, Bibl. Antv., 1574, 8° obl.

Des chansons reduictz en tabulature de lut à deux, trois et quatre parties, avecq une briefve et familiaire introduction pour entendre et apprendre par soy-mesmes à jouer dudict lut. Louv., Pierre Phalèse, et Anvers, Jean Bellere, 1575, 8° obl. —

Cette bibliothéque musicale qu'il serait pres-

que impossible de rassembler aujourd'hui, pourrait être facilement augmentée, si déjà je n'avais dépassé de beaucoup toutes les bornes permises d'une lettre. Pour la dresser j'ai eu moi-même besoin de recourir à autrui, et la *Bibliotheca philosophica*, publiée en 1616 à Jéna, par Paul Bolduanus, ne m'a pas été d'un petit secours pour l'indication des ouvrages que je n'ai pas encore eu la bonne fortune de rencontrer. Je n'ai voulu y insérer que des articles belges; mais, quelquefois incertain de leur origine, il m'a fallu m'en rapporter à mes conjectures et juger même d'après la *physionomie* des noms. Si j'ai failli, j'en bats ma coulpe d'avance. Je m'exposerais autrement à trop de sévérité, moi qui n'ai pas honte de vous éplucher et de reprendre! Voilà bien de l'impudence! Mais ne faut-il pas marcher avec son siècle, et, si petit qu'on soit, se calquer sur les grands hommes du jour, leçon vivante des contemporains et de la postérité!

Il est possible de déterrer encore quelque illustration belge aujourd'hui négligée, dans les *états des cours* de nos anciens princes et gouverneurs. Ainsi la chapelle de Charles-Quint, en 1547, et une partie de celle des archiducs

Albert et Isabelle se trouve dans les trophées de Brabant, t. III, pp. 106 et 124. Pour la chapelle de Charles-Quint on a mis à contribution le *Catalogus totius aulæ Cæsareæ*. Colon. 1550. Des deux parts il faut seulement corriger quelques noms propres.

Je ne vois pas non plus que vous ayez pris la peine de feuilleter Paquot. Il est fort lourd, d'accord, mais il est exact et consciencieux. Vous trouverez dans ses *mémoires* des notices sur Corneille de Blockland, Orlando, Lasso, Claudin-le-Jeune, Laurent de Vos, etc.

Et le chaste amant de la Meuse, le solitaire d'Ingihoul, l'honnête baron de Villenfagne n'avait-il aucun secours à vous offrir, aucune indication à vous donner [1]? En 1782, il prononça, à la séance publique de la *Société d'Emulation*, un discours sur les artistes liégeois, discours qui, revu, fait partie de ses *mélanges* de 1788.

[1] J'en dirai autant du discours prononcé à Paris, par M. Van Hulthem, dans une réunion d'artistes. Ce bibliophile qui a encouragé tant de jeunes talens, avait cru consoler M. Fétis d'avoir manqué le grand prix de composition, en lui envoyant une médaille qu'il avait fait frapper exprès et que M. Fétis refusa *par modestie*.

Il y mentionne, d'après Renier, ou peut-être, d'après l'*Histoire littéraire de la France*, Wazelin, Gilbert, Jean et Nizon, religieux de St-Laurent. Il ajoute qu'au onzième siècle il y avait des orgues dans le monastère de St-Hubert, ce qui était encore rare, et des personnes instruites pour les toucher. Olbert, abbé de Gembloux, se rendit célèbre par ses chants pour les offices de St-Véron et de Ste-Waudru.

Rodulfe, qui introduisit, sur la fin de ce siècle, à S^{t}.-Trond, où il était abbé, la nouvelle méthode de Gui d'Arezzo pour le chant ecclésiastique, avait composé un volume d'hymnes, noté de sa main, pour les grandes solennités. Cet abbé rapporte dans la chronique de son monastère, que Gontram, aussi abbé de S^{t}.-Trond en 1039, avait une voix si estimée par sa force, son étendue et son harmonie, qu'aux jours solennels on le faisait venir à Liége afin de présider au chœur des chantres.

Vient ensuite l'écolâtre de Liége Francon, sur lequel M. de Villenfagne rapporte le jugement de Burney qui le considère comme l'inventeur des caractères musicaux pour le *temps*.

Au XIIe siècle, auquel appartiennent les re-

ligieux de St.-Laurent déjà deux fois cités, Étienne, abbé de St.-Jacques de Liége, profita des écrits de Francon et de Gui d'Arezzo et devint un musicien très-expert.

Henri Du Mont, né dans le pays de Liége en 1610, maître de chapelle du roi de France et abbé de Silly, touchait supérieurement l'orgue, et employa le premier, dans ses ouvrages, la basse continue. Louis XIV ayant voulu introduire la symphonie des violons dans la musique d'église, Du Mont qui pensait à peu près comme l'archevêque Hovius, s'en défendit, en disant que le concile de Trente ne le lui permettait pas.

Henri-Guillaume Hamal, né à Liége en 1685, élève de Pietkin, chanoine de St.-Materne et maître de musique de l'église cathédrale, fut surpassé par son fils aîné Jean Noël Hamal sur lequel M. de Villenfagne entre dans quelques détails. Le neveu de ce musicien, chanoine de Liége, hérita d'une partie de son talent. M. de Villenfagne en fait encore l'éloge dans ses mélanges de 1810.

Ses recherches sur l'ancien évêché de Liége contiennent aussi des renseignemens pour l'his-

toire de la musique belge. Là figurent encore Francon, puis Jean Guioz, de Châtelet, maître de chapelle de l'empereur Ferdinand Ier, mort en 1589;

Gérard Haym, chanoine et chantre de Saint-Jean de Liége, mort en 1588;

Giles Haym, son neveu, décédé en 1647;

Albert Gheine, maître de musique de la collégiale de Saint-Martin;

Lambert Pietkin, déjà nommé et qui florissait en 1674;

Nicolas Renekin, organiste dont Grétry prit des leçons d'harmonie et auquel il décerne l'épithète de célèbre.

Un juif, aussi opulent que magnifique, fonda l'opéra à Amsterdam. Il s'appelait François Lopez de Lis [1]. Vers le même temps les concerts du fameux comte de Bonneval à Bruxelles, attiraient tout le beau monde et faisaient crever de jalousie le marquis de Prié et ses flatteurs [2].

En 1767, la chapelle de l'archiduc Charles

[1] *Archiv*. V, 323.

[2] *Ib*. VI, 264, et mon article *Bruxelles* dans le *Dict. de la Conversation*.

de Lorraine, dont la mémoire est encore si populaire parmi nous, était dirigée par Henri-Jacques de Croeset et composée de huit chanteurs (deux hautes-contre, deux tailles, deux basses, deux enfans de chœur) ; la partie instrumentale comptait trois premiers violons, trois seconds violons, un *alte-viola*, un ténor de viole, deux organistes, deux violoncelles, une double basse, deux hautbois et flûtes traversières, un *fagotiste* et basson : à la suite se trouvaient un copiste, deux luthiers, et un souffleur d'orgues. Il n'était dérogé en rien à cet arrangement, en 1789, sous Marie Christine et Albert, excepté que le maître de chapelle était Ignace-Vitzthum, dont le fils a été long-temps timbalier à l'opéra de Bruxelles, et affectait un cinisme singulier dans son costume et dans ses habitudes.

Oublierai-je que Goëthe fait l'honneur de consacrer une page, une page entière, au baron de Bagge, gentilhomme né en Allemagne, d'autres disent dans le *Hainaut*, qui vint se fixer à Paris et s'y fit remarquer en affichant une grande passion pour la musique? Non seulement il voulut jouir des talens des artistes ; il pré-

tendit encore se mêler dans leurs rangs, et y briller à son tour. Mais le succès ne répondit pas à son espoir et il appela sur lui le ridicule que les Parisiens distribuent à si bon compte, et qui, avec eux, ne se fait jamais attendre. Diderot représente le *neveu de Rameau* comme la colonne des concerts de ce malencontreux amateur.

Je ferais gauchement de vous renvoyer à votre compétiteur M. Kiesewetter qui a dressé une liste fort nombreuse de musiciens belges, quoique les lacunes que je vous ai marquées se trouvent aussi dans son ouvrage, et si je voulais être complet à mon tour, je terminerais mon tableau par vous, Monsieur, dont le sieur Lemayeur, tout fier d'être Montois, a dit avec plus de vérité que de poésie :

Et maintenant quels sons aux chants de son pays
Ne promet point le luth du professeur Fétis ?

Vous avez remarqué avec justesse que la décadence du génie belge date de la fin XVI[e] siècle. C'est alors que s'effacèrent les traits les plus heureux de notre caractère national. Albert et

Isabelle, dont on fait encore tous les jours un éloge, selon moi, très-irréfléchi, eurent mission d'énerver, d'abâtardir, d'aplatir la Belgique. Leur administration affectait une mansuétude extrême, et le peuple qui sortait des guerres civiles, étonné de se trouver tranquille, se laissait prendre à cette amorce. On extirpa tout doucement ses habitudes démocratiques ; les archiducs couvrirent le pays d'anoblis, de moines et de religieuses, le commerce s'anéantit peu à peu, et la propriété foncière se vengea en sournoise des humiliations que lui avait fait long-temps essuyer l'opulence mercantile. Le mal cependant ne se fit pas sentir tout d'un coup. Albert et Isabelle étaient effectivement de bons princes, d'honnêtes gens qui ruinaient le pays au physique et au moral le plus paternellement du monde ; il est même possible qu'ils aient cru, en agissant ainsi, travailler à son bonheur. Mais il n'en est pas moins certain que le Belge subit alors une complète métamorphose [1]. On ne put cependant lui ravir tous

[1] Je crois être le premier qui ai émis cette opinion ; j'en ai touché quelque chose au Ve vol. du *Dictionnaire de la conversation*, article *Belgique*.

ses avantages : quelques esprits heureux, surtout parmi les artistes, secouèrent de temps à autre l'engourdissement qui pesait sur la nation, et même on les encouragea plusieurs fois. Car, si ombrageuse que soit la tyrannie, elle prend en gré un beau tableau, une belle peinture, elle pensionnera même un algébriste ou un physicien, mais les hommes de lettres en général lui font peur : ces gens-là remuent trop d'idées, des idées trop vivaces : ils n'ont rien à en espérer, que des persécutions ou des mépris.

Mais, avant cette époque, lorsque la réforme religieuse et le besoin d'innovations politiques faisaient battre tous les cœurs, tenaient toutes les passions en éveil, n'y eut-il pas une crise piquante pour la musique ? Vous n'en parlez pas, sans doute parce que cette période n'a pas inspiré de grandes compositions musicales, de savantes partitions. Mais il n'y a pas que le contrepoint qui mérite qu'on l'honore. Ce temps fut celui de la chanson satirique, patriotique; et de l'hymne religieux conçu dans l'esprit du protestantisme ; c'est alors que retentirent ces airs négligés, rudes, mais faits pour passer de

bouche en bouche, pour servir d'expression durable à la haine, à l'amour, au regret, à l'espérance, et que nous chantons peut-être encore à notre insu. Tel était ce chant fameux dont Saint-Aldegonde fut l'auteur et non pas Cornhert, et qu'il composa, à ce qu'il paraît, sur un air connu. On le lit dans le rarissime volume intitulé, *Nieu geuse liede boecxke*, sur le frontispice duquel sont gravés l'emblème et le cri des gueux et qui a été imprimé à Bruxelles en 1605. On l'y met sur l'air de Chartres, *Na de Wyse van Chartres*. M. H. Hoffmann qui, cette année même, l'a réimprimé dans ses *Horæ Belgicæ*, a donné en musique un cantique tiré d'un *Souter Liedekens d'Anvers* 1540, espèce de recueil auquel ni vous ni M. Kiesewetter vous ne paraissez attacher de l'importance pour le sujet que vous traitiez. Heureusement M. Hoffmann annonçait en 1830 que son savant ami M. C. G. F. Vivigens de Winterfeld comblerait cette lacune de l'histoire de la musique. M. J. F. Willems qui a fait des recherches très-importantes sur nos chansons flamandes, nous en promet plusieurs.

Je m'étonne aussi que vous n'ayez dit mot de

nos confréries, sermens, associations et chambres de rhétorique dont les exercices étaient presque toujours mêlés de musique. Et, par exemple, il y a plusieurs airs notés dans le recueil presque introuvable qui a pour titre : *Deuchdelycke solutien gesolvert by ingenieuse componisten van diversen cāmeren van Rethorycken.*

Enfin nos carillons, musique aérienne, concerts balancés dans les nuages, étaient-ils indignes d'obtenir une place dans votre mémoire?

Jacob van Eycke les regardait, à bon droit, comme un de nos titres de gloire :

Quid symphoniacâ claros dicam arte magistros?
  Antiquæ laus est jàm minor Arcadiæ.
Quando etiam celsis campana è turribus æræ
  Harmonico nubes tacta canore replent
Et vaga tam prompto peragunt teretismata motu,
  Ut lentæ jures fila sonare chelys.

Ces vers ont été imprimés en 1651.

L'abbé P. J. Heylen, en traitant des inventions des Belges, consacre aux *carillons* un chapitre particulier, et, sur la foi de Gramaye, il fait honneur de leur premier usage à la ville

d'Alost en 1581 ou 1587. Ortelius prétend que l'inventeur avait le cerveau un peu fêlé : n'est-ce pas (mille pardons, je vous prie), une condition pour exceller dans les arts ?

Anvers n'eut un carillon qu'en 1540. Erycius Puteanus, dont le nom vulgaire était *Henri de Put*, et non *Van de Putte*, ce que je tire d'une de ses lettres autographes, et qui s'était attaché à célébrer le triomphe du nombre *sept* dans Bruxelles, y compte en 1641 *sept carillons*.

> Horas ære cient dimensus organa septem
> Organa dedaleis irrequieta rotis.

Puteanus, habile musicien lui-même, apprécie ensuite le mérite de cette sorte de musique, et place ces sept carillons à St-Nicolas, Ste-Gudule, la Chapelle, le Sablon, Ste-Marie-Madelaine, St-Jean et N.-D. de *Finis-terræ*. Il y avait encore un carillon au palais de la cour, et dans la tour dite des *Frais perdus*. Mais le nombre *sept* devait régner à tout prix.

Rombaut a donné une liste exacte de toutes les cloches de Ste-Gudule en 1777, y compris celles du carillon. Cet instrument n'est pas le seul dont j'aurais désiré que vous eussiez parlé.

J'aurais voulu vous voir disserter sur tous, sur leurs ressources et leurs effets. Ce sujet est encore presque neuf et par conséquent d'autant plus propre à vous intéresser. Dans une description MS. d'Anvers qui est à la bibliothéque de Bourgogne, on dit que l'on conservait, à la maison hanséatique d'Anvers d'anciens instrumens à vent dont les musiciens d'alors ne savaient point se servir. Burney, en son voyage musical, s'entretient assez longuement de cet objet, et indique, parmi les artistes qui en 1775 étaient en réputation pour la fabrication des instrumens, Van Peteghem, père et fils, à Gand, et Van den Elsche. M. De Villenfagne loue de son côté Pascal Taskin, de Spa, facteur de clavecins de la cour de France et garde des instrumens de la musique du roi.

Cette lettre écrite à bâtons rompus s'est effroyablement alongée. Vous me direz que je suis de la famille de cet abbé Trublet que Voltaire a stigmatisé d'un de ses ineffaçables traits. Que voulez-vous? à chacun sa vocation. J'aimerais pourtant mieux ressembler à mon ami Oldbuck, ce bibliomane selon mon cœur, qu'au sec archidiacre de St-Malo. Mais ce n'est pas de

moi qu'il est urgent de s'occuper, c'est de vous, Monsieur, de ce que vous avez fait, de ce que vous ferez encore, et seulement en finissant je m'aperçois bien de la complète inutilité de ma lettre.

J'ai l'honneur, etc.

P. S. Au moment où j'allais vous envoyer ce paquet, j'ouvre le septième volume des *Annales Belgiques des sciences, arts et littératures,* et j'y retrouve, pp. 287-289, un article de M. N. Cornelissen que j'y avais lu avec un vif intérêt en 1821, mais dont ma mémoire, qui ne rajeunit pas, il s'en faut, avait perdu totalement la trace en 1834. M. Cornelissen, qui sait tant de choses et a tant et si bien observé, nous transmet trois épitaphes recueillies autrefois à Rome. La première dans l'hospice de Sainte-Marie *dell'Anima*, est en l'honneur de *Marc Houterman* de Bruges, mort en 1577, âgé de 40 ans, et proclamé *musicorum sui temporis facile princeps.* Son épouse, appelée en

latin *Joanna Gavadia*, est citée comme *musices scientissima*. Elle décéda en 1572, âgée de 26 ans.

Le deuxième monument, dans la même église, fut érigé à la mémoire de *Philippus Quinus*, mort en 1597, à 70 ans; enfin le troisième, à Sainte-Marie *in Campo Santo*, est consacré à un certain Chrétien Ameiden, d'Oirschot, dans le Brabant hollandais, lequel finit sa carrière en 1605.

Mais ces personnages étaient-ils des musiciens pratiques ou des compositeurs? Réunissaient-ils ces deux genres de talens? C'est ce que ces funèbres archives n'apprennent pas; donc l'observation que j'ai déjà faite sur le vague de pareils renseignemens, subsiste.

Les épitaphes de M. Cornelissen me rappellent que F. Sweertius, dans ses *Epitaphia Joco-seria* (Belgica), pag. 323, rapporte celle de Brevet, soprano et chanteur du roi de France, artiste dont la patrie ne me paraît pas pour cela constatée, car de ces épitaphes en flamand il y en a pour des personnages de toutes les nations. Quoiqu'il en soit, je vous la livre :

Van BRUVET *den capuyn een* (sic) *sanger van de coninck van Vrankryck.*

Hier leyt BRUVET den tweede Ampion (Amphyon),
Die door syn stem de menschen bewegen con :
Maer als Orpheus in alder vrouwen haet,
Om dat door hem, haer niet en quam rebaet.

Dans ces sortes de recherches, quand on croit avoir tout dit, on trouve encore mille choses à dire. Rombaut, déjà cité, nous donne, tom. I, pag. 315, l'épitaphe suivante qui était déjà détruite en 1779, mais qu'on voyait autrefois dans l'église de Ste-Gudule :

PIÆ MEMORIÆ POSITUM :

Cantorum egregius *Cardot*, quem duxit in auras
Nobile Rothomagum, quique hic præstantibus olim
Servivit dominis; nunc sacro cinctus amictû,
Clauditur hoc saxo; sibi cœlicolæ miserescant.

Cesty Cardot de Bellengues
natif de Roan,
né en l'an MCCC quatre vingt
et trespassa en l'an MCCCC LXX
XXV de Feburies.

Fait tout ce que tu voudras
Avoir faict, quand tu mourras.

Richard Van Bellingen, plus connu sous le nom de Cardot de Bellengues, était français comme on vient de l'apprendre, mais chanoine de Ste-Gudule à Bruxelles avant 1460, dit le même Rombaut, tom. II, pag. 83. Il mourut dans cette ville qui était devenue sa seconde patrie.

Enfin Foppens, d'après Valère André, fait de Cornelius Graphæus ou De Schryver, un chanteur de première force : *cantor eximius*.

Assez, assez, autrement ce *post-scriptum* excèderait bientôt ma lettre ; or, ce qui est permis aux jolies femmes qui écrivent à leurs amans, ne se passerait point aux hommes de peine de la littérature.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



3-

P



